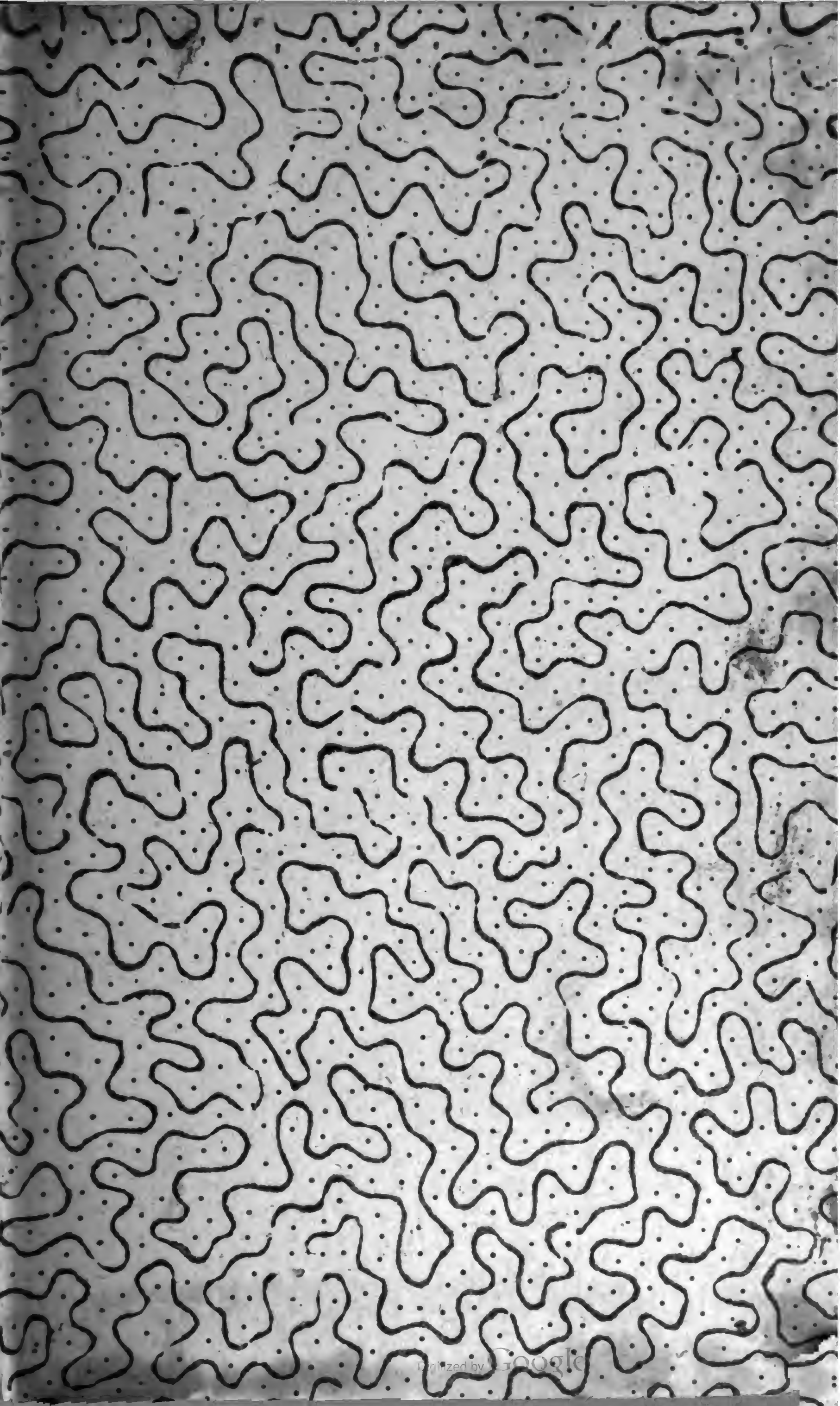




RÊVERIES

SUR

LA NATURE PRIMITIVE

DE L'HOMME.

La nature de cet écrit ne le laissant pas susceptible de classification, ni de divisions régulières, le contenu de chaque Rêverie sera indiqué dans des sommaires ou précis libres, à la fin du volume.



RÊVERIES

SUR

LA NATURE PRIMITIVE DE L'HOMME,

Sur ses sensations, sur les moyens de bonheur qu'elles lui indiquent, sur le mode social qui conserveroit le plus de ses formes primordiales.

Par P....T SENANCOUR.

A PARIS,

Chez
J.-Ch. Laveaux et Compagnie, Imprimeurs-Libraires, rue du Faubourg Honoré, Maison ci-devant Beauveau.
de la Tynna, rue Honoré, no. 100, en face de celle de l'Arbre-sec.
Moutardier, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Gît-le-Cœur.
Cérioux, Libraire, quai Voltaire, no. 9.

AN VIII.

PRÉLIMINAIRES.

J'AI vu la nature mal interprétée, j'ai vu l'homme livré à de funestes déviations : j'ai cru entendre la nature, j'ai desiré ramener l'homme. Je pouvois errer moi-même, mais je sentois profondément qu'il pouvoit être modifié d'une manière meilleure. J'interrogeai ensuite mes besoins individuels ; je me demandai quel seroit l'emploi, l'occupation de ma vie ; je portai mes regards sur ce qui est donné aux mortels et sur ce que leurs desirs poursuivent dans les mœurs et les climats opposés : je n'ai rien vu qui déjà ne fût indifférent à mon cœur, ni dans la possession des biens de la vie, ni dans la recherche des illusions dif-

ficiles; j'ai trouvé que tout étoit vain, même la gloire et la volupté, et j'ai senti que ma vie m'étoit inutile. Voyant qu'elle ne contenoit nul bien pour compenser ses douleurs, je l'ai seulement tolérée comme un fardeau nécessaire. Il y a quatre (1) années environ, (j'en avois vingt-deux alors) je m'appuyai sur la sagesse des Stoïciens; et sa fière indifférence me soutint contre les afflictions; mais elle n'eut à opposer contre le sentiment du néant de la vie, que de spécieuses chimères. Je trouvai que, par la sagesse, on étoit moins malheureux; je trouvai qu'elle pouvoit beaucoup contre les maux; mais lorsque je cherchai par quel bien positif elle rendoit la vie heureuse, et sur quelle vérité inébranlable s'élevoit son sublime édifice, je dis avec découragement: la sagesse elle-même est vanité. Que faire

(1) Presque tout ce volume a été écrit l'an VI.

et qu'aimer au milieu de la folie des joies et de l'incertitude des principes? Je desirai quitter la vie, bien plus fatigué du néant de ses biens qu'effrayé de tous ses maux. Bientôt mieux instruit par le malheur, je le trouvai douteux lui-même, et je connus qu'il étoit indifférent de vivre ou de ne vivre pas. Je me livrai donc sans choix, sans goût, sans intérêt au déroulement de mes jours. Au milieu des dégoûts et de l'apathie, où ma raison détrompée retenoit mon cœur aimant, mes plus fréquentes impressions étoient la réaction sur moi des misères de mes semblables. Je cherchai leurs causes, et je vis qu'à l'exception de quelques douleurs instantanées, tolérables ou mortelles, qui dès-lors ne pourroient constituer un état de malheur, tous les maux de l'humanité découloient d'erreurs locales et accidentelles; qu'ainsi le sort

de l'homme pouvoit être amélioré ; et que s'il étoit une destinée irrévocable, cette destinée même contenoit sans doute un tems meilleur, puisque la versatilité des opinions funestes sembloit montrer que les habitudes malheureuses ne faisoient point partie de la nature essentielle de l'homme. J'osai donc concevoir un grand dessein (1) ; soit sensibilité, soit génie, soit orgueil, je voulus tenter de ramener l'homme à ses habitudes pri-

(1) Supposer une vie sans desseins, un être actif sans volonté, ou qui ne se propose point de but aux actes de cette volonté, c'est admettre des sensations sans résultat, une série de causes productives par leur nature, et pourtant stériles par le fait. Il est donc contradictoire qu'un homme qui possède ses facultés naturelles agisse absolument sans choix, et vive sans aucun projet, quelque peu passionné, quelque désabusé qu'il soit, quelque persuadé qu'il puisse être que le cours de toutes choses est déterminé par une invariable nécessité.

mitives, à cet état facile et simple composé de ses vrais biens, et qui lui interdît jusqu'à l'idée des maux qu'il s'est fait. Je voulois montrer cet état si méconnu et indiquer cette route de rétrogradation, devenue si nécessaire et que l'on croit si difficile. Mais projeter, qu'est-ce autre chose que choisir dans les possibles des événemens à notre gré, et accorder, par leur moyen, nos affections futures avec nos affections présentes, pour nous dissimuler que nous ignorons et les occasions et les sentimens que l'avenir produira? Que d'entraves au-dehors et au-dedans sont survenues dès les premiers pas! Une force comprimante a pesé sur moi lentement et constamment. Des soins puérils et fatigans ont occupé mes jours sous le déguisement des devoirs, et m'ont refusé d'abandonner tout à fait au sort ma vie incertaine et précaire.

Libre de tout assujettissement direct, libre aussi du joug des passions, je n'ai pu jouir de ma stérile indépendance.

En abandonnant pour un tems l'exécution entière de l'ouvrage le plus important et le plus nécessaire, je ne changerai point d'objet. Je n'ai qu'un but et n'en puis avoir d'autre.

Dans un travail moins suivi, plus vague, plus convenable à l'importune nullité de mes heures, je m'occuperai toujours de combattre les erreurs dangereuses, de dévoiler les progrès séducteurs de notre déviation, et de chercher quelles institutions peuvent convenir à l'homme social de la nature; c'est-à-dire, quelle est, des formes possibles à l'homme, la plus facile et la plus heureuse.

Je ne me suis jamais dissimulé combien un pareil dessein étoit au-dessus de mes moyens, et peut-être du génie

d'un homme. Que l'on ne m'accuse point d'être le jouet des prestiges de la vie en méprisant ses vanités. L'espoir de servir le genre humain n'aura été pour moi qu'une illusion sans doute; mais l'illusion est nécessaire à la vie, et celle-là seule restoit à la mienne: voilà ma réponse. Il faudroit trop long-tems parler de moi pour l'expliquer à ceux qui n'entendront pas d'abord tout ce qu'elle contient.

Je ne fais qu'essayer foiblement mes premiers pas à l'entrée de la carrière que je voulois parcourir; et je l'aurois abandonné tout à fait, si je m'étois arrêté davantage à la considération de tout ce qui me manque pour l'entreprendre. . . . . Cependant, c'est avec ces craintes pusillanimes que tout cède au torrent, que tout s'endort sous le joug. Emporté par sa passion, celui qui travaille pour lui-même est facilement

audacieux. L'amour du bien public plus réfléchi est aussi moins confiant. Tant de prudence mène à l'incertitude : on hésite, on a tout voulu, on n'a rien tenté. L'homme de bien projette, attend ; l'ambitieux s'agite, se précipite : ainsi tout se détériore et se perd.

Peut-être un tems meilleur me permettra-t-il un travail plus utile. On a vu des végétaux déjà flétris reprendre quelques instans d'une vie nouvelle, et produire, dans cette activité inattendue, des fruits qu'ils ne promettoient pas. Quel homme pourra deviner les modifications successives de son être ? passif plus qu'il ne veut se l'avouer au milieu de la sphère d'événemens qu'il prétend activer, qui peut savoir ce qu'il sera, entraîné par des affections qu'il ne pressent pas, et par un ordre de choses dont le fil échappe à son avide imagination ? qui

sera semblable à lui-même, livré à l'inertie morale ou soutenu par la sagesse, embrasé par un sentiment effectif ou consumé par un besoin sans objet ; qui sera affecté des mêmes sensations sous les brumes de la Hollande, ou le ciel de Nice ; dans la monotonie des plaines, ou l'âpreté des monts; dans la fétidité de nos prisons populeuses, ou l'inaltérable pureté des Alpes et de l'Atlas. Ainsi la pensée même de ce maître du globe dépend de la terre qu'il habite, des alimens qu'il prend, de l'air qu'il respire, des événemens qui l'entraînent, des sentimens qui l'affectent. Que de Leibnitz et de Marc-Aurèle morts dans leurs berceaux, abrutis chez les Kamschadales, déformés chez les Omaguas, ignorés dans la misère des chaumières européennes, entravés par les préjugés, éteints dans les ennuis!

De grands hommes ont établis des

innovations imposantes, mais ils travailloient selon leurs intérêts ou leurs préjugés, et leurs innovations ambitieuses ou inconsidérées ont affligé la terre. De grands génies et des hommes de bien ont imaginé des systèmes spécieux et des changemens utiles, mais ils n'ont rien produit, soit que l'exécution fût impossible, soit que les circonstances fussent contraires. D'autres plus désintéressés, plus sages ou plus heureux, ont ramené sur des parties du globe quelque ombre de félicité sociale. Il est tems d'oser plus qu'eux tous. L'espèce humaine, trop abandonnée à sa propre détermination, a prodigué, dans de nombreuses erreurs, l'enthousiasme d'une jeunesse toujours flottante et toujours passionnée. Avançons le terme de sa maturité nécessaire, et que cent siècles de déviation lui suffisent enfin pour l'expé-

rience d'elle-même. La folie des tems écoulés ne pourra-t-elle instruire des tems meilleurs ? et faudra-t-il que dans ses mutations inconsidérées cette espèce toujours avide et toujours trompée, perde sa durée toute entière à s'essayer à vivre ? Répétons-lui la leçon terrible, proférée par toutes les contrées et transmise par tous les âges ; qu'elle suive la filiation de toutes ses misères, qu'elle en reconnoisse la source commune dans l'abus du besoin de jouir ; qu'elle abjure enfin le desir trop extensif de l'inexpérimenté, l'avidité des extrêmes, et la vénération de l'inconnu, et l'amour du gigantesque, et l'habitude des passions ostensibles, et l'orgueil des vertus austères, et la manie des abstractions, et la vanité de l'intellectuel, et la crédulité pour l'invisible, et le préjugé universel de la perfectibilité. Lisons avec impartialité dans le grand livre des désastres du monde.

Les fatigantes puérilités des études, des négociations et des arts, les prestiges de la gloire, l'apathie de la servitude, l'opinion si facile aux novateurs, si puissante sur la foule prévenue, et les spectres célestes, et le rêve d'un autre monde, et le fanatisme des passions consacrées, ont livré tous les péuples aux sollicitudes réelles, aux terreurs de l'idéal, à tous les genres d'oppressions, de souffrances et de fureurs. Qu'un zèle généreux, animant le génie de son impérieuse audace, apprenne à la terre désolée, que l'on peut encore ne pas désespérer de l'homme altéré, déformé, vieilli; et que dans ce cercle de mutations précaires, les formes indélébiles doivent se reproduire de l'épuisement des habitudes sociales, et l'homme primordial rester subsistant quand aura passé l'homme d'un jour.

A qui sera-t-il donné de conduire

cette réforme générale, dont les obstacles sont si grands, mais la nécessité si impérieuse ? qui possédera les moyens nécessaires pour persuader les hommes prévenus, et renverser les erreurs gigantesques de leurs bases antiques et vénérées ? qui réunira l'universalité des connoissances dont le génie le plus vaste a besoin pour juger toutes les faces des choses dans un seul apperçu, unir leurs rapports dans un système qui n'admette rien d'occulte ou d'arbitraire, et déduire de leurs nombreuses données une solution rigoureusement vraie et parfaitement simple ? quel génie sera assez grand et assez véritablement savant pour bannir de la terre ces études vaines et cette grandeur trompeuse, ou du moins pour fermer au commun des hommes l'accès de ces voies d'égaremens et d'amertumes ?

Préparons le moment de réparation et de renouvellement, en démasquant

toutes les folies puériles ou désastreuses que l'erreur a revêtues d'apparences spécieuses, et qui, sous le sceau de noms révérés, ont usurpé l'aveugle faveur de l'opinion. Cependant, en rappelant des vérités simples, immuables, mais trop universellement oubliées, traduisons-les dans une langue facile et moins étrangère, et souvenons-nous que sur ce globe la lumière de l'aurore ne succède pas rapidement aux ténèbres; mais que transmise par un milieu qui l'annonce et la modifie, elle convient mieux à nos yeux, en les éclairant indirectement et par degrés.

Je le répète, ce ne sont ici que des essais informes. J'écrivis sans art et presque sans choix ce que rencontra ma pensée. Je la laissai errer librement. Je fus même obligé de faire quelques suppressions et plusieurs rapprochemens, pour donner à ces rêveries le peu d'ordre et d'ensemble

que l'on y pourra trouver. A l'exception de ces légers changemens de distribution, j'ai laissé les choses comme elles ont été écrites dans la succession naturelle des idées : rien ne m'étant plus étranger que ce second travail qui consiste à revoir, à perfectionner, et n'a guères pour objet qu'une correction que j'estime peu nécessaire. Je voudrois écrire des choses utiles, et renoncerois volontiers à la gloire de produire un ouvrage fini.

Si l'on peut me lire avec quelqu'intérêt, que l'on m'entende comme un solitaire qui, loin des arts et du bruit, écoute la nature, consulte peu de livres, préfère la vérité des choses à l'art qui les exprime; apprend seulement à sentir, à penser, surtout à douter ; et, même lorsque la force des événemens le retient dans les villes, veut encore y rêver en liberté.

Je suis souvent réduit à des expressions peu justes, soit que je ne rencontre pas celles que je desirerois, soit qu'elles manquent en effet à la langue. Cependant, si l'on veut s'habituer en quelque sorte avec moi, je crois que l'on entendra ma pensée, quoique mal exprimée.

J'ai considéré les choses sous diverses faces et dans des acceptions circonscrites, et j'ai évité, souvent à dessein, d'aller jusqu'à la vérité. Je veux me faciliter ses routes par l'habitude de m'y promener çà et là. Je craindrois de les oublier trop tôt, si je les franchissois d'un effort trop rapide; je craindrois de ne me pas familiariser avec cette multitude de communications indirectes, dont les faciles sinuosités mènent au terme par degrés, et où, chemin faisant, l'on reconnoît tous les lieux de cette contrée trompeuse, et l'on s'instruit à

suivre

suivre avec sûreté les ramifications du vaste dédale de l'opinion. Peut-être les amis du vrai se reposeront volontiers avec moi sur les confins de l'erreur. Il est bon de l'observer sans dédain (1) : l'universalité des hommes ne l'auroit point prise pour la vérité, si elle n'avoit eu avec celle-ci des rapports et des conformités réelles. Il faut connoître ses moyens de séduction, pour s'assurer que la vérité elle-même n'est pas une séduction nouvelle. Les premières affections de l'homme forment un centre simple, vrai, essentiel, d'où partent des rayons illimités, qui sont seuls des voies de certitude. L'espace vide qu'ils laissent entre eux, est celui des rapports métaphysiques ; c'est la région de l'idéal. Près du centre, l'on ne sauroit s'égarer long-tems ; serré de

(1) C'est encore un préjugé, que le mépris trop partial des préjugés mêmes.

toutes parts entre ces routes certaines, l'on est aussitôt ramené à leur foyer commun; mais quand l'homme excite en lui cette force de projection que la nature lui a imprimée pour en faire un être actif, et méprise la force contraire qui le ramenoit au centre par une opposition dont devoit résulter le mouvement harmonique d'un être organisé; quand il s'abandonne avec passion à une tendance factice, alors, l'espace vague entre les routes directes, devenant d'autant plus étendu qu'il s'avance d'avantage, il s'ouvre d'innombrables sentiers de déviation, et une fois perdu dans les déserts de l'erreur, il y consume le plus souvent sa vie entière, avant de rencontrer une de ces traces primitives, qui seules ramènent à la vérité dont, comme les rayons solaires, elles divergent dans leur émanation.

RÊVERIES

SUR

LA NATURE PRIMITIVE DE L'HOMME.

PREMIÈRE RÊVERIE.

DES misères de l'homme la plus funeste, et celle qui d'abord paroît la plus inexplicable, est cette dépendance comme indirecte des choses, qui assujettit celui même qui veut leur être supérieur, l'asservit sans qu'il connoisse le joug, et le force à consumer sa vie dans un ordre de choses qu'il n'a point consenti, auquel il n'a cru céder que pour un jour. Ainsi, entraîné toujours malgré lui à faire de sa vie un

usage qu'il n'a pas voulu, l'homme sentant que jamais il n'a pu se soumettre ainsi volontairement, attribue la prétendue foiblesse de sa volonté à la séduction des apparences; et, pour ne pas désespérer de l'avenir, refuse de s'avouer qu'il n'a été subjugué que par la force inconnue, mais irrésistible de la nécessité, et que sa volonté n'a été foible et sans effet, que parce qu'elle avoit pour objet ce qui ne devoit pas arriver . . . .
. . . .

Cette dépendance ne m'est jamais plus pénible, que dans la saison où la nature inspire le repos et un libre abandon. Cette année du moins ma volonté paroît moins impuissante. Si je dois finir le mois dans cette retraite, terre automnale! nourris-moi de ta douce langueur; cieux tranquilles! reposez l'inquiétude de mon cœur: je livre ma pensée à vos faciles impressions, je veux écrire librement et sans art ce que j'aurai senti sur l'homme et sa première destination (1). Je cherche, en ma ma-

(1) Puisque des circonstances difficiles ont laissé imparfait et rendu inutile un ouvrage plus ordonné et plus entier, je me borne à un travail plus facile à l'indépendance de la pensée.

nière errante, quelques vérités dans le silence et la profondeur de la nature . . . .

. . . .

. . . .

Près de . . . . . sont des sables arides et peu fréquentés, qui présentent un espace ouvert au promeneur qui veut errer librement. Leur aspect assez sauvage rappelle des idées d'indépendance et d'abandon propres à nourrir les rêveries, plaisirs des solitaires, et volupté des cœurs infortunés comme des cœurs aimans. Des monticules de sable nu, de petites plaines de bruyères et des hauteurs boisées remplissent cet espace que je nomme le désert, cherchant à ajouter à son étendue, comme à embellir l'expression de ses différens sites, creusant d'idée les terrains les plus bas en vallées profondes, changeant en pâturages quelques herbes desséchées, et transformant en chaînes d'âpres rochers et de sommets élevés (1), les

(1) Dans les plaines où les collines ne sont que des taupinières, et où la petitesse des objets donne à toute une contrée la monotonie d'une surface nivelée et comme dépouillée, l'homme voit une grandeur, une élévation qui n'existent pas. On croit ce roc à une lieue, il n'est qu'à mille pas; l'on pense qu'il faudra un quart d'heure pour monter une butte qui n'a que

diverses sinuosités de ses buttes sableuses, et les débris de ses grès dispersés. La plus élevée de ces buttes domine assez au loin les forêts voisines : quelques bouleaux isolés ont pris racine sur son sommet battu des vents, et j'allai jouir des derniers feux du jour sur les grès écroulés le long de la pente qu'elle incline au soleil couchant.

Dans cet espace inculte et désert, la végétation étoit foible et rare. Deux ou trois bouleaux sans feuilles et de la bruyère desséchée, laissoient à ce lieu sauvage l'expression d'une solitude profonde. J'avois long-tems confondu avec les couches de sable et les parcelles blan-

---

cent pieds. Cette illusion trompe sans cesse le montagnard habitué à estimer différemment les grandeurs et les distances. Un hollandois transporté dans les Alpes, croira traverser, en une demi-heure, un lac de trois lieues, et parvenir en deux heures de marche, au pied d'un mont qui s'élève à douze lieues à l'horizon. Ainsi les deux extrêmes se rapprochent à la portée de notre vue. Il sembleroit que la nature ait également craint de nous blesser par la petitesse de ses formes, et de nous désespérer par leur immensité. Le très grand et le très-petit sont inaccessibles à l'œil de l'homme ; et dans la sphère étroite qu'il peut embrasser, les points extrêmes sont encore rapprochés.

ches des grès épars, deux troupeaux de brebis fort distans l'un de l'autre : leurs têtes étoient baissées, et leurs yeux fixés dans les touffes rougeâtres de la bruyère où elles cherchoient, avec plus de constance que de succès, quelques brins arides d'une herbe jaunie. C'étoient les seules êtres animés qui respirassent dans ces landes, et leur immobilité sembloit craindre d'en troubler la paix silencieuse. Le soleil, sans nuage, éclairoit d'une manière fixe la contrée vaste et déserte. Seulement, de tems à autre, l'on entendoit dans les bruyères le bêlement de la brebis plaintive. Ce grand calme ajoutoit à cette étendue solitaire, son ciel sembloit plus profond, plus illimité, sa terre plus abandonnée.

Plusieurs de ces collines lointaines, à divers points de l'horizon, ramenoient des souvenirs douloureux et des regrets inénarrables. J'étois agité dans ce calme général, et je l'étois seul ; nul homme ne s'y étoit retiré pour y penser librement, pour y souffrir ignoré.

Avide de pensers sublimes et d'émotions extrêmes, mon idée, perdue dans le vague de l'essence primitive des êtres, sondoit, dans sa démence, d'inexplicables et douloureuses profondeurs. Qu'en cet instant suprême les vicis-

situdes humaines, et la succession nécessaire et des choses et des tems, me sembloient imposantes! que cette nature en son universalité étoit belle à ma pensée, et la vie de l'homme misérable à mon cœur!....

Triste et indéfinissable opposition du *tout* permanent et sublime à l'individu souffrant et mortel! Que m'importe cette beauté que je n'admire qu'un jour, cet ordre dans lequel je ne serai plus rien, cette régénération qui m'efface?

Pour quelle intelligence suprême et indéfinissable fut donc préparé ce spectacle à la fois rapide et durable, toujours varié et toujours le même. Acteur misérable, formé pour un rôle pénible, esclave jeté sur l'arène pour être immolé au spectateur impassible, n'apprendrai-je pas du moins quel est cet être qui eut besoin de moi pour me détruire, qui me donna les desirs pour me donner les regrets, et l'intelligence pour que je connusse ma misère?

Si tout passe ainsi, et que nul être ne jouisse immuable de cette succession de vie et de mort, concévrai-je davantage cette terrible nécessité qui forme pour dissoudre, qui produit sans relâche pour consumer toujours, qui fait toutes choses et n'en maintient aucune,

dont les lois sont inintelligibles, dont la cause n'est qu'elle-même, dont la fin n'est encore qu'elle-même ? Qui m'expliquera pourquoi, animalcule qui m'agite sur un point et végète un jour, je perçois l'univers et veux l'éternité ? Si mon être ne peut s'agrandir avec ma pensée, pourquoi ma pensée n'est-elle pas bornée à mon être ? Pourquoi ne puis-je vivre dans tout cet univers qu'embrasse mon idée, et dans ces tems successifs dont elle pressent la durée ? Quel pouvoir me transporte où je ne suis pas, et perpétue mon être qui ne sera plus ? Par quelle inconséquence mes vœux passent-ils mes droits, ou quelle injustice m'enlève des droits qu'ils attestent ? Ne pourrois-je respirer sur la terre sans mesurer la profondeur des cieux, ni vivre un jour sans calculer la succession des siècles ? N'ai-je reçu des conceptions ineffables que pour m'irriter de mon néant, et des espérances immortelles que pour abhorrer l'heure de ma destruction ?

De cette étonnante élévation, d'où j'observe l'essence des êtres et juge la nature, quelle force irrésistible me précipitera dans l'éternel néant ? L'anéantissement est contradictoire.... mais l'immortalité est impossible. Ainsi se combat et s'égare la raison humaine dans ses assertions téméraires.

O profondeur vraiment sinistre, tu appartiens à la dissolution ; mais le renouvellement ne peut te reproduire ! Tu as vécu, tu as senti, tu as pensé durant un jour rapide, pour ne plus penser, ne plus sentir jamais... jamais. Cet univers s'épuise et s'alimente, se dévore et se renouvelle ; il subsiste toujours vieilli et toujours renaissant : mais toi, tu ne renaîtras pas. Les tems s'écouleront incalculables, une seule heure ne te sera pas donnée. Des siècles plus heureux consoleront l'humanité ; tu ne verras pas ces siècles plus heureux. La nature te devient étrangère, tu ne l'admireras plus, tu ne l'entendras plus. Ce soleil se levera, tu ne le verras pas ; la terre fleurira, tu ne le sauras pas. Ce chêne, déjà vieux quand tu naquis, ranimera ses rameaux séculaires ; mais son ombrage rajeuni s'étendra sur ta tombe. Celle que tu aimois...elle t'appelle ; elle se fixe près de toi dans le silence de la nuit ; elle pleure, et tu ne sens pas ; elle pleure, mais sa larme amère s'arrête réfroidie sur la pierre impénétrable qui pésera long-tems sur ta cendre éteinte.

Comme elle est sinistre cette idée de destruction totale, d'éternel néant ; elle fatigue, elle travaille tout notre être, elle le pénètre

d'un frémissement de mort. Comme tout génie, toute vertu se sèchent et s'éteignent dans sa froide horreur ! elle opprime, elle serre le cœur, elle atterre.

Tel est le délire de l'extension ; telle est la séduction de cette sorte d'ivresse et son retour navrant.

Homme trompé, tes misères sont de toi seul. Rien n'est contradictoire, rien n'est injuste ; bien plus, rien n'est misérable dans tes destins mortels. Tu te plains de la nature, homme aveugle, elle ne peut rien contre toi, elle ne peut rien pour toi ; toujours indifférente et toujours nécessaire, elle te forme et te détruit dans ses mutations irrésistibles. Tu es foible pour les jouissances, tu es donc limité pour les douleurs. Demain tu ne seras plus : qu'importe, en vis-tu moins aujourd'hui ? ou quand tu seras dissous, sera-ce un mal ? Insensible, ne seras-tu pas impassible ? As-tu gémi de n'être pas né ? Tes rêves avides ont seuls fatigué ton cœur périssable par le délire des vœux immortels. Abandonne une résistance, et si fatigante et si vaine ; plus sage et plus heureux, livre-toi doucemeut à l'irrévocable nécessité. Tes vœux n'arrêteront pas tes destins ; laisse donc tes destins entraîner ta volonté pai-

sible. Cède, pour n'être pas contraint; et sans opposer un effort puéril à la force universelle que rien n'arrête, sans lutter contre le fleuve éternel, repose heureusement sur la nacelle qu'une douce pente entraîne à l'inévitable mort. Si cet abandon est paisible, jouis des fruits que présente à ta main la rive qui s'offre et fuit sans cesse; si les orages ou les ennuis te font desirer le terme, quitte ta nacelle, il est par-tout sous toi.

Tout est indifférent dans la nature, car tout est nécessaire : tout est beau, car tout est déterminé. L'individu n'est rien, comme être isolé : sa cause, sa fin sont hors de lui. Le tout existe seul absolument, invinciblement, sans autre cause, sans autre fin que lui-même, sans autres lois que celles de sa nature, sans autre produit que sa permanence. Nulle chose n'est particulièrement selon la nature, car nulle n'est hors d'elle : tout est semblable à ses yeux; ou plutôt elle ne choisit rien, ne veut rien, ne condamne rien; elle se sent dans toutes ses parties, mais elle marche de sa force irrésistible sans dessein comme sans liberté. Elle a le sentiment, mais non la science (1) d'elle-même. Elle ne peut être au-

(1) Toute science n'est que l'estimation des diffé-

trement, comme elle ne peut n'être pas. Elle est, parce qu'elle étoit ; elle sera, parce qu'elle est. Éternelle, impérissable, elle compose, absorbe, travaille sans relâche toutes ses parties, agrégations mobiles et passagères de substances inaltérables. Ses formes s'engendrent, s'effacent, se reproduisent dans une série sans bornes qui ne sera jamais répétée ; et de toutes choses toujours nouvelles, se forme leur invariable universalité.

Il ne peut être de limites pour cette nature universelle ; des possibles hors d'elle sont aussi contradictoires qu'un espace qu'elle ne contienne pas, qu'un tems qui la précède ou la suive. Tout ce qui est possible, a existé ou existera ; tout ce qui est, est également nécessaire ; tout ce qui est, sert également à la composition du grand tout.

Le beau, le vrai, le juste (1), le mal, le

---

rences entre diverses sensations ou divers objets sentis..... Il n'y a donc point de science de l'essence de l'être ; il n'y en a donc point de la nature considérée comme le résultat unique, comme l'ensemble de toutes choses.....

(1) Le beau, le juste essentiel sont évidemment fantastiques et impossibles. Le mal ne peut exister dans la nature. Pour l'individu, qu'est-ce que le

désordre, n'existent que pour la foiblesse des mortels : raisons de choix pour la partie isolée, rapports circonscrits dans une sphère individuelle ; mais nuls dans la nature qui, contenant toutes choses, les contient également, subsiste par toutes, et les produit toutes avec une même nécessité.

Que lui importe que le mortel se joue sur la rive fleurie, ou s'engloutisse dans l'abîme des eaux ; qu'il secourre son semblable ou poignarde son ami ; qu'il jouisse ou souffre, naisse ou meure ? Que lui importe que le soc

---

mal ? ce qui tend à le détruire : alors cela même seroit un bien pour les individus formés de sa destruction. Quel sera le mal dans la nature impérissable, impassible ? Pourquoi ce mal existeroit-il ? comment y subsisteroit-il ? Tout ce qui est mal, est bien aussi : tout ce qui est bien, est mal sous un autre rapport ; mais comment le résultat universel, l'ensemble des choses, peut-il être bon ou mauvais ? quelle convenance peut être supposée entre tout et rien ? quel rapport entre l'univers et le néant ? Lorsque l'on dit que l'univers est bon, ou qu'il est en même tems bon et mauvais, l'on dit une absurdité ; mais lorsqu'on prétend qu'il est mauvais, il semble que c'en soit une plus grande encore, car l'on sent d'abord que cette assertion en renferme plusieurs également erronées.

féconde la terre ou que le bronze vomisse la mort ? Qu'importent et les vertus et les joies des mortels, et leurs douleurs ou leurs crimes, et leurs amours ou leurs fureurs ? La même cité nourrit le Décius qui s'immole à son salut, et le Néron qui la livre aux flammes et aux bourreaux. La même terre contient les vergers heureux et les volcans dévastateurs. Le scélérat triomphe, le héros meurt; le verger s'épuise, le volcan s'éteint; une même ruine dévore et l'animé et l'inanimé ensevelis dans un même oubli; et dans un monde renouvelé, il ne subsiste nulle trace de ce qui fut abhorré ou divinisé dans un monde effacé.

L'homme se forme, s'anime, se perpétue, languit et meurt; l'herbe germe, se développe, fructifie, se flétrit, se corrompt. Ainsi commencent et finissent toutes choses; ainsi, les globes se forment, s'embrasent, se fécondent: puis, refroidis et stérilisés, sont dissous pour servir à la formation nouvelle des mondes qui, comme eux, doivent s'animer et s'éteindre. Une même fécondité produira l'insecte d'un jour et l'astre de mille siècles; une même nécessité décomposera pour jamais et ce ver éphémère et ce soleil passager comme lui.

Tout corps est composé; toute agrégation

durable est nécessairement organisée (1); tout être organisé reçoit l'action des autres composés, et réagit sur eux : il est donc sensible et actif. Il connoît, quand il sent; il veut, quand il agit. Si son organisation est plus compliquée, il conserve l'empreinte des sensations passées; alors, il a la faculté d'effectuer plusieurs réactions, il délibère, il veut avec choix. Cette série d'impulsions reçues et rendues, compose le *moi* de chaque être organisé. Tout composé a donc le sentiment de son être, mais les plus organisés ont seuls le sentiment du *moi* ou de la succession des sentimens produits par les impulsions qu'ils ont reçues, et productifs des impulsions qu'ils ont données. Cette seule différence marque les degrés d'animalité, depuis le composé le moins organisé possible, jusqu'à celui qui l'est le plus possible. Ces espèces extrêmes sont inconnues à l'homme, mais dans la foible partie de cette chaîne dont il peut percevoir quelques notions, les extrêmes seront le grain de sable et l'homme même (2). Le *moi* de tout

(1) Tout assemblage de particules se dissoudroit s'il n'étoit lié, organisé. Tout être organisé est nécessairement actif et passif.

(2) Nulle autre différence entre eux que le plus

être organisé n'est donc autre chose que cette succession d'impulsions qui doit nécessairement finir par la décomposition des organes, comme elle a nécessairement commencé lors de leur formation.

La chimère de l'immortalité fut produite par l'ignorance des choses comme toutes les autres assertions fausses ou hasardées, où l'esprit humain devoit s'arrêter long-tems.

L'individu ne sentant qu'en lui, doit d'abord se croire seul: (et sans doute le grain de sable dont je parlois se croit seul dans la nature) mais à mesure que les sensations, dont il peut comparer les traces subsistantes dans sa mémoire, deviennent plus nombreuses, sa vue moins limitée, voit plus également tous les êtres; et plus elle est universelle, plus le jugement qui en résulte diminue de son

---

ou moins de mémoire ou continuité de perceptions: et cette différence n'est point caractéristique, puisque cette faculté augmente par degrés insensibles, depuis le plus foible grain de sable jusqu'au plus ingénieux des hommes; puisqu'elle est plus marquée de ce grain à l'éléphant que de l'éléphant à l'homme; puisqu'elle est moins grande entre cet éléphant et l'homme borné, qu'entre cet homme et Leibnitz.

être (1), ajoute aux autres êtres, et approche par degrés de leur véritable estimation. Ainsi, l'œil voit d'abord les objets placés près de lui, mille fois plus grands (2) que les mêmes objets reculés à une grande distance; il ne les juge semblables que quand un nombre d'épreuves l'a fait parvenir à voir moins partiellement (3).

---

(1) C'est ainsi que l'ignorant est égoïste passionné, etc., etc. S'il aime d'autres que lui, il les aime comme liés à lui; il aime son frère, sa femme . . . . . L'homme dont les conceptions sont universelles, est cosmopolite, indifférent aux événemens. L'étendue des connoissances mène à l'impartialité de jugement, au silence des passions, à une sorte d'indifférence pour ce que les hommes vulgaires craignent ou desirent si immodérément.

(2) Dans tout ce qu'il considère, l'homme se met toujours au centre et juge ainsi toujours mal. Tout ce qui est de sa ville ou de son siècle est plus grand, plus singulier, plus beau, plus odieux que ce qui appartient à d'autres tems ou à d'autres lieux. C'est toujours l'arbre de trente pieds qui, près de sa maison, lui cache la montagne élevée de deux mille toises à l'horizon. Il est bon de sentir ainsi quand on veut n'être que soi; mais dès que l'on prétend étudier les choses sous d'autres rapports, il faut dépouiller son être, et juger comme si l'on n'étoit d'aucun lieu, d'aucun âge, d'aucune espèce.

(3) C'est le propre d'une extrême ignorance de

L'homme doit se borner à estimer les différences des choses dans leurs seuls rapports à son individu : alors il ne peut les sentir que d'une manière bonne, c'est-à-dire, convenable à sa conservation, en tant que partie nécessaire de la permanence du grand tout. Mais dès qu'il veut estimer les relations générales des choses, il manque de données. Nécessairement borné dans une sphère trop limitée, quoique plus étendue que sa sphère primitive, il juge toujours très-faussement, puisqu'il ne veut plus juger selon son être seul, et ne peut jamais juger selon l'universalité des êtres.

Pour estimer seulement deux êtres individuels, selon leurs rapports ou leurs diffé-

---

n'être étonné de rien : d'une ignorance qui commence à se connoître d'être étonné de tout ; d'une fausse science de ne l'être plus ; d'une science plus vraie de l'être souvent, et d'une haute sagesse de ne plus pouvoir l'être. Ainsi se modifient les jugemens de l'homme, depuis l'instinct inepte d'animalité jusqu'à la raison du sage. L'homme stupide n'est étonné de rien, non parce qu'il ignore la raison des choses, mais parce qu'il ne soupçonne pas qu'il en soit une à connoître, et le vrai sage ne sauroit l'être, non pas qu'il connoisse toutes les parties de la nature, mais parce qu'il sait pressentir son ensemble et douter dans ses détails.

rences (1) réelles et essentielles, il faudroit connoître la nature entière ; pour connoître ainsi la nature, il faudroit l'avoir toute entière éprouvée, avoir vécu dans toutes ses parties, les avoir toutes senties, avoir réagi sur toutes. Cette expérience de toutes choses étant impossible à l'espèce humaine, sa science sera donc toujours incomplète et vaine.

Mais l'homme peut avoir la science suffisamment parfaite des rapports les plus directement propres à ses besoins qui existent entre lui et les choses extérieures les plus ordinaires.

---

(1) Je ne dis pas pour connoître leur essence. Elle ne peut être connue de nulle intelligence.

Pourquoi prétendre parvenir à définir la matière, etc. N'est-il pas évident que nous ne saurions avoir d'autres connoissances que celles produites par les différences entre les sensations reçues des divers objets. La connoissance de l'être n'existe point ; ou si elle existe, il nous est impossible de concevoir même sa possibilité. Toute intelligence n'est que la science des rapports, l'estimation des différences entre les sensations comparées. Si l'universalité des êtres a la conscience, le sentiment d'elle-même, son intelligence ne peut être d'une autre nature que celle de l'individu animé. C'est peut-être en ce sens que l'on a dit que l'homme étoit fait à l'image de l'ame universelle.

Cette science seule est utile et vraie ; tout le reste est vanité, erreur, impénétrabilité.

Eh quand il pourroit connoître la nature entière, quand il auroit respiré dans l'éther, vécu dans tous les mondes ; quand il auroit communiqué avec toutes les intelligences, senti avec la pierre et pensé avec les soleils, quelle leçon si desirable recevroit-il de cet univers interprété ? ce seul mot terrible à l'intelligence avide de durée et d'extension ; ce mot unique, inutile, desespérant.

Tout produit est aveugle, tout corps est périssable, toute chose est indifférente et nécessaire.

Tout choix et toute prudence, tout art ou tout effort, tout science et toute moralité sont anéantis par ce résultat de toute étude, par cette interprétation de la nature universelle, par ce dernier pas de l'intelligence, cette unique vérité, TOUT EST NÉCESSAIRE.

Mais s'il n'est qu'une vérité absolue, comme il n'est qu'un tout universel, les vérités relatives se multiplient avec les combinaisons des êtres partiels.

S'il n'est pas de choix réel, parce que tout est invinciblement déterminé, il est une liberté

apparente, parce que ce qui n'est pas produit ne peut encore être connu.

Si l'homme, en imprimant un mouvement, n'est jamais que cause seconde et réactive, il se croit souvent cause première, parce qu'il n'a pas le sentiment distinct de la cause antérieure (1).

---

(1) Notre volonté ne peut être une cause indépendante; notre action ne peut être une impulsion libre dont le principe soit en nous; mais notre volonté, effet nécessaire de causes précédentes, devient cause nécessaire des accidens qui naîtront d'elle, et le mouvement que nous imprimons aux êtres extérieurs nous paroît libre, parce que, plusieurs corps étrangers étant de nature à le recevoir de nous, nous ignorons la loi non sentie qui nous a forcé à vouloir toucher celui-ci et non celui-là. La volonté de faire tel mouvement, n'est que le sentiment de la réaction qui part de nous comme la réflexion d'un corps part du corps placé à l'angle d'incidence.

Puisque nous ne pouvons être impassibles, nous ne pouvons être inactifs; il faut que le mouvement reçu soit rendu : contraints à sentir, nous le sommes à vouloir. Nous croirons toujours choisir, vouloir, agir librement, parce que nous ignorerons toujours les lois déterminantes dont nos organes n'ont pas le sentiment. Moyens occasionnels de réaction, nous ne sommes causes que parce que nous sommes effets, nous ne sommes actifs que de l'action reçue passi-

Ainsi ce qui est chimérique dans une acception générale et absolue, est vrai pour l'individu ou pour l'espèce particulière.

---

vement. Dépendans au-dedans nous n'avons d'empire qu'au-dehors, nous transmettons les lois auxquelles nous sommes soumis. Nous pensons qu'elles émanent de nous, parce que nous ne les connoissons qu'alors, parce que nous ne sentons que quelques accidens de cette perpétuelle oscillation active et passive, comme dans celle de nos fluides nous n'avons qu'en certains instans le sentiment de leur circulation.

Dans l'habitude d'une fortune contraire, l'on est naturellement timide et pusillanime; on est confiant, assuré, téméraire dans un cours de succès. Cette audace et cette défiance ne sont pas seulement le résultat de nos épreuves; elles semblent encore pressentir nos destinées, les annoncer et s'accommoder à elles par une sorte de concours mutuel. Seroit-il vrai de dire que ce n'est point le bonheur qui produit l'audace, ni l'audace qui ouvre les voies de la prospérité; mais que cette confiance est naturelle à celui qui est heureux? ensorte que celui-là seroit formé pusillanime, à qui seroit destinée une suite de contradictions, d'infortunes et de revers, et cet autre confiant et entreprenant à qui tout devroit succéder; comme si nous avions quelque sentiment du sort qui nous attend, et une sorte de prescience physique qui nous déterminât à la crainte ou à l'assurance convenablement à ce que nous devrions éprouver.

La confiance, dit-on, prépare les succès, l'audace

Ainsi quoique tout choix soit illusoire, il est inévitable que l'homme délibère.

Ainsi, le bien et le mal existent dans les rapports des choses avec la conservation ou la destruction de tel être organisé (1).

Ainsi le juste et l'injuste existent dans l'ordre

---

les assure, une volonté forte maîtrise les événemens; c'est-à-dire, les apparences sont telles, l'homme est formé pour voir ainsi. La volonté forte est destinée à avoir pour objet les événemens qui arriveront, et l'on sent par ce qui vient d'être dit, combien facilement cette volonté, qui n'est qu'un produit des lois mécaniques du mouvement, se doit rencontrer souvent d'accord avec les autres produits de ces mêmes lois. S'il en est autrement, que l'on explique comment cette volonté, quelquefois si féconde en grandes choses, est ailleurs arrêtée par le plus petit événement; comment le héros qui paroît à Nerva contraindre les destinées, voit tous ses desseins audacieux anéantis par la balle perdue de Frédéricshall. Nul effet n'est le produit libre d'une cause particulière, mais de la marche universelle, et toute prétendue cause libre n'est elle-même que le résultat nécessaire de causes qui lui sont antérieures de dix mille siècles.

(1) Le meurtre d'un lièvre est un mal pour le lièvre qu'il détruit, et un bien pour les aiglons auxquels le porte l'aigle ravisseur. Toute chose est à la fois bien et mal dans ses divers rapports.

social, en supposant que la cité ait déterminé ce qu'elle admet ou rejette comme tel.

Mais il n'y a de mal et de bien que pour l'individu; et il n'est de justice ou de moralité que celle convenue, et dont l'objet naturel est la conservation et le bien-être du plus grand nombre des individus qui en ont adopté le mode arbitraire (1).

---

(1) . . . . . Espérons que cette même nécessité, qui força l'homme durant tant de siècles à s'affliger et à se détruire, lui fera enfin trouver et suivre les moyens naturels d'occuper ses jours rapides par une suite de sensations heureuses . . . . . et oublions quelquefois cette irrésistible nécessité ; car, pour l'homme détrompé des illusions contraires, la vie est absolument vaine, et le charme une fois dissipé, tout principe d'activité est éteint.

Heureusement la vie de l'homme dépend surtout du jeu actuel de ses organes, et peu du résultat indirect de leurs impressions éloignées, la raison. Celui qui a le malheur de voir trop en grand, a le bonheur d'agir d'ordinaire comme celui dont la vue est la plus circonscrite.

SECONDE RÊVERIE.

La multitude illimitée des êtres simples compose l'universalité absolue des choses, l'univers qui est. Ces êtres essentiels, primitifs ou élémentaires, perpétuellement unis et séparés par un mouvement général et éternel, produisent la nature effective, l'univers tel qu'il est.

Toute agrégation d'êtres simples forme un composé unique et distinct; un nouvel être individuel qui existe positivement et particulièrement (1).

Plus cette agrégation est composée, plus elle peut perdre; plus elle est organisée, plus elle peut être altérée; plus il y a hors d'elle de forces qui pourroient la dissoudre, plus il faut en elle de forces, de résistance. Un composé peu organisé résiste par l'effort intérieur de

(1) Sans doute nul autre composé ne lui est exactement semblable dans l'universalité de ses principes et de ses rapports; ceci sera plus développé ailleurs.

continuité (1); un composé plus organisé oppose aux forces ennemies des moyens actifs : par les uns, il évite le choc des corps étrangers en se transportant hors de leur sphère d'impulsion ; par d'autres, il répare, en absorbant des corps plus foibles, les pertes de sa propre dissipation.

L'être primitif, la particule élémentaire ne pouvant être changée, ne sauroit avoir le sentiment des objets extérieurs ; seulement elle doit se sentir d'une manière toujours semblable et peu distincte, puisqu'elle n'est pas comparée.

Dès que plusieurs particules premières se réunissent, leur ensemble peut changer par l'ajonction de particules encore étrangères, et par la soustraction ou le déplacement de celles déjà réunies ; il est donc susceptible de divers ébranlemens et dès-lors de diverses sensations.

Le nombre de sensations diverses, propres ou possibles, a un composé, croît en raison du nombre de parties élémentaires dont il est

---

(1) Vraisemblablement le caillou n'a d'autre moyen de conservation que la force qui lie ses parties, et son besoin est de rester en repos pour perdre peu par le frottement, et même acquérir les êtres agités qui s'arrêtent à lui.

formé, et des lois plus ou moins compliquées de son organisation. Si ce nombre est fort grand, et ces lois très-propres à le maintenir, chaque ébranlement ne changeant que bien partiellement sa disposition, le second peut ne pas effacer tout à fait l'impression reçue par le premier (1). Si l'organisation est plus parfaite encore, c'est-à-dire, extrêmement compliquée, chacune de ses altérations change peu dans sa disposition totale, comparativement à ce qu'elle en laisse subsister; ce corps organisé peut donc conserver un nombre de traces des impressions reçues; il y aura donc en lui continuité, souvenir; et lorsque l'impression actuelle ne sera pas assez forte pour absorber seule (2) toute sa faculté sensitive, il pourra estimer les différences entre ces impressions conservées; il

---

(1) Alors il y a une différence sensible entre le bien-être et le mal-être, entre les sensations faciles ou qui conviennent à la conservation du corps organisé, et les sensations difficiles ou qui le conduiroient à sa destruction.

(2) Ainsi l'on ne raisonne plus quand on est passionné; ainsi dans le vin l'on ne voit que le moment actuel;..... ainsi dans l'affoiblissement de la maladie, la superstition obtient, par la terreur, un facile triomphe sur beaucoup de ceux qui lui étoient inaccessibles lorsqu'ils pouvoient comparer et juger.

sera capable de choix, de répugnance, de desir, et bientôt de prévoyance et de dessein.

Tout desir n'est primitivement que le sentiment d'un besoin; tout besoin n'est qu'une expression particulière du besoin général d'être conservé. C'est le besoin du repos, du mouvement, de la nourriture, de la reproduction, selon que ce besoin général a pour objet présent ou la conservation de l'espèce, ou quelqu'un des moyens divers dont la réunion conserve l'individu.

Dans l'univers toujours mu, tout être individuel est perpétuellement actif et passif; toute cause est nécessairement effet; tout effet est nécessairement cause; toute impulsion reçue est rendue, car la somme du mouvement subsiste toujours la même.

Le besoin d'action (1), dans un être organisé,

(1) Quelques-uns n'ont donné à l'animal, d'autres besoins que ceux de la nourriture, de la reproduction et du repos. Le plus souvent, en effet, l'animal ne se met en mouvement que lorsqu'il éprouve les besoins de nourriture ou de reproduction; mais si ces besoins sont habituellement unis à celui du mouvement, c'est que les fréquens efforts qu'ils exigent, suffisent à ce dernier. Donnez des alimens et une femelle à l'animal que vous supposez n'avoir plus

n'est essentiellement que le besoin d'effectuer des mouvemens propres à le soustraire aux causes de sa destruction. Les mouvemens de l'animal tendent tous directement ou indirectement à sa conservation (1).

Ceux d'entre les animaux à qui leurs premiers besoins commandoient le plus de mouvemens,

---

alors à chercher que le repos, vous le verrez quitter pour agir cette demeure où vous pensez avoir réuni tous ses besoins. On pourroit même dire que quand l'animal se livre au repos, il n'obéit ordinairement pas à un besoin effectif, mais que seulement il se trouve alors sans besoins présens. Il cesse d'agir quand il n'éprouve plus le besoin direct ou indirect du mouvement, comme il cesse de manger quand il a pris assez d'alimens. Le besoin d'action me paroît autant, et peut-être plus souvent, positif que celui du repos. Ces deux modifications du besoin universel sont également nécessaires dans leur principe, mais plus ou moins directes accidentellement.

(1) Lorsque jeune et encore peu developpé, il semble, en se jouant, agir sans but, par ces mouvemens présentement inutiles il prepare ses organes aux mouvemens qui lui seront nécessaires. Lorsque, plus âgé, il se réveille pourtant encore de son repos avec une sorte d'inquiétude, et se met à errer sans autre besoin autour de sa retraite, il prévient le relâchement et l'engourdissement de ses organes; il se meut pour ne pas perdre la faculté de se mouvoir.

seront ceux qui, dans un repos trop prolongé, éprouveront une inquiétude plus marquée, lors même que les objets de ces premiers besoins, offerts par-tout auprès d'eux, n'exigeront aucun déplacement. Un long repos est un état pénible à des organes disposés pour des mouvemens fréquens; il devient une contrainte intolérable quand une constante habitude, en facilitant plus encore chaque jour ces mouvemens déjà naturels, a rendu comme ineffaçable l'empreinte si souvent frappée, et changé de simples facultés en un besoin impérieux.

Dans l'homme livré à la multitude des impulsions sociales, l'habitude immodérée d'être mu devient une passion d'activité dont les suites inévitables seront, ou l'épuisement des organes si cette passion est constamment alimentée, ou l'ennui si elle vient enfin à manquer d'objet.

Dès que le desir de sentir et d'agir est exagéré par l'habitude ou par des causes accidentelles, et qu'à l'emploi nécessaire de ses facultés, l'homme fait succéder leur emploi extrême, il se donne des lois nouvelles, ou plutôt il détermine une extension fortuite de ses lois primitives. Il pouvoit également se livrer ou ne se livrer pas à cette pente sédui-

sante et dangereuse ; mais une fois entraîné, il ne s'arrêtera pas qu'il ne soit précipité. Le voilà avide d'étendre ses facultés, d'en multiplier les actes, de connoître, d'atteindre, de pouvoir, de posséder, d'exister davantage de cette existence sentie, attribut d'un composé organisé.

Avide d'alimenter ce besoin immodéré, mais retenu par la douleur qui le force à un choix, d'abord il repousse les sensations pénibles ; bientôt il dédaigne celles mêmes qui ne sont qu'indifférentes, et change en passion ce simple besoin de jouir, qui étoit primitivement très-limité, comme l'étoit le besoin d'être mu, borné lui-même dans les limites naturelles du besoin d'être conservé.

De ces sources découlent toutes les passions appétentes ; elles ne sont que les expressions diverses de cette extension du besoin d'être actif, extension que nécessairement l'on cherche à diriger dans des voies heureuses ou spécieuses.

Dans les passions appétentes sont compris tout desir, toute ardeur, tout amour ; la joie, l'enthousiasme, l'orgueil, l'ambition, la volupté, le goût des arts, le desir de la science, le besoin de penser, la générosité, l'audace, la

la confiance, le fanatisme, l'amour des prestiges séducteurs, des rêves immortels, toutes les illusions heureuses; et jusqu'à la passion des liqueurs spiritueuses, de ces moyens enivrans qui rendent à l'imagination tout le charme de son délire, et aux sensations cette force victorieuse de toute considération réprimante.

De ces mêmes sources découlent indirectement les passions repoussantes et en quelque sorte négatives : c'est du besoin de n'être pas réprimé dans notre activité et de nous y livrer sans souffrir, que viennent nos haines, nos craintes, nos antipathies, l'envie, la colère, la cruauté, la défiance, la pusillanimité, l'égoïsme, la lésinerie, l'avarice, l'indifférence à tout ce qui ne nous est pas personnel, et l'indolence pour tout ce qui n'est pas indispensable.

Nos nombreuses affections, en apparence si opposées, n'ont toutes qu'un même principe; elles n'ont aussi qu'un même but, soit qu'elles y tendent directement en cherchant ce qui y conduit, ou indirectement en repoussant ce qui en éloigne; mais la plupart concourent en même tems par ces deux voies à leur fin commune, et l'ambition elle-même, ce desir d'être plus que les autres, peut être justement

considéré comme la crainte d'être moins; toutes ses iniquités viennent originairement du sentiment de l'égalité. Le plus ambitieux des hommes ne l'eût pas été s'il l'eût été seul ; il ne s'élève au-dessus de tous que dans la crainte qu'un seul s'élève au-dessus de lui-même.

De la perpétuelle versatilité entre ce que l'on desire et ce que l'on craint, ce que l'on cherche et ce que l'on évite, se forme un besoin de rapprocher ces extrêmes, une sorte de goût pour un accord plus paisible entre eux, un sentiment de délicatesse (1), modération que les ames foibles portent dans toutes choses, et les ames fortes seulement dans les petites : les premiers veulent bien des im-

---

(1) Dans nos sociétés actuelles, cette délicatesse, ce tact subtil, est une sorte d'habitude d'un choix tacite et scrupuleux ; elle rejette tout ce qui est odieux ou repoussant, vil ou trivial, même ce qui est indifférent. Elle veut que tout soit riant, facile, spécieux ; elle multiplie le plaisir en évitant par-tout son contraire qui l'absorberoit, elle promet beaucoup pour le bonheur ; elle semble même avoir déjà fait quelque chose pour le donner en produisant cette estime de soi qui nourrit dans nous, et souvent dans les autres, l'opinion que nous sommes plus propres que le commun des hommes à donner et à recevoir le plaisir.

pressions nombreuses, mais leur foiblesse ne leur permet de les éprouver que légèrement ; les seconds ont assez de force pour recevoir des impressions profondes, mais ils dédaignent d'employer cette énergie supérieure pour des choses faciles au commun des hommes.

Les effets de ces principes universels et constans de nos affections se modifient dans chaque homme, et sont inclinés vers tel ou tel objet principal par le pouvoir déterminant de l'habitude. Entre plusieurs choses qui étoient également possibles, l'habitude a rendu les unes toutes naturelles et convenables, et laissé les autres encore difficiles (1) et comme étrangères.

Lorsqu'évitant l'excès qui la rendroit funeste ou ridicule, elle reçoit ses limites de la nature des choses sur lesquelles elle s'exerce, elle affoiblit la passion qu'elle altère dans son creuset, mais elle la perpétue en écartant l'alliage, source de dégoûts, et en retenant par des raisons, tirées d'elle-même, ceux que le desir n'attire déjà plus. Elle annoblit nos procédés, modère nos humeurs et prévient bien des maux en les déguisant dès leur principe sensible à elle seule.

Quelle que vaine qu'elle soit, elle charme la vie sociale, et devient bonne pour qui, ayant perdu le bonheur d'être entraîné, a besoin d'art pour sentir.

(1) Ainsi l'habitude est plus puissante sur les carac-

Les organes de l'homme répètent plus facilement ce qu'ils ont déjà exprimé (1), et c'est une raison de choix pour l'être à la fois avide et limité, qui veut produire le plus possible avec le moins d'efforts et de moyens (2).

L'habitude ou le penchant pour les choses accoutumées, n'est autre chose que le choix de la sensation, de l'action, de la jouissance la plus facile ; elle reçoit son pouvoir du concours des deux besoins, celui de l'activité et celui du repos.........................

L'habitude ne peut remplacer ou changer la loi de la nature, mais elle est elle-même sa loi dans toutes les choses d'un ordre secondaire, dans tout ce qui n'est pas d'une néces-

tères foibles, doux, tendres, paresseux ; beaucoup moins sur les ames fortes, actives, audacieuses.

(1) Dans les pays simples l'on a très-peu d'usages, très-peu de besoins et de desirs. Comme on y use de moins de choses, chacune y revient plus souvent et plus constamment. Le sort de tous les hommes y est à peu près semblable ; ainsi l'on ne voit, l'on n'imagine et dès-lors l'on ne cherche guères que ce dont on a toujours usé. Les affections, moins partagées à tous égards, sont beaucoup plus fortes ; et le goût des choses présentes et faciles s'accroît surtout par le silence de l'imagination pour les choses nouvelles ou difficiles.

(2) Intention que l'on a plaisamment prêté à la nature, mais qui ne peut être qu'un art de la foiblesse, et ne peut appartenir qu'à l'être partiel.

sité absolue : c'est elle qui détermine ce qui, étant indifférent, pouvoit être variable.

Afin que l'homme fût par-tout semblable, la nature lui a donné des besoins uniformes, primitifs, inaliénables. Afin qu'il fût par-tout différent, qu'il se sentît libre, qu'il voulût et choisît dans les choses d'un ordre inférieur, elle l'a laissé varier dans les possibles ; mais le retenant invisiblement sous son joug inévitable, elle lui a donné une loi moins sensible, l'habitude qui conduit sans commander, qui entraîne en rendant facile, et dont l'empire est aussi étendu que celui de la loi une et invariable. Cette loi une et invariable pour un nombre d'êtres animés constitue l'espèce ; l'habitude différente pour chacun d'eux fait les individus.

Le pouvoir de l'exemple est encore celui de l'habitude (1). Dans tout ce qui est convenable à nos besoins et dès-lors possible à nos moyens ;

---

(1) Cette cause du pouvoir de l'exemple me paroît la principale, mais elle n'est pas la seule. Tout est composé, tout est mixte dans la nature ; il n'est pas en elle de moyens qui ne concourent qu'à un seul effet, ni de produits qui ne résultent que d'une seule force. Nous partageons les affections que l'on éprouve sous nos yeux par un effet de cette loi universelle d'accord et d'harmonie qui assimile tous les êtres,

il nous est naturel de choisir ce qui est facile à nos efforts. Au défaut de notre propre expérience, nous aimons à en juger par l'expérience d'un autre, et même c'est obtenir avec moins de peine un résultat à peu près égal. Nous présumons que les choses déjà éprouvées comme convenables, faciles ou agréables par un être semblable à nous, donneront les mêmes produits à nous qui sommes d'une même nature. Ce qui n'est pas étranger à l'espèce humaine, peut facilement nous devenir personnel; sans hasarder les premiers essais, sans nous exposer à leurs suites funestes, nous nous livrons à cette confiance que donnent leurs suites heureuses; sans les alarmes de l'inconnu, nous jouissons dans la sécurité de l'habituel. Ainsi, nous appropriant les rameaux déjà fécondés d'une tige lente et incertaine, nous laissons à des mains étrangères leur culture pénible, et d'une main privilégiée nous cueillons, avec assurance, leurs doux fruits à l'instant heureux de leur maturité.

---

et les approche d'autant plus de l'unisson qu'ils sont plus homogènes . . . . .

Que l'on suive le pouvoir de l'exemple dans toutes ses ramifications, l'on trouvera qu'elles peuvent s'expliquer toutes par ces principes.

TROISIÈME RÊVERIE.

.... Tacitum sylvas inter reptare salubres
Curantem quidquid dignum sapiente bonoque est?
HORACE, Epit. IV.

NULLE innovation ne nous éloigne davantage de notre manière naturelle, et n'altère plus en nous l'habitude primitive, que l'effort de produire, sans occasion et sans besoin, des pensées relatives à des objets absens ou étrangers à nous. L'impression des premiers besoins, ce mouvement nécessaire que produit l'altération qui survient dans notre équilibre général, ou bien l'action des êtres extérieurs sur nos sens, doivent seuls nous donner nos sensations, et dès-lors imprimer seuls le mouvement aux organes qui les opposent, les estiment et jugent leurs différences. Vouloir penser sans occasion présente, c'est regarder en l'absence de la lumière ; aussi dans ces deux cas la pensée comme l'œil, saisissent des fantômes. L'individu ne doit pas marcher seul ; sa volonté ne sauroit

l'isoler sans l'égarer ; sa force est d'être entraîné ; sa destination d'être porté par le torrent des êtres. Jamais, quoiqu'il fasse, il ne pourra former un tout particulier, séparé et comme indépendant ; effet nécessaire de tant de causes par lesquelles il est cause lui-même, il ne peut sentir son être que comme le résultat de toutes les impressions reçues. C'est la discordance entre le cours universel et cette trace particulière sur laquelle le penseur factice veut s'arrêter au sein de la succession générale des impressions ; c'est cette résistance, cette déviation, en quelque sorte imprévue dans la nature, qui rend si pénible et si destructive la méditation arrêtée sur un objet imaginaire et déterminé. Mais en nous livrant au cours fortuit de nos idées, ou en nous abandonnant sans choix à l'effet imprévu des moyens extérieurs, nous animons notre être sans l'épuiser, et nous jouissons sans fatigue. Nous trouvons une douceur, une facilité inexprimable dans la libre succession des souvenirs et dans le vague d'une rêverie confuse ; c'est qu'alors, modifiés selon la nature entière, nous sommes ce que nous avons été faits en elle, une corde particulière dont les vibrations concourent à l'harmonie universelle.

Le plus léger des accidens extérieurs, un son, un mouvement suffisent pour nous distraire des méditations les plus importantes; il faut tout l'enthousiasme extatique pour retenir la pensée sur son premier objet, lorsque nos sens frappés par une impulsion extérieure, viennent lui en apporter un nouveau. Cette dépendance des impressions reçues du dehors rend favorable à l'abandon de la pensée la succession douce et égale des impressions légères, et la continuité d'un mouvement facile. Dans un silence et une inaction absolue, la pensée seroit pénible, l'existence même seroit fatiguante. Il est difficile de créer en nous le mouvement, mais nous aimons à être mus par une impulsion donnée; celle même que nous produisons en nous, tarde peu à se modifier selon une direction générale, et si nous nous oublions un moment, nous nous trouvons bientôt dans une sorte d'accord avec ce qui nous environne. Tout tend à l'unisson dans une sphère d'activité. Le mouvement est même plus facile que le repos à un corps jeté parmi d'autres corps en mouvement; il est entraîné, s'il ne fait constamment un effort contraire; mais qu'il s'abandonne, il recevra sans peine autant d'activité qu'il en eût pu produire dans

l'isolement, en épuisant ses propres forces.

Trop d'impressions différentes se combattent avec une sorte d'effort, et dans cette oscillation trop précipitée ou trop inégale, l'on ne sauroit être doucement entraîné. J'éviterois également d'être agité par des objets trop frappans ou en trop grand nombre. Je ne massiérai point auprès du fracas des cataractes ou sur un tertre qui domine une plaine illimitée; mais je choisirai, dans un site bien circonscrit, la pierre mouillée par une onde qui roule seule dans le silence du vallon; ou bien un tronc vieilli, couché dans la profondeur des forêts, sous le frémissement du feuillage et le murmure des hêtres que le vent fatigue pour les briser un jour comme lui. Je marcherai doucement, allant et revenant le long d'un sentier obscur et abandonné; je n'y veux voir que l'herbe qui pare sa sollitude, la ronce qui se traîne sur ses bords, et la caverne où se refugièrent les proscrits, dont sa trace ancienne est le dernier monument. Souvent, au sein des montagnes, quand les vents engouffrés dans leurs gorges pressoient les vagues de leurs lacs solitaires, je recevois du perpétuel roulement des ondes expirantes, le sentiment profond de l'instabilité des choses et de l'éternel

renouvellement du monde. Ainsi livrés à tout ce qui s'agite et se succède autour de nous, affectés par l'oiseau qui passe, la pierre qui tombe, le vent qui mugit, le nuage qui s'avance; modifiés accidentellement dans cette sphère toujours mobile, nous sommes ce que nous font le calme, l'ombre, le bruit d'un insecte, l'odeur émanée d'une herbe, tout cet univers animé qui végète ou se minéralise sous nos pieds; nous changeons selon ses formes instantanées; nous sommes mus de son mouvement, nous vivons de sa vie.

Si le mouvement est trop insensible au-dehors, je sens le besoin d'en produire en moi-même un qui soit facile, afin qu'il se perpétue sans exiger de moi l'effort d'une volonté nouvelle, et uniforme, afin que je puisse comme oublier sa sensation pour être tout entier à celles que j'attends, et que, sans nuire à celles-ci et les absorber, il ne soit pour elles qu'une sorte d'accessoire qui les fortifie, et qui, toujours semblable, puisse indifféremment s'unir à toutes (1).

---

(1) Lorsque les circonstances ne permettent pas une marche lente et comme mesurée, ou une action uniforme des bras, pourquoi n'y suppléeroit-on pas par le mouvement facile et égal de la langue qui

Il n'est pas deux effets semblables dans la nature : nous ne saurions être affectés deux fois d'une manière vraiment égale ; ainsi, la rêverie la plus abandonnée ne peut reproduire la même série d'idées dans son cours involontaire. Il n'est pas besoin, pour être émus d'une manière toujours nouvelle, de passer des bords d'un paisible canal au sommet des monts dépouillés par les orages, ou du pâle couchant de la lune, à l'éclat des feux du midi. Dans le même site, les peupliers ne seront pas aujourd'hui balancés par les vents, de même qu'ils l'étoient hier ; le cri nocturne

---

déplace et presse des parcelles de fruits séchés, ou d'autres préparations presqu'indifférentes au goût et lentes à dissoudre ? Ce mouvement, convenable par sa lenteur et sa facilité, a même sur les autres l'avantage de ne pas devenir fatiguant par sa durée, de n'être pas interrompu involontairement, et d'agir sur nos sens d'une manière qui, tenant à nos premiers besoins, satisfait mieux celui du mouvement. Il n'est point de considérations indifférentes dans les raisons des choses, et rien de petit dans ce qui interprète la nature. Celui-là est fait pour la sentir toute entière, qui éprouvera tout ce que peut produire ce moyen si foible en apparence, (et que beaucoup trouveront puérile :) celui-là est né pour la connoître, qui en entendra bien les causes.

des hibous ne sera pas autant de fois répété dans les rochers caverneux ; le ruisseau précipite ses ondes d'une manière qui nous paroît semblable, mais le soleil ne donne plus d'éclat à la blancheur de ses vagues écumeuses ; le cygne, qui nage dans ses remoux, a fait fuir le poisson qui s'y jouoit hier; et l'églantier, qui penchoit ses fleurs sur sa rive, a perdu leurs pétales desséchées sur son gravier stérile ou emportées par ses eaux. Le soleil vient à luire dans le vallon, c'est une solitude charmante ; un nuage épais l'obscurcit un moment, c'est un triste désert. Le chant d'un oiseau suffit pour animer la contrée, et le plus léger souffle des airs a changé pour nous la nature ; tout est mu et tout est moteur à son tour : tout se succède ; tout change ; mais rien n'a passé en vain, tout a été senti, excepté par l'homme altéré, aliéné dans sa vie factice.

L'homme qui s'est moins séparé du reste des êtres, et qui a conservé des habitudes moins étrangères à sa première nature, vit dans un état analogue à la situation générale de tout ce qui change et se reproduit.

Moins emporté par les passions, moins consumé par les sollicitudes sociales, il reçoit ses changemens des causes naturelles ; il est ce

que le font les lieux, les saisons: et il est moins dissemblable à lui-même, et surtout moins péniblement changé que l'homme ordinaire toujours façonné selon les caprices des autres hommes, et travaillé par des vicissitudes bizarres et cruelles.

Chacun des jours rapides de la perpétuelle reproduction des années, apporte un changement sensible au degré progressif de la végétation, à l'état des cieux, à la situation de toutes choses: mais, dans sa marche, comme ascendante, puis rétrograde, la série annuelle se divise dans nos climats en deux saisons marquées; dans l'une, principe de vie, tout se compose, s'augmente, s'anime, se développe; dans l'autre, époque d'altération et de dissolution, tout se repose, s'arrête, se corrompt, se détruit. Dans leurs premiers momens, celle-là ajoute à notre vie, celle-ci nous communique de son repos; mais notre durée, plus longue que celle de la plante annuelle, résiste à leur action extrême pour ne se point épuiser dans son premier été, ni finir à son premier hiver. C'est ainsi que notre nature, se refusant à l'influence d'une activité trop consumante, et d'une décomposition trop prématurée, nous soustrait aux effets des deux pé-

riodes absolus, en nous laissant seulement sensibles aux impressions encore modérées du printemps et de l'automne, qui animent et calment alternativement notre vie, sans la fatiguer ou l'arrêter.

Dès que la nature visible est activée par les émanations de l'astre qui la féconde, et reprend à nos yeux sa force productive suspendue dans les hivers, ce mouvement nouveau imprimé à tous les êtres, facilite notre vie, et nos desirs s'embrasent au feu de l'impulsion générale : tout nous entraîne, tout promet, tout séduit; avides d'extension, nous ne voyons sur sa trace rapide que joies, espérances, illusions heureuses; pleins de confiance et de séduction, nous hâtons l'avenir pour y précipiter notre vie. C'est ainsi que nous chérissons la saison où nous sentons plus ardemment et plus heureusement, et où nous existons en quelque sorte davantage.

Doux printemps, jeunesse toujours nouvelle de l'inépuisable nature, tous les cœurs ont aimé tes premiers beaux jours, tous les poètes les ont chantés : tu soutiens et console notre vie, tu fais fleurir l'espérance sur tes traces annuelles, et vivifie nos jours flétris durant le sommeil de la nature. Tu la montres toujours

jeune à nos yeux vieillis, et son immuable durée semble éloigner le terme de nos jours rapides, comme s'il nous étoit donné de nous renouveler avec elle ; comme si chaque printemps n'abrégeoit pas notre vie passagère ; comme si nous n'étions pas des parties mortelles du tout impérissable.

Heureux pourtant qui peut encore sentir ainsi, et n'a point effacé, sous nos formes factices, son empreinte primitive ! Heureux l'enfant de la nature qui, libre d'un joug étranger, chérit la main féconde qui prépare les délices de l'année ! Heureux celui dont les misères et les ennuis n'ont point séché le cœur, qui ne s'est pas éteint dans une froide langueur, qui sourit à la douce haleine du zéphyr (1) africain, renaît avec l'ombrage des forêts, et s'épanouit avec la fleur des prairies !

Et moi aussi j'ai aimé le printemps ; j'ai observé le bourgeon naissant, j'ai cherché les prime-vères et le muguet, j'ai cueilli la violette. J'ignore si ces tems se reproduiront encore. Je

---

(1) A l'équinoxe de Germinal, le zéphyr, ou vent d'Afrique, pénètre dans le Nord, y fond les glaces, chasse les frimats et hâte la végétation.

Cette acception est l'une des plus connues de celles que les anciens donnoient à ce mot.

n'ai point perdu les goûts primitifs; mais leurs impressions ont changé lorsque mon cœur a perdu les desirs, altérations passagères de l'être qui sent profondément et ne végétera qu'un jour.

Le printemps seul se revêt d'un charme indicible. Nulle saison ne peut lui paroître comparable aux yeux qui ne sont pas désenchantés : aux plaisirs qu'il donne, l'attente de l'été ajoute encore ceux qu'elle promet; mais je sens que je lui préfère déjà la mélancolique automne, reste épuisé de la splendeur des beaux jours, dernier effort de vie mêlé d'une sorte de langueur qui déjà repose et bientôt va s'éteindre sous les frimats ténébrenx.

Insensés ! nos pertes sont notre ouvrage : notre main imprudente comprime et réfroidit la nature. Les joies de la vie devoient durer autant qu'elle; le sentiment du plaisir étoit de tous les âges. Il promettoit au vieillard même sa délicieuse ivresse pour les précieux momens du mois des violettes, et les jours enchanteurs de la saison des roses. Mais les fleurs du printemps, séduisante image des joies heureuses, sont pour les hommes fortunés qui connoissent la passion douce des jeunes cœurs, le plaisir et ses illusions charmantes. La teinte

automnale des feuilles jaunies, et ce vêtement de la nature déjà flétrie, convient mieux à l'habitude des rêveries profondes et des pensers amers.

Douce et mélancolique automne ! saison chérie des cœurs sensibles et des cœurs infortunés, tu conserves, tu adoucis le sentiment triste et précieux et de nos pertes et de nos douleurs ; tu nous fais reposer dans le mal même, en nous apprenant à souffrir facilement, sans résistance comme sans amertume. Tes ombres, tes vapeurs, tes feux qui s'éteignent, et ce revêtement antique que tu commences à dépouiller ; tout ton aspect délicieux et funèbre attache nos cœurs aux souvenirs des tems écoulés, aux regrets des impressions aimantes. Emus, attristés, navrés, nous t'aimons, nous te bénissons, car tu nous ramènes au charme aimable des illusions perdues, tu reposes à demi le voile consolateur sur nos yeux fatigués d'une imprudente lumière. Douce automne, tu es la saison chérie des cœurs sensibles et des cœurs infortunés !

Tes jours plus courts et ton soleil plus tardif, semblent abréger nos maux en abrégeant nos heures. A travers tes brouillards, portés sur les prairies, l'aurore elle-même

suspend sa lumière douteuse. Le voile vaporeux laisse au matin le silence de la nuit et la paix des ténèbres, et nous nous éveillons libres du poids des heures écoulées, et incertains même s'il faut déjà vivre ou si nous reposons encore. Automne ! doux soir de l'année, tu soulages nos cœurs attendris et pacifiés, tu portes avec nous le fardeau de la vie !

Toi seule fais oublier et les plaisirs du printemps et la splendeur des étés. Cet espoir séduisant, ce charme nouveau, tout ce délire expansif des premiers beaux jours ne valent pas, ô automne ! ta simple et paisible volupté. Ces nuits éclairées du solstice, cette durée des jours, cette profusion et de vie et de lumière, l'été dans sa puissance et toute sa splendeur, ne vaut pas, ô automne ! la simplicité de tes dons, cette douce température, ce silence ineffable et des cieux calmés et de la terre mûrie et reposée. Que le jeune cœur, avide d'amours et d'illusions, se livre dans son enthousiasme aux erreurs du printemps, je ne veux pas le détromper : l'ombre du bonheur s'est retirée sous le voile ; il ignore la vie et s'ignore lui-même ; qu'il jouisse longtems : pour moi je t'aime, douce et mélanco-

lique automne ! tu es douteuse et fugitive comme la vie de l'homme. Si belle encore, et pourtant si voisine des frimats nébuleux, tu apprends à son cœur détrompé, que du moins le présent peut s'écouler doucement dans l'oubli des maux que la crainte anticipe.

Le renouvellement de l'année agite nos cœurs de desirs immodérés et d'affections indicibles. L'homme froid peut avoir besoin de cette impulsion nouvelle pour rendre quelque sentiment à sa vie stérile, mais les cœurs profondément sensibles souffrent trop de cette agitation immodérée ; cette nature si puissante les fatigue et les dévore ; ils reposent plus heureusement sous les ombres automnales.

Et toi aussi, infortuné, que le sort a poursuivi, que les hommes ont opprimé ; toi aussi tu te refuses à ces saisons qui n'inspirent qu'espérance, joie et bonheur, car tous ces prestiges sont loin de ton cœur ; toi aussi, triste victime des misères humaines, tu préfères l'arbre qui jaunit dans les vergers, les champs dont les travaux ont fini, et la feuille abandonnée sur le sol des forêts : tu marques à tes douleurs un cours annuel, et voyant cesser la végétation, comme si la nature s'arrêtoit toute entière tu espères à toutes choses un terme desiré.

Et toi disciple de la vérité, tranquille solitaire, qui aimes et plains l'humanité souffrante; homme éclairé, vertueux et aimant; mais détrompé par la sagesse ou le malheur, quelle est des modifications annuelles celle que tu chéris davantage? L'automne n'a-t-elle pas surtout entretenu tes méditations, inspiré tes pensées, et ramené ton cœur? Dans le silence de ses soirées vaporeuses, n'as-tu pas connu une justice plus naturelle, senti plus d'impassibilité philosophique, et pénétré dans une profondeur plus sublime?

Automne! saison des cœurs sensibles et des cœurs infortunés, tu es encore la saison du sage, tu imprimes à nos ames ce caractère précieux de calme et d'indifférence, base nécessaire de toute justice et toute vérité; tu disposes à penser et à sentir en sage. Tu es encore la saison de cet homme simple qui, loin de l'ivresse et de l'amertume des villes, cultive son antique héritage dans les mœurs patriarchales et la paix domestique. Tu payes ses travaux naturels, tu rassembles sous son toit vénérable les dons de la féconde nature, tu assures son existence durant le stérile hiver, tu le rappelles à son humble foyer. Là, près des siens, il va goûter des joies cham-

pêtres inconnues aux hommes moins simples que lui; c'est-là que tu prépares son repos; et pour combler ses derniers vœux, tu lui souris jusques sous les frimats que tu suspends comme pour lui promettre et lui montrer déjà le printemps réparateur.

Douce automne! c'est toi que la nature a destinée au soutien, à la consolation, aux délices des victimes sociales qui vivent encore pour elle. Tu la fais aimer, tu ramènes à ses lois oubliées, tu es touchante comme le soir d'un beau jour, consolante comme le soir de la vie, et tes émotions chéries se perpétuent dans le vague des souvenirs, et agrandissent notre être dans l'abîme du regret inénarrable.

Vous, à qui les touchantes soirées d'octobre conviennent davantage qu'un matin du mois de mai, comptez que la vie a déjà perdu pour vous son illusion fugitive; que les regrets seront vos seuls plaisirs, et qu'il n'est plus d'autre habitude du cœur qu'une mélancolie qui consume et que l'on aime. Le charme une fois dissipé ne revient jamais. Vous êtes dans le soir de la vie, et son couchant se prépare. Descendez doucement vers la nuit de la tombe : il n'est plus pour vous d'aurore; vos yeux fatigués ne verront pas même l'éclat du

midi, et le seul espoir qui vous reste est celui d'un sommeil paisible. — Mais ce repos, ce sommeil funèbre aura-t-il aussi son réveil? Non, il ne l'aura point..... Cependant reposez du moins.

Les deux saisons extrêmes influent aussi sur nous; mais il semble qu'elles soient plutôt l'occasion seulement que la cause directe des impulsions que nous éprouvons alors.

Les grands jours du solstice, saison riche et pompeuse, sont les jours que nos regrets rendent les plus pénibles. Cette température heureuse, ces nuits charmantes, cette terre abondante, cette nature si facile aux vœux de l'homme, si vivante pour son cœur, si productive pour ses besoins: tout rappelle, tout invite, tout commande. Mais dans cette nature si remplie, si animée, quel vide pour celui qui l'a oubliée dans des habitudes étrangères; quel silence pénible pour celui qui pressent son langage et ne peut pas l'entendre!

Quand une atmosphère douce et une terre fertile présentent par-tout les alimens et l'asile, l'activité et le repos, qu'avons-nous besoin de tous ces efforts d'un art qui falsifie les dons de la mère commune? pourquoi languir dans ces amas de stériles décombres, dont

d'insensés travaux nous ont construit d'étroites et hideuses prisons ? Que ces chaînes ridicules sont pesantes et peut-être indissolubles ! Quoi ! nous qui conservons encore quelque trace de notre forme originelle, nous ne pourrons, libres de cette insidieuse oppression, fuyant une terre conquise et dévastée, respirer en paix sous le beau ciel des tropiques, dans des contrées indépendantes, dont les productions naturelles fourniroient bien mieux à nos vrais besoins, où nous n'aurions plus à souffrir les insipides jouissances, à recevoir les funestes bienfaits, à partager les inévitables misères de l'homme des cités ?

Dans l'hiver de nos climats la nature semble justifier nos arts. Affoiblis comme nous le sommes par notre manière de vivre, nous pourrions difficilement supporter les frimats, et il faut bien que nous aimions nos tristes asiles, puisqu'enfin ils sont vraiment commodes, et que l'habitude nous persuade qu'ils sont devenus nécessaires ; mais dans l'été, nous reprenons quelque chose de notre indépendance, nos regrets s'éveillent alors. En admirant, nous sentons ce que nous avons perdu, en jouissant nous souffrons. C'est alors que les feux de l'air, le roulement des eaux, la paix des om-

brages, l'abondance des fruits, l'aspect d'une contrée aimable et majestueuse, que tout ce qui nous plaît et nous enchante, nous opprime et nous attriste. Alors les chants d'une voix lointaine nous accablent d'un sentiment indéfinissable de nos pertes, et de je ne sais quel souvenir confus de ce qui ne fut jamais pour nous, mais que d'autres impressions semblables nous avoient déjà fait pressentir vaguement; et si dans le silence d'une nuit éclairée, nous nous livrons aux accens sublimes du rossignol solitaire, un invincible pouvoir égare notre imagination dans l'éthéré, l'élyséen, et navre aussitôt nos cœurs abandonnés dans un vide intolérable.

Ainsi l'inexplicable regret nous entraîne par sa douleur même, et nous plaît en nous déchirant. Ainsi le sentiment se ranime sur la trace de l'objet aimé. Ainsi le montagnard des Alpes, exilé dans les plaines de France ou de Hollande par la manie mercenaire d'une bravoure inconsidérée, se plaît aux premiers accens du Ranz des vaches; mais bientôt s'intéresse, s'attendrit, pleure, soupire profondément, déserte ou meurt (1). Ainsi cette ex-

(1) Hommes à envier qui ont une patrie; hommes

tension à la fois délicieuse et funeste qui nous lie à tout ce qui est et fut hors de nous, qui rend toutes les altérations extérieures sensibles à nos organes, qui nous modifie selon la succession instantanée de toutes choses, qui nous fait éprouver leurs rapides mutations et vivre dans toute la nature; cette sensibilité vaste, délicate et profonde, ce sens intérieur susceptible d'affections innombrables, consume et précipite l'existence qu'il agrandit, et afflige la vie qu'il devoit embellir.

La sensibilité n'est pas seulement l'émotion tendre ou douloureuse, mais la faculté donnée à l'homme parfaitement organisé, de recevoir des impressions profondes de tout ce qui peut agir sur des organes humains. L'homme vrai-

---

estimables qui savent la regretter; hommes heureux qui peuvent dire: quand l'ennui des villes, les misères des sociétés opulentes, et l'inconséquence du métier où je fus entraîné auront fatigué la moitié de ma vie; je puis du moins là, derrière ces monts, dans leurs vallées profondes, retrouver les impressions de mes premiers ans, ma demeure antique, ma simplicité primitive, et une nature si simple et si sublime qu'elle accable de son imposante grandeur l'homme étranger à ces touches mâles, à ces formes sévères qu'il trouve horribles et gigantesques.

ment sensible (1), n'est pas celui qui s'attendrit, qui pleure ; mais l'homme qui reçoit des sensations là où les autres ne trouvent que des perceptions indifférentes. Une émanation, un jet de lumière, un son nuls pour tout autre, lui amènent des souvenirs ; une roche qui plombe sur les eaux, une branche qui projette son ombre sur le sable désert, lui donnent un sentiment d'asile, de paix, de solitude ; et la perpétuelle incertitude de son cœur est retracée dans cette eau toujours écoulée, et toujours reproduite, que le moindre souffle agite en ondes prolongées, et que bouleversent de fréquens orages. Si le soleil écarte les nues, dans la nature embellie, il ne voit que des biens, il ne sent que l'espérance. Si les nuées reviennent voiler le soleil, tout dans l'ombre se flétrit à ses yeux : l'avenir est chargé de maux, tout est sinistre, alarmant, le voilà détrompé, triste, accablé. Une fleur odorante

(1) Cette sensibilité universelle est inconnue à l'homme sentimental qui, dans la foiblesse de ses facultés et la sphère étroite de ses conceptions, reste insensible à presque toutes les impressions d'une nature qui lui est comme inaccessible ; mais reçoit des seuls objets qui puissent agir sur lui des émotions immodérées, auxquelles il ne sauroit résister parce qu'il n'en a point d'autres à leur opposer.

se trouve-t-elle sous ses pas, son parfum a dissipé tous ces fantômes, et ramené sur l'avenir le voile des illusions plus heureuses. Une idée triste se présente-t-elle la première à son réveil, cette journée sera celle des ennuis et des douleurs; s'est-il éveillé dans la paix, il va tolérer la vie. Qu'il consulte, le matin, les brouillards et les vents; qu'il écoute quels oiseaux chantent l'aurore : les malheurs lui seront moins pénibles dans un beau jour, que le poids seul du tems sous un ciel voilé de brumes. Il est des sensitives qui se flétrissent dans les tems d'orage, et se réveillent avec la sérénité des cieux.

Mais toujours dépendant, et des saisons, et des hommes, et des choses, satisfait ou triste, actif ou abattu selon la circulation de ses fluides et le jeu de ses organes, comment sera-t-il heureux quand tout peut l'affliger? comment sera-t-il égal ainsi changé sans cesse? Embarrassé d'un regard, troublé par un mot; toujours partageant les affections de ceux qui l'environnent; toujours inquiété, ébranlé, altéré par les objets mêmes étrangers à lui; où trouvera-t-il la paix du sage et son impassibilité, lui que tout affecte, lui que tout agite? Cette sensibilité exquise est-elle un avantage,

une perfection ? sur-tout est-elle un moyen de bonheur ?

Si cet homme sensible possède une ame forte, un cœur détrompé, que de combats en lui ! s'il possède une raison supérieure, qui pourra le soustraire à l'ennui de la vie ?

Quand la passion de la vérité a conduit au doute universel, quand le doute a dévoilé les biens et stérilisé les desirs, le silence du cœur devroit du moins régner sur ces ruines éteintes : mais des cœurs mortels, nul n'est plus déchiré que celui qui conçoit un monde heureux, et n'éprouve qu'un monde déplorable, qui toujours incité ne peut rien chercher, et toujours consumé ne peut rien aimer ; qui, refroidi par le néant des choses humaines, est arraché par une sensibilité invincible au calme de sa propre mort. Il s'attache à la nature inanimée pour devenir indifférent comme elle, pour reposer dans sa paix impassible : il la vouloit muette, mais il l'entend encore ; il la sent, il l'interprète toute entière, et demande à chacun de ses accens une expression indicible pour des douleurs inénarrables. Il voit la terre agitée dans la vague qui se brise contre le roc, et la destinée humaine dans celle qui vient mourir sur la grève.

QUATRIÈME RÊVERIE.

De la disposition et du cours de nos fluides, de l'habitude de nos organes, dépendent absolument la manière souvent opposée, dont les mêmes objets nous affectent en des tems différens. Notre bonheur, notre malheur sont déterminés par les causes intérieures plus encore que par l'influence actuelle des objets étrangers. Souvent des impressions agréables reçues du dehors, nous ont préparé des années de tristesse, et des impressions présentement pénibles, seront la source d'un bien-être durable. Le plus sûr, le plus grand, le plus vrai de nos biens est cet heureux équilibre de nos forces motrices, cette harmonie générale (1) qui fait la santé parfaite. Cette harmonie con-

(1) Que ne connoissent jamais ceux qui ont abusé des jouissances de l'art, et bien rarement même ceux qui en ont usé quoique modérément.



servée (1), troublée, ou rétablie, fait nos goûts ou notre indifférence ; notre joie ou notre tristesse ; notre confiance ou nos alarmes ; ces tems de bien-être où tout est heureux et desirable, ou ces tems d'ennui où tout est odieux et alarmant ; nos affections ou nos haines ; notre indolence ou notre énergie ; et tout ce que nous éprouvons, et tout ce que nous pensons, et tout ce que nous sommes.

C'est au rétablissement subit de cette harmonie, après une altération longue mais réparable, que nous devons ces momens d'une vie nouvelle où l'activité expansive porte sur tous

(1) L'altération perpétuelle, qui fait de notre vie une succession continue de pertes et de réparations, n'est pas une interruption de cette harmonie ; elle en est au contraire une partie indispensable. La santé, la vie elle-même n'est autre chose que ce cercle de mutations régulières ; et la vie morale n'en est que le sentiment. L'épuisement ou la surabondance fait nos besoins et nos desirs ; les jouissances sont les réparations ou les secrétions ; l'équilibre absolu est un état de nullité sans souffrance comme sans plaisirs. Quand les forces des pertes ou des réparations entraînent trop loin, c'est la douleur et les maladies ; quand leur impulsion est extrême et ne peut plus être contrebalancée par les forces contraires, c'est la mort, la dissolution.

les objets. l'intérêt, le desir, et ce sentiment délicieux des rapports de notre être avec les êtres extérieurs; où l'on ne voit par-tout que le bien; où l'on n'est affecté que des avantages que tout présente; où les inconvéniens et les maux s'oublient devant notre sécurité; où l'on aime également et le calme du soir et la splendeur de l'aurore, et la sombre profondeur des forêts vieillies et l'éclat des prairies renouvelées, l'agrément des lieux faciles ou fréquentés et l'âpreté des lieux sublimes ou des ruines abandonnées, le bruit des hommes et la paix des déserts. Où nous aimons chaque chose parce qu'elle est, où nous l'aimons comme elle est; le sable parce qu'il cède sous nos pieds; la pierre parce qu'elle nous soutient sans fléchir; une terre unie parce qu'elle est facile à nos pas; une roche sauvage parce qu'il la faut gravir avec effort; l'épaisse forêt parce qu'elle voile l'éclat des cieux; et le canal embrasé des feux du couchant parce qu'il reflette et multiplie toute sa lumière. Où nous aimons l'animé parce qu'il nous appelle hors de nous, et qu'il vit comme nous; l'inanimé parce que nous le soumettons à notre être, et qu'il reçoit de nous sa destination; la nature toute entière et dans ses

parties

parties les plus indifférentes ou les moins apperçues, parce qu'elles sont toutes l'occasion de notre activité, l'aliment de notre pensée, la matière de notre vie.

. . . .

. . Il est des momens de paix et d'énergie où l'ame confiante, libre, indifférente, assez indépendante pour tout attendre sans être alarmée de rien, assez impassible pour s'abandonner, se nourrit d'elle-même; étend sur toutes choses réelles ou possibles, le sentiment de sa force et de son bien-être; reste comme immobile dans le tems qui se succède, immuable dans le monde agité, et commence un bonheur dont sa délicieuse erreur éternise la durée.

Mais nulle forme, nulle situation n'est permanente dans la nature, toutes passent et s'altèrent. Comment resterions-nous invariables au sein de l'agitation, calmes au milieu des orages, et toujours semblables dans un monde toujours changé? Heureux le mortel qui du moins repose souvent dans cet état de félicité dont on ne sauroit rendre raison, de calme indicible que nul objet extérieur ne peut donner, où l'on ne jouit de nulle chose en particulier; où l'on ne sauroit exprimer ce que l'on sent, ni dire ce qui rend heureux; où il n'est rien

que l'on desire ni que l'on redoute; où le passé s'éloigne sans laisser de regrets, et l'avenir s'avance libre d'alarmes; où tout remplit le cœur, et rien ne l'afflige; où tout bien est actuel et présent, tout mal impuissant et éloigné; où tout sentiment pénible est étranger à notre être; où tout sentiment d'admiration, d'amour, de joie, de confiance, compose le sentiment (1) de nous-mêmes.

Il faut à l'homme un exercice constant mais modéré de toutes ses facultés; l'excès du travail le détruit, l'excès de l'inaction le rend malheureux; tous deux sont funestes : mais, parmi nous, l'excès du repos est plus funeste encore qu'un travail immodéré. Trop inquiets, nous avons besoin d'être toujours occupés. Il faut que tout notre être soit actif comme notre imagination; nos heures soumises à son avidité, nous paroissent vides et stériles si une cons-

---

(1) Que les plaisirs sont vains et les passions puériles aux yeux de l'homme ainsi content de posséder son être. Combien s'égarent ceux qui poursuivent au-dehors un bonheur toujours fugitif, et perdent pour son ombre instantanée, cette inestimable conscience de soi-même qui allége ou annulle les maux, qui seule réalise les biens; et sans qui les maux sont intolérables, et les biens illusoires.

tante diversion n'occupe leur durée remplie et fécondée (1).

L'énergie ne sauroit être soutenue, si elle ne s'exerce sur des objets variés ou sur un objet inépuisable. Les recherches du goût et les inventions du luxe ont à la vérité multiplié et varié presqu'à l'infini les moyens du plaisir;

(1) De plus il y a dans l'inaction une sorte de nullité dont le sentiment est pénible; l'emploi du tems nous le rend agréable, en produisant de sa durée un résultat moins passager qu'elle, et que nous croyons utile: sans ce produit qui la perpétue en quelque sorte, cette durée ne seroit qu'un obstacle qui différeroit ce que nous desirons, et dont notre impatience s'irriteroit; car nous attendons toujours quelque chose, nous voulons que les heures se hâtent; si l'intervalle est rempli, nous n'y songeons pas; s'il est vide, sa durée nous fatigue et nous accable. Nous mettons toujours à ce qui nous occupe une sorte d'importance; ne fût-ce qu'un délassement, nous y trouvons du moins cette utilité: ensorte que de cela seul que nous sommes dans l'activité, nous reconnoissons à nos jours une valeur qui nous mène à la conscience de la nôtre propre. Content de soi, on l'est facilement des choses; mécontent de soi, on l'est bientôt de l'univers.

L'homme qui pense a besoin de s'estimer soi-même; cette estime est en lui la source de tout bien. Toutes ses vertus, toute sa félicité naissent de son énergie.

mais le plaisir lui-même est nécessairement resté monotone et limité dans l'impression que nous en recevons, qui seule constitue son essence ; car pour que cette impression soit douce, il faut qu'elle soit ou préparée par un besoin réel, ou embellie par les illusions de la nouveauté. Ces derniers moyens sont bientôt épuisés sans retour ; et le plaisir restreint alors aux besoins primitifs, borné et instantané comme eux (1), ne sauroit, malgré la séduction extérieure de sa durée, remplir jamais les longues heures de la vie.

Ainsi celui qui s'abandonne au plaisir, se livre au dégoût d'une vie inutile et ennuyée ; ainsi cette classe que l'on envie, à qui tout

(1) Car il ne s'agit point ici de la situation la plus convenable qui, relative à tous les instans de la vie, donneroit la véritable félicité ; mais de ce que l'on nomme habituellement plaisir, de ces jouissances vives, et dès-lors rapides et rares, que l'on substitue à la félicité, qui ne la peuvent remplacer, et qui même, si on les préfère inconsidérément, la détruisent pour jamais. Il y a pour toutes choses une mesure qui ne peut être passée. Si vous pressez sur un point les jouissances disposées pour l'étendue de la vie, vous livrez ses autres parties au vide ou à la douleur ; et des voluptés immodérées seront compensées par les regrets, l'ennui, la satiété.

est sacrifié, et pour laquelle les autres sont vouées aux misères, est elle-même la plus nécessairement misérable; ainsi. . . . . (1).

Nos affections, résultat nécessaire de tout ce qui est, de tout ce qui fut en nous et hors de nous, sont déterminées par cent causes indépendantes de notre volonté ou qui même l'asservissent. Comment donc espérerons-nous la félicité dans cet état mobile et précaire où se perdent nos jours? Il n'est point de félicité sans permanence. Le bien-être d'un moment ne fait que montrer le bonheur; l'habitude de sa durée, source de confiance pour sa durée future, constitue seule la félicité en mettant l'ame dans cette situation qui lui fait aimer sa destinée et se complaire dans son existence. Si même il étoit possible de goûter sans interruption des plaisirs impétueux et toujours différens, cette succession de jouissances incertaines ne donneroit pas la félicité. Le cœur seroit trop agité pour jouir profondément, trop actif pour avoir un sentiment parfait: d'ailleurs,

---

(1) Quelques-uns pressentiront les conséquences directes, quoiqu'éloignées, de la nature des sensations humaines; mais avant d'en déduire les véritables lois de l'ordre social, que de choses me restent à dire encore pour espérer d'être entendu.

desirant et craignant toujours, il seroit toujours inquiet et fatigué. Dans la mobilité de chacun de ses plaisirs, il verroit la mobilité de son bonheur; et perdant sans cesse quelque chose, il craindroit sans cesse de tout perdre un jour: tous ses plaisirs seroient incomplets et stériles; il ne seroit tout entier à aucun; il auroit des regrets, des craintes, des desirs; il ne seroit jamais calme, il ne seroit pas heureux.

Le bonheur véritable n'est donc accessible que dans une vie simple et circonscrite. Ce n'est pas à dire qu'une telle vie soit nécessairement heureuse; elle ne sauroit l'être si l'on y porte des passions étrangères à son sort, une ame étroite et dépendante, un cœur vide et déjà flétri.

Le sentiment de sa propre existence doit primitivement suffire à l'être qui se connoît lui-même. Puisqu'il sent, il jouit; il est heureux de cela seul qu'il vit, et jouit de cela seul qu'il se conserve pour jouir. Toute situation indifférente lui est bonne, et il repose dans la permanence du bien-être tant qu'il ne sent pas péniblement. Le mal qu'il trouve dans la nature est si instantané qu'il ne peut flétrir sa vie. Le bonheur est son état nécessaire;

exister est le bien suprême. Il peut souffrir un moment, mais non cesser d'être heureux; car le malheur n'est pas dans la douleur qui passe aussitôt, mais dans la durée des douleurs. Il faut une succession suivie, une continuité dans le mal pour constituer l'état de malheur. Pour lui, il ne sauroit être malheureux, il cesse de souffrir ou bien il cesse de vivre. Tout animal libre vit content et sain, occupé de conserver son existence et non de la supporter : s'il est attaqué, il est en un moment vainqueur ou dévoré; s'il est blessé, il ne tarde pas à guérir, ou bien il meurt aussitôt. Parmi les hommes mêmes, l'habitant des forêts sauvages connoît le besoin, mais non l'inquiétude, la douleur et non le chagrin. Il peut avoir faim, il peut être blessé; la faim est appaisée, la blessure est guérie; tout cela ne dure qu'un jour; il est sans regret, sans ennui, sans alarmes; il n'est pas malheureux. Une terre aride ne lui fournit-elle nul aliment, sa chûte est-elle mortelle, ou le réptile qui l'a surpris portoit-il un venin indomptable? tout cela ne dure qu'un jour encore, il meurt et n'est point malheureux. La vie des êtres connus est généralement indifférente. Quelques instans rapides sont pour

la douleur, quelques autres presqu'aussi passagers sont pour le plaisir. En ajoutant peu de chose à ces jouissances passagères, nous avons tellement multiplié les instans du mal, et tellement prolongé leur durée, que, tandis que tous nos jours à venir sont dans notre volonté consacrés à jouir, tous nos jours présens sont en réalité consumés à souffrir (1). De

(1) Si l'on juge ceci impartialement, l'on n'y trouvera pas de paradoxe. Nos arts ont créé, il est vrai, plusieurs moyens nouveaux de produire nos premiers plaisirs; mais que l'on suppute combien d'hommes, ou pauvres, ou bornés, ou blasés, n'ont pas ou n'ont plus ces jouissances. Que l'on songe combien un sauvage fatigué repose plus délicieusement même sur la terre brûlée ou une branche d'arbre au-dessus des marais fangeux, que le riche ennuyé sur les carreaux d'Orient ou le duvet d'Europe. Combien un fruit grossier vaut plus pour ce sauvage, que la table d'Apicius pour l'oisif Sybarite. Que l'on n'estime point les choses par elles-mêmes, mais par les sensations que l'on en reçoit. Que l'on combine et la fréquence et la force de ces sensations, la grandeur des besoins, la vigueur des organes; chez l'un l'inquiétude de cent passions diverses, qui trouble ses plaisirs et dénature tout ce qu'il possède; l'insoussiance de l'autre qui le laisse jouir pleinement, et sans même qu'il redoute le terme de sa jouissance. Qu'en un mot, on juge les choses dans leur vérité, et non sur les apparences qui nous préviennent, je pense qu'alors il ne

plus, et c'est notre plus triste erreur, nous avons changé en état de peine et d'impatience cet état en quelque sorte neutre, mais heureux en son apparente nullité, dans lequel s'écouloit presque toute la vie naturelle. Parmi nous il n'est plus de milieu entre jouir vivement, ce que la satiété, fruit de nos excès, nous rend d'ordinaire impossible; ou souffrir d'une manière navrante, soit par les vains regrets, soit par les alarmes inconsidérées, soit par l'intolérable ennui, soit par les privations toujours inévitables à qui desire toujours immodérément. Ainsi l'homme social jouit aussi peu que souffroit peu l'homme de la nature; il souffre davantage que celui-ci ne jouissoit; et de plus, ce bien-être que donnoit l'existence simple sans plaisir déterminé, il l'a changé pour un état pénible, plus cruel quelquefois que tous les maux positifs, l'ennui de sa propre vie et le dégoût de toutes choses (1).

restera plus de doute. Dans la somme des maux, la différence est si frappante de ceux que la nature a fait à ceux que l'homme s'est donné, qu'il est absolument superflu de justifier ce qui en est dit ici.

(1) Il ne reste à l'homme des sociétés d'autre ressource assurée contre ce terrible fléau, qu'une occu-

L'ennui ne naît pas de l'uniformité ; car la vie des hommes simples est très-uniforme, et les hommes simples ne connoissent pas l'ennui. Il ne vient pas de la privation des plaisirs ; car ceux qui vivent loin des plaisirs, sont par leur manière même de vivre, à l'abri de ses atteintes. Il ne vient pas de la continuité des

---

pation continuelle, qui soit nécessaire, obligatoire. Quand ses besoins, ou une profession une fois adoptée, le lui imposent, ses vastes desirs s'épuisent sur un objet déterminé, sa pensée se porte au-dehors, il n'est pas fatigué du vague de sa volonté et de la durée des heures ; alors, seulement alors, il peut tolérer ou même aimer son existence.

Si le travail ne nous est pas imposé par les circonstances, il importe que nous nous en fassions une loi à nous-mêmes, et que nous ne nous permettions jamais de l'enfreindre : autrement la première exemption en entraînera beaucoup d'autres. Sans même les prétextes de la paresse, il est bien des convenances accidentelles qui nous donneront de justes motifs de changer ou d'interrompre notre plan. Nous perdrons de vue l'utilité de son ensemble ; nous ne verrons que l'utilité du changement présent ; et sous prétexte de consacrer chaque moment à ce qu'il demande de nous, de ne dépendre que de la raison, et de nous procurer cette séduisante liberté de la vie, nous tomberons d'une manière rapide et inapperçue dans une sorte de désordre et d'abandon, dans l'irrésolution, l'oisiveté involontaire et le dégoût de toute occu-

peines ; car, des hommes constamment malheureux ne se sont pas ennuyés un jour : il ne vient pas non plus de l'oisiveté, car nul n'est plus oisif que les sauvages de la Torride, et ces sauvages ne s'ennuient pas. Toutes ces choses ne sont que des causes accidentelles qui facilitent ou déterminent l'ennui, mais ne

---

pation qui mène aussitôt (parmi nous) au dégoût de tout plaisir et à la satiété de la vie.

Voyez cette classe supérieure, où l'on admire son sort en détestant son existence, où l'on envie malgré soi ses inférieurs que l'on méprise hautement, où quelquefois on les envie pour ne les secourir pas, et on les méprise pour les envier moins ; cette classe, but de tous les travaux, objet des complaisances de tous les gouvernemens, gloire de l'espèce humaine, œuvre par excellence de la nature, déïté que tous les arts nourrissent et qu'encensent tous les talens. Mais, comme ces dieux indiens élevés au-dessus des jouissances, dont les prières et les hommages n'obtiennent pas même un sourire, et qui ne sont dieux que par leur suprême inaction ; ces hommes supérieurs, tristes favoris du sort, malheureux par les sacrifices mêmes dont ils sont l'objet, malheureux de leurs propres priviléges, fatigués de leur funeste majesté, dédaignent leurs adulateurs ; trop grands pour agir, baillent au milieu de l'encens ; et trop excellens pour ne pas tout posséder indifféremment, ne se soucient plus ni d'aucune chose, ni d'eux-mêmes.

le produisent pas ; l'ennui peut exister sans aucunes d'elles, et n'être pas là où elles sont réunies. L'ennui naît de l'opposition entre ce que l'on imagine et ce que l'on éprouve, entre la foiblesse de ce qui est, et l'étendue de ce que l'on veut ; il naît du vague des desirs et de l'indolence d'action ; de cet état de suspension et d'incertitude où cent affections combattues s'éteignent mutuellement ; où l'on ne sait plus que desirer, précisément parce que l'on a trop de desirs, ni que vouloir, parce que l'on voudroit tout ; où nulle chose ne paroît bonne, parce que l'on cherche une chose qui soit absolument bonne ; où la crainte d'un léger inconvénient dégoûte d'un grand avantage ; où rien ne plaît, parce que rien n'est sans mélange ; où le cœur ne peut plus trouver assez, parce que l'imagination a trop promis ; où l'on est rebuté de tous les biens, parce qu'ils ne sont pas extrêmes, et fatigué de la vie, parce qu'elle n'est pas nouvelle.

Puisque l'ennui naît de l'opposition entre la sphère illimitée, rapide ou riante, que nous imaginons, et la sphère étroite, lente ou triste, où nous nous trouvons circonscrits, il s'ensuit que l'ennui ne menace proprement que ceux dont l'idée, trop abandonnée à son

imprudente énergie, a étendu les desirs et les regrets à des choses qu'ils ne sauroient atteindre, ou dans un monde qu'ils n'habiteront pas ; et encore ceux qui, sans beaucoup penser ou même sentir profondément, ont beaucoup éprouvé, et dont les relations, et surtout les jouissances, ont passé les bornes naturelles à l'homme : d'où il résulte deux classes de victimes de l'ennui ; l'une qui a connu, l'autre qui a pressenti hors des indications primitives et limitées de la nature. L'homme simple, occupé de travaux directement utiles, heureux de jouissances modérées, ne sachant que ce qu'il doit connoître, et ne desirant que ce qu'il peut posséder, sera toujours à l'abri de cette funeste langueur (1). Que de prises on donne au malheur en étendant ainsi son être à tant de choses qui peuvent l'affecter péniblement : comment ne sent-on pas que le cœur si occupé au-dehors trouve en lui un vide indéfinissable, une foiblesse nécessaire qui produit l'impatience du moindre mal, l'indifférence pour tout bien, et dès-lors le dégoût d'une existence altérée par tant d'extension, et comme perdue et dissipée dans l'univers ?

(1) Et cela seul suffiroit pour prouver l'abus de la perfectibilité.

Tout semble commander à l'homme de borner ses voeux pour rendre leur objet accessible (1), de cacher sa vie pour la conserver libre, et de limiter son être pour le posséder tout entier. Telle étoit l'indication de la nature; mais égaré accidentellement par les desirs donnés pour le conduire, l'homme ne s'arrêta plus dans sa déviation; il l'aima, il la vanta, il la consacra; l'orgueil de son être dégénéra

---

(2) Heureux qui préfère les simples besoins et la satisfaction paisible sous son toit modeste, aux plaisirs ostensibles, à l'ennui intérieur de la majesté des palais et du luxe des villes. Heureux celui dont les goûts sont naturels, le cœur simple, les vertus douces et l'ame aimante; il a le caractère du vrai bonheur: mais, sur cette terre soumise à l'inquiétude sociale, où pourra-t-il vivre selon son cœur, selon sa destination? où trouvera-t-il un asile qui suffise à ses enfans et protége la paix de sa vie? où trouvera-t-il une femme qui soutienne ses destins et nourrisse d'un sentiment constant ses heures inaltérables? où fuira-t-il la satiété du bien qui épuise et le desir du mal qui séduit? où reposera-t-il content de ce qui est, de ce qui fut, de ce qui sera, indifférent au-dehors, paisible au-dedans, coulant ses jours ignorés et abondans de tous biens comme devroient vivre tous les hommes, comme ils le pourroient s'ils le vouloient tous, comme il est donné à si peu d'entre eux et de le pouvoir et de le desirer?

en une vanité aussi puérile que fastueuse dans son objet, aussi désastreuse qu'illimitée dans ses suites : à force de tendre à ce qui lui parut élevé, il imagina une grandeur fantastique ; à force de chercher une vie meilleure, il méprisa, il perdit celle qui étoit propre à sa nature ; il parvint à cette vie actuelle livrée au cahos des passions extrêmes, et à la dépendance des combinaisons fortuites et multiples de tout ce qui compose à chacun de nous un caractère qui n'étoit pas le nôtre, et un sort que nous n'avions pas voulu.

Parmi nous, celui qui ne jouit pas de toutes les recherches, de tous les caprices du luxe, éprouve les privations et l'opprobre de l'indigence. On y confond la pauvreté avec le malheur ; et, suivant les conséquences naturelles de principes si faux, on conçoit à peine comment l'existence seroit tolérable ailleurs qu'au sein des villes, et comment il pourroit être quelque bien hors des conditions qui donnent droit à tout prétendre, et sans les richesses, moyen de tout obtenir.

Cependant, la simplicité diffère essentiellement de la misère. L'homme simple méprise ou ignore tous ces biens que le misérable envie ; ainsi, l'un est heureux tandis que

l'autre est déplorable ; et, dans des positions que des yeux prévenus pourroient trouver semblables, leurs destinées réelles diffèrent comme leurs cœurs.

La misère n'est pas dans la non-possession de ce qui ne nous est point d'une nécessité absolue, mais dans l'opposition entre les besoins et la possession, surtout entre les desirs et les espérances. Le plus fortuné des hommes est souvent plus misérable que celui qui ne possède rien ; car desirant encore, il manque en effet, et sent davantage la privation de ce qu'il envie que la jouissance de ce qu'il possède. La misère n'est pas précisément dans la privation, mais dans ce que la privation a de contraint, de pénible et de perpétuel. Elle navre le cœur, parce qu'elle prouve une grande foiblesse dans celui à qui ce qu'il veut constamment est constamment refusé. La misère est encore produite par une sorte de comparaison envieuse où nous conduit le sentiment de l'injustice, joint à celui de l'humiliation. Il faut que l'on imagine, ou que l'on voie un sort meilleur ; que l'on soit plus pauvre que l'on le pourroit être, plus que ne l'est tel autre ; que l'on trouve à sa pauvreté quelque chose d'abject, soit par le sentiment de son

impuissance

impuissance pour en sortir, soit par le mépris qu'elle porte les autres à faire de nous. Dans un lieu où tous également manqueroient des choses du luxe, et même des commodités arbitraires de la vie, mais ne compareroient pas leur situation avec celle des étrangers, il y auroit, si l'on veut, une pauvreté absolue; mais comme il n'y en auroit point une relative, on n'y seroit pas misérable; car la misère n'est (1) que dans un dénuement relatif, abject et contraint, qui avilit l'homme en le mettant tristement et malgré lui au-dessous de ses semblables et dans leur dépendance.

L'homme simple possède seulement ce que la nature lui donne, mais il est heureux de cette simplicité même, dans laquelle il ignore,

(1) Imaginez un homme robuste comme les hommes devroient l'être, qui n'ait nuls besoins d'opinion, qui possède uniquement un toit, une source et des fruits sauvages, dont le cœur soit simple et le corps occupé; cet homme ne sera pas misérable.

Le plus indigent montagnard ne l'est pas dans des lieux où sa pauvreté ne sauroit le faire dépendre, parce que tous sont pauvres comme lui, ni, par la même raison, l'avilir à ses propres yeux, ou lui être pénible par aucune des causes qui dépendent de l'opinion.

néglige ou méprise tout ce qu'il ne possède pas. Exempt de passions comme d'ennuis et de satiété, à chaque heure de sa vie indifférent pour le passé, tranquille sur l'avenir, il jouit au moment actuel, et de ce qu'il reçoit du dehors et du sentiment de sa propre force qu'il conserve en lui ; parce qu'il est ce que la nature l'a fait ; parce qu'il use de ce qu'elle lui a donné ; et qu'ainsi il n'y a pas entre sa nature et ses vœux, entre ses vœux et sa situation, cette discordance qui afflige et fatigue tant d'hommes, en les opposant à eux-mêmes, et eux-mêmes à leurs destinées.

CINQUIÈME RÊVERIE.

Il est des jours d'ennui, d'abattement extrême,
Où l'homme le plus ferme est à charge à lui-même.

MACHBET.

Par DUCIS.

LA fermeté ne peut rien dans ces tristes momens. L'ame la plus forte est souvent alors la plus abattue ; elle s'est consumée plutôt, parce que son feu étoit plus actif ; son énergie même a rendu son abattement nécessaire ; comme celui dont un rude travail animoit toutes les forces, a besoin de les suspendre dans un repos d'autant plus profond que leur activité fut plus grande. On surmonte les grandes douleurs, on succombe aux ennuis ; c'est le héros qui debout combat un géant, et lorsqu'il repose est enchaîné par un enfant. Le foible est toujours foible, il ne varie que dans sa foiblesse ; mais le fort est foible quelquefois. Le sage paroît toujours semblable, il l'est autant que l'homme

peut l'être, autant qu'il est bon que l'homme le soit; il maîtrise ses sensations ou se les déguise à lui-même. Il ne paroît jamais vaincu, ce n'est pas qu'il soit toujours supérieur à ses ennemis constans; il peut ne pas vaincre, mais il ne sauroit être asservi; il n'est maître absolu ni des choses, ni des sensations qu'il en reçoit, ni de l'habitude de ses organes : cependant il paroît l'être, parce que dès qu'il agit, il agit en maître de lui-même. Comme être actif, il est toujours indépendant, toujours égal; comme être passif, il ne sauroit l'être.

Un grand génie, une ame magnanime peuvent se trouver dans un corps foible; une ame inébranlable, ne s'y trouve pas. Un tel homme sera fort contre les grands maux, et souvent foible contre les moindres contradictions; il franchira les plus puissans obstacles, et sa marche n'en sera que plus fière; de légères entraves le fatigueront, et il sera rebuté sans que l'on voie même ce qu'il avoit à combattre. Cette disproportion entre le choc et la résistance, n'a rien de contradictoire; on est fatigué par un ennemi foible qui harcèle sans cesse, parce que l'on n'a pas rassemblé contre lui ses forces : le mépris que l'on faisoit de sa foiblesse, lui a donné par

cette foiblesse même le moyen de nuire. Un ennemi plus puissant est moins funeste ; on proportionne son effort à la grandeur du péril, et l'on est moins en danger par cela même que l'on s'y croyoit davantage.

Les petits maux toujours renaissans montrent la misère humaine par-tout où l'on attendoit un sort meilleur ; en détrompant toujours ils rebutent enfin. Ils font le malheur de la vie, parce qu'ils ôtent l'espérance sans laquelle la vie sociale n'est qu'une longue douleur. A chaque moment nous croyons être mieux, à chaque moment nous sommes pis. La confiance trop abusée s'éloigne sans retour ; et parce que le présent est constamment flétri, on voit dans l'avenir non plus le bien qu'il promet, mais le mal habituel, même celui qu'il n'enfantera pas.

Je préférerois les maux les plus grands à l'importunité des ennuis, et les plus cruels tourmens d'une vie orageuse à l'habitude d'une destinée exempte de grands revers ; mais vide de situations énergiques, fatiguée de mille peines d'un jour, et corrompue par sa propre apathie. Les momens les plus extrêmes sont ceux où l'on vit davantage : à qui n'a pas de grandes joies, il faut de profondes douleurs.

L'énergie est nécessaire à l'homme qui pense ; s'il la peut trouver dans le bonheur, il l'exalte davantage encore en luttant contre l'affliction. Le seul fléau de l'ame forte est la langueur (1), parce qu'elle seule peut l'affoiblir. L'ame accroît sa force par l'orgueil même de sa force ; dès qu'elle s'estime, elle peut tout ; dès qu'elle s'affoiblit, elle ne peut plus rien : elle pourra toujours moins, car elle cessera de vouloir. Jusqu'au moment des grandes épreuves, elle repose dans son propre abattement ; elle soupçonne à peine combien elle est avilie ; elle ne se juge pas, elle s'abandonne ; elle ne

(1) L'homme le plus capable de sensations fortes et grandes, est le plus nul dans un ordre de choses qui ne lui en fournit pas. Quelquefois (et surtout dans notre fausse éducation) son enfance, si elle est vide d'occasions décisives, ne paroît annoncer que de la stupidité : et si sa vie se consume dans des circonstances comprimantes ou trop étrangères à ses besoins, il reste dans une sorte d'abandon, de mécontentement et d'indifférence universelle. Des hommes bien inférieurs, mais dont les foibles facultés sont facilement dans toute leur activité, et qui se sentent adroits et polis, lui trouvent étourdiment de la rudesse et de l'incapacité. L'homme de génie, dans son sommeil, devine leurs ridicules mépris, et ne daigne y répondre que par une pitié sans amertume.

sauroit être vaincue tout à coup, elle peut être énervée lentement; elle ne meurt point, elle s'endort. Dans cet état, de légères attaques peuvent l'affoiblir plus encore : mais si elle reçoit une atteinte profonde, alors l'indifférence cesse, le voile n'est plus; elle sent combien elle est tombée, elle s'indigne, et cette indignation la remet à sa hauteur : à ce coup terrible elle appelle toute sa force; la voici debout dans son attitude imposante; qui pourroit l'abattre sans la tromper par le sommeil?

Quand la tourmente s'annonce sur les mers orageuses, le pilote appelle son art, et son art lutte contre la tourmente. Quand le calme le saisit sur les plages de la Pacifique, il n'est plus d'art, plus d'effort, ou se consume lentement, ou périt dans l'abattement, c'est un calme de mort. L'homme de génie s'élève contre de grands malheurs, il les combat, il les surmonte. Quand de lentes douleurs l'oppriment froidement, quand les ennuis le harcèlent et l'accablent, il est terrassé sans combat, il s'éteint sans résistance.

SIXIÈME RÊVERIE.

Les excès physiques ou moraux de nos passions et de notre intempérance, prouvent sensiblement ce besoin d'énergie intérieure et de mouvement corporel, ce principe actif qui est la vie même, qui ne cesse que dans le vieillard, et ne s'éteint en lui que parce que sa vie elle-même s'éteint. Nous animons nos sensations, nous nous plaisons à outrer non-seulement celles du plaisir, mais aussi celles de la douleur. Toute passion se concentre en quelque sorte, et se veut nourrir d'elle-même. Le cœur mélancolique cherche une mélancolie plus profonde. L'infortuné chérit le sentiment de ses douleurs ; il aime sa passion malheureuse, il s'abreuve de ses amères délices : leur oubli seroit un vide plus intolérable ; il redoute le terme de ses maux, il ne veut point être consolé. L'excès caractérise et nos douleurs et nos joies ; il produit et nos vertus et nos

forfaits. Nous portons en tout une sorte d'enthousiasme, un certain besoin de nous livrer à toute la fougue du penchant, dans la colère comme dans la joie, dans la bienveillance, l'amour, les vengeances. Nos vertus sont extrêmes comme nos erreurs ; car il n'est point de détermination sans passion, de passion sans excès, ni d'homme sans passion.

L'on a aimé, dans toutes les parties du globe, ces boissons fermentées, dont les esprits exaltent et agitent jusqu'à l'égarement de l'ivresse. L'infortuné veut oublier un moment et son sort et lui-même, et l'heureux cherche un bonheur plus grand. Le premier degré est celui du bien-être, le second celui de la joie ; viennent ensuite l'oubli, l'égarement, la fatigue et la destruction. Malgré cette progression inévitable expérimentée chaque jour, peu d'hommes savent s'arrêter à ce premier bien-être, et, dans cette joie légère, ne pas chercher une joie plus forte : la plupart sont toujours entraînés par ce besoin d'aller au-delà ; toujours éprouvant et pourtant oubliant toujours qu'il n'est point de bien extrême, et qu'au-delà du sommet commence la chûte.

L'opium dans l'Orient, le bethel vers le Gange, le coca dans les mines du Potose ; le

tabac, le café, les liqueurs spiritueuses chez tous les peuples (1) ont produit des goûts qui ne periront point, quoiqu'ils ne soient pas fondées sur des besoins absolus. Les alimens d'une saveur exquise, et les compositions les plus recherchées lasseront à la longue : le tems en peut faire perdre l'usage; mais les essences et les boissons spiritueuses ne seront point oubliées tant qu'il y aura sur la terre de la tristesse et de la joie; tant que l'on y distinguera ce charme indicible d'une existence satisfaite d'elle-même d'avec ce sentiment pénible d'une vie léthargique et fatiguée de sa triste indolence; tant que l'ivresse secouera les chaînes factices; tant que la joie sera expansive et confiante, et que le plaisir rapprochera les hommes; tant que les cœurs opprimés chercheront à boire l'oubli d'une vie misérable...

. . . .

. . . .

....Toute joie exaltée est nécessairement peu durable. Il est entre nos sensations, comme

(1) Le sauvage, à qui les vins et les eaux-de-vie répugnent d'abord, s'y livre ensuite immodérément dès qu'il connoît leurs effets. Les inconvéniens du vin, les dangers de l'opium ne feront renoncer ni à l'un, ni à l'autre.

entre toutes les forces de la nature, une sorte d'équilibre qui modère les unes pour ne pas détruire les autres. Dans leurs oscillations une impulsion trop grande produit une réaction inévitable. Une tristesse accablante suivra la joie immodérée ; l'action est convulsive, le repos sera léthargique. . . . .

. . . . . L'on ne voit pas, l'on ne veut pas voir qu'il n'est qu'une joie durable, ce bien-être que donnent seules la paix intérieure et une santé toujours jeune. En changeant ce sentiment d'une volupté tranquille pour une joie plus vive, plus animée, l'on détruit à jamais en soi l'aptitude au bonheur (1).

(1) C'est à ces sources trompeuses d'un plaisir vain et destructeur, et plus particulièrement sans doute aux boissons théïformes, que nous devons ces affections nerveuses, ces maladies de langueur et de consomption, malheur d'une portion du globe. Les nerfs dépouillés du sorte de revêtement qui peut-être les nourrit, du moins les maintient et les protége, contractent une habitude d'irritabilité qui fait le malheur d'une vie languissante, foible, pusillanime, lassée de toutes choses et d'elle-même. Quel état plus pénible que l'agitation dans l'épuisement, et la sensibilité dans la langueur ; que d'être toujours mu sans pouvoir presque se mouvoir soi-même ; que d'être toujours dépendant, toujours impuissant, et d'avoir perdu, jeune encore, les moteurs de la vie.

Rien n'est beau hors de sa destination ; le bonheur de l'être actif n'est que dans son activité. Le travail corporel et l'élévation de la pensée, sont les seuls moyens réels de soutenir ou de rappeler l'énergie qui console, utilise et embellit la vie ; eux seuls sont sûrs, féconds, durables ; eux seuls maintiennent la vraie santé, emploient et prolongent nos jours, conservent nos goûts, nos desirs, effacent nos regrets, et dissipent nos pensers amers ; ils rendent la vie heureuse même sans plaisirs ; ils font bien plus qu'eux, ils la font aimer.

Homme inconsidéré, tu t'es refusé à l'activité nécessaire ; homme abusé, tu as dédaigné le paisible sentiment du bien-être. Tes erreurs t'ont ravi les biens de la nature : alors des erreurs nouvelles t'ont montré le plaisir sur un terrain incertain, miné, d'où s'exhale le parfum séducteur d'un charme mortel ; égaré sur l'abîme, tu t'es précipité voluptueusement ; pour jouir, tu t'es détruit. Puissance désastreuse de l'humanité fléau d'elle-même ! fatalité terrible et profonde d'erreurs innombrables qui affligent, épuisent, mutilent, tourmentent et dévorent des millions de victimes, sans que l'imbécile postérité s'instruise à la lumière sinistre qui jaillit de cet univers sépulcral.

SEPTIÈME RÊVERIE.

Occupés de projets, de desirs, de sollicitudes sans nombre ; toujours distraits des choses présentes, toujours attachés où nous ne sommes pas, et multipliés hors de nous-mêmes ; dépendans de mille événemens étrangers et toujours incertains ; liés par nos besoins factices, par nos desirs sans bornes, par tous nos préjugés et nos alarmes ; nous sommes agités de la mobilité générale de tout ce qui s'altère et change sans cesse ; et nous ne reposerons jamais, parce que le cours de tant de choses ne sauroit s'arrêter avec nous. Dans l'ordre primitif, nos relations et nos besoins circonscrits et simples, n'occupoient chaque instant que d'une affection unique ; et bientôt ce desir étoit pour jamais oublié, soit qu'il s'éteignît dans la possession de son objet, soit qu'il fût effacé par un besoin plus pressant.

Un mobile est nécessaire à l'être actif ; des desirs simples, passagers, renaissans, doivent

conduire l'homme et entraîner ses jours dans des voies qu'il aime ; mais des passions nombreuses et opposées qui, sans relâche le pressent, le retiennent et l'agitent en sens contraire, ne peuvent que fatiguer et perdre sa vie.

L'habitude de conserver et combiner les traces de tant d'impulsions reçues, celle que contractent les organes d'être mus à la fois par tant de moteurs différens, diminuent tellement la force commme exclusive, qui devoit appartenir à l'impression la plus récente, que nous ne sommes jamais que très-partiellement au moment présent ; et que n'usant jamais de l'heure actuelle, nous ne jouissons pas d'une seule de nos heures.

Malgré la force de l'habitude, et les erreurs toujours renaissantes de nos passions, nous sentons confusément que c'est l'agitation de cet état d'attente et de suspension qui creuse le vide où se perdent laborieusement nos pénibles jours.

Il nous paroît impossible de ramener nos cœurs altérés à leur simplicité originelle ; mais nous pouvons rencontrer dans l'excès même de notre déviation les moyens de nous rapprocher d'elle ; et, rapidement entraînés sur ce cercle de la versatilité humaine, nous de-

vons trouver vers ce point extrême et dangereux, que nous nous flattons d'atteindre, quelques similitudes avec l'extrême primitif où nous étions placés.

Dans l'ordre primitif nous étions susceptibles de peu d'affections, et chacune étoit déterminée à son moment et comme choisie indépendamment de notre volonté, par les besoins de notre nature.

Dans l'ordre actuel il faut donc trouver et un moyen de ne recevoir à la fois qu'une impression unique, ou du moins très-supérieure à toute autre; et un moyen de faire dans les impressions dont nous sommes susceptibles, un choix toujours conforme à nos besoins, toujours convenable à notre nature, et dès-lors à notre bonheur.

Ces deux moyens nous restent seuls de retourner en quelque sorte à cette situation primitive, même par des voies éloignées d'elle. L'un, au milieu de la ligne de déviation, nous y rejette rapidement, mais instantanément; l'autre, dans l'excès de cette déviation circulaire, nous fixant à son terme extrême, nous retient auprès du point primitif qui, dans l'orbite des choses, est lié à lui par cela même qu'il est l'extrême opposé.

De ces deux voies heureuses qui restent seules à l'homme des sociétés ; l'une est le vin (1) ; l'autre est la philosophie la plus profonde.

Si les effets des spiritueux et des fermentés n'étoient point passagers et destructifs, il n'est pas un homme vraiment détrompé (2), il n'est pas un sage qui ne les préférât à la plus sublime indifférence de la philosophie. Mais le bonheur ne consiste point dans des instans isolés d'énergie, de volupté ou d'oubli. Le bonheur est une succession presque continue, et durable comme nos jours, de cet heureux concours de paix et d'activité, de cette harmonie douce et austère (3) qui est la vie du sage.

Toute joie vive est instantanée, et dès-lors funeste ou du moins inutile ; le seul bonheur

(1) Et tout ce qui produit des effets analogues, comme le café, l'opium, etc. L'ivresse (sans excès) ramène à la nature, en fortifiant la sensation présente, en effaçant celles de prévoyance et de réminiscence ; elle rend un moment heureux en faisant vivre dans le moment qui s'écoule.

(2) Ce n'est pas à la foule des lecteurs, ce n'est pas non plus à celle des philosophes que j'en appelle ici.

(3) *Res severa est verum gaudium*, a si bien dit Sénèque.

réel

réel c'est de vivre sans souffrir (1), ou, plus exactement encore, être heureux, c'est vivre: tout mal est étranger à la plénitude de la vie, et toute souffrance a pour principe des causes de destruction. La douleur est contraire à l'existence; quiconque souffre ne vit pas pleinement et entièrement; sa vie est menacée et comme suspendue.

Des occupations commandées, ou les dispositions heureuses du tempérament peuvent encore, même parmi nous, protéger beaucoup d'hommes contre une partie des maux factices.

Mais vous, heureux de l'ordre social, qu'une fortune destructive consume de ses funestes faveurs; vous, privilégiés par notre étonnante inégalité; victimes du hasard séducteur de votre naissance, ou des fruits perfides de vos coupables facultés; vous qui pensez et qui savez, qui possédez, commandez; vous tous sur qui pèse et s'accumule le produit vainement admiré de cent siècles de délire, et toute

(1) L'homme primitif étoit heureux par l'unité de sensations; il vivoit et ne souffroit pas ou souffroit très-peu. Il n'étoit assujetti qu'aux maux inévitables à sa nature; et ces instans de douleur rapide, jamais prévus et aussitôt oubliés, pouvoient à peine altérer sa vie.

cette laborieuse erreur de la terre savante; vous, exempts de travail, de privations et d'ignorance, à jamais séparés d'un facile bonheur (1); ridicules et misérables divinités d'œuvre humaine, vous ne pourrez que dans la philosophie seule régénérer votre être et rajeunir votre vie épuisée; vous ne pourrez que dans son calme factice, reposer à l'abri des orages ce cœur foible et altérable que sa nature n'avoit point préparé pour la tourmente des cités.

L'action présente des êtres extérieurs produisoit les sensations de l'homme simple. Les traces conservées les déterminoient rarement, et peut-être même ne les produisoient jamais qu'indirectement. Ainsi, toujours modifié selon le cours universel des choses, toujours à sa place, l'homme de la nature étoit toujours bien.

L'homme actuel s'est isolé de la foule des

(1) Dans l'usage d'une grande fortune, l'on possède tout ce que l'on desire, excepté les desirs eux-mêmes : ainsi, environné d'une grande puissance extérieure, l'on est foible et misérable au-dedans; et le superbe esclave des vanités humaines jouit au loin de toutes les apparences et de tous les moyens du bonheur, mais son principe même est éteint dans son cœur.

êtres ; il s'est formé un ordre particulier de rapports, de convenances et d'affections. Il peut établir quelqu'harmonie dans ce monde factice; mais à ses limites tout est mu selon les lois du monde universel : là finit le pouvoir de l'homme ; là aussi finit l'accord entre ce qu'il desire et ce qui est. Ceux dont les besoins et les idées sont resserrés dans un cercle étroit, ne soupçonnent pas ou imaginent à peine cette discordance placée à des limites qu'ils ne sauroient atteindre ; mais celui dont l'ame active s'est agitée dans la sphère toute entière de la déviation humaine, a par-tout senti briser son effort contre ce cercle d'oppositions d'impuissance et de misère, placé aux bornes nécessaires de l'œuvre accidentelle et périssable.

L'incalculable multiplicité des impulsions conservées ou reproduites, imprime en nous une activité immodérée qui nous entraîne à des efforts vains et destructenrs si elle agit librement ; et si elle est trop comprimée, dégénère en une apathie mortelle. La véritable philosophie allége également ces deux fléaux inévitables chez l'homme qui s'est voulu perfectionner.

La sagesse ou la recherche de l'utile et du vrai en étendant les idées, en balançant les

rapports, fait voir toutes choses également et indifféremment. Dans le monde intellectuel, comme dans le monde visible, l'objet présent efface ou surpasse d'abord tout (1) objet éloigné : il faut, à la pensée comme à l'œil, une sorte d'habitude de voir universellement pour substituer les rapports réels aux rapports apparens ; autrement ce que nous desirons ou craignons, ce que nous éprouvons actuellement absorbe toutes nos facultés. Cet objet présent devenu gigantesque par sa proximité, ne nous laisse voir que lui-même. Trompés par cette disproportion, nous ne trouvons en cette perpétuelle erreur ni modération dans nos joies, ni allégemens dans nos peines. Cette fausse estimation, convenable dans la vie primitive, devient dans la vie sociale la source générale de nos inconséquences et de nos misères.

La philosophie, en rétablissant les proportions et les convenances réelles, fait évanouir

(1) L'œil inexpérimenté voit tous les objets sur un même plan ; ainsi deux choses égales, placées l'une très-près, l'autre à une grande distance, ne peuvent que lui paroître extrêmement dissemblables ; celle-ci n'occupe que la millième partie de l'espace visuel, tandis que l'autre le remplit presqu'en entier.

cette multitude de maux que la crainte, l'espoir, le regret et toutes les erreurs d'une imagination trompée enfantent à chacune de nos heures. Cette inquiétude vague et indéterminée ; cette activité qui nous fatiguoit et qu'excitoit encore notre propre épuisement ; ce desir avide et passionné que la moindre séduction embrasoit, que nulle jouissance ne pouvoit éteindre, et qui sans autre besoin que de brûler toujours, dévoroit le cœur qui l'avoit conçu ; ce feu indompté se calme et se perd dans le sentiment profond de la vanité et de l'instabilité de toutes choses.

En commandant aux sensations, la philosophie n'apprend point à les détruire (1) ; mais elle donne le pouvoir de les choisir, et elle fournit pour ce choix les meilleures données possibles à une foible intelligence. En nous délivrant des alarmes de l'imaginaire, elle nous apprend à jouir de l'effectif ; en nous instruisant de ce qui convient à notre nature, elle nous prescrit de vouloir et d'agir : elle nous ramène au mouvement corporel et à l'énergie de la pensée ; elle substitue à la

(1) Elle prouve invinciblement la folie de ces fanatiques d'une fausse sagesse, qui, pour perfectionner leur être, s'efforcent d'annuller leur vie.

fougue aveugle, qui égaroit notre vie, une force raisonnée et permanente qui la soutient et l'améliore.

Si jamais cette élévation, à laquelle l'homme social cherche à se placer, fut réelle ou utile, si jamais elle put être appelée (1) la dignité de son être; c'est lorsque sentant le besoin d'une règle et celui de l'énergie, sa dépendance des choses naturelles, et son indépendance inaliénable de tout assujettissement arbitraire, il s'élève à l'impassibilité et à l'abandon du sage; obéissant aux choses quand il les reconnoît propres ou essentielles à la destinée de l'homme, et aux lois, quand il les a consenties; docile à tous les maux particuliers de l'ordre naturel, à toutes les contraintes légitimes imposées par l'intérêt public, mais invincible contre tout ce qui altère la nature de l'homme, contre tout désordre en lui et hors de lui; toujours indépendant, parce qu'il est toujours supérieur, soit qu'il consente, soit qu'il résiste, et toujours heureux par le sentiment de l'ordre universel, soit que ses effets accidentels combattent on favorisent son bien individuel ou son intérêt actuel.

---

(1) Quoiqu'improprement encore.

Mais il n'appartient qu'à l'homme vraiment détrompé, ou qui se sent fait pour l'être, de se rapprocher de la nature par la philosophie. Elle seroit pour le commun des hommes une voie nouvelle de préventions et d'égaremens ; rarement, à la vérité, plus dangereuse que les principes qu'elle détruit, elle est du moins souvent inutile. Si l'on s'arrête dans cette route du vrai ; si l'on veut ménager en soi-même certains préjugés, et conserver certaines passions ; ou si donnant la philosophie elle-même pour objet à ces passions et à ces préjugés, on se met à la vénérer avec une sorte d'enthousiasme (1) religieux qui empêche d'approfondir, et qui substitue bientôt aux préventions des hommes irréfléchis des préventions non moins illusoires, et au fanatisme vulgaire le fanatisme d'une fausse sagesse ; il arrivera enfin que, plus froids ou moins aveugles, on sera forcé de dire un jour avec décourage-

(1) Cette séduction réservée en quelque sorte aux grandes ames, abusa la plupart des premiers génies de l'antiquité. Elle est généreuse et magnanime ; elle s'appuie sur de grands noms, et plus encore sur de grandes vertus ; mais nul prestige n'en doit imposer à qui cherche la seule vérité.

ment (1), la philosophie elle-même m'a trompé.

La vraie philosophie ne peut ni tromper ni affliger. Seule voie actuelle de vérité et de bonheur, elle est à la fois et le plus doux et le plus puissant modérateur de la vie; mais ne pensons pas qu'elle puisse être elle-même ab-

---

(1) Et ce malheur individuel de corrompre en soi jusqu'aux moyens mêmes d'amélioration, produira cette calamité publique d'accuser, d'abandonner, de mépriser la recherche du vrai, le choix des principes, les vertus raisonnées, tout bien systématique, toutes voies de régénération.

Ainsi jugeant les principes les plus purs par leur application fausse ou perfide; les moyens les plus convenables à l'homme de bien par les résultats accidentels qu'en ont tiré ceux qui abusent de tout; la raison la plus détrompée selon les conséquences déduites par des hommes prévenus ou insensés; et ce qu'il y a de plus grand et de plus inviolable parmi les mortels, par l'usage insidieux et profane qu'en font les plus vils et les plus déhontés des méchans; transportant cette plante superbe et féconde dans une terre épuisée, ou prodiguant ces alimens généreux à des estomacs dévorés de levains putrides et corrupteurs, l'on en vient à ce point de découragement et de démence de dire enfin : les hommes seront toujours ce qu'ils sont maintenant; toute législation philosophique est impossible, puisqu'elle

solument exempte de vide et de vanité (1) et qu'aucune institution humaine, aucune œuvre d'une main partielle puisse être jamais sans nulle discordance avec la nature universelle. La plus sublime philosophie, le dernier effort de l'esprit humain égaré dans la route trouvée

---

n'est pas effectuée ; l'on ne pourra nulle part ce qu'en vain l'on a tenté ici. L'indication de la nature et la perfection humaine consistent évidemment à avoir de mauvaises lois effectives, fondées sur de savantes abstractions, à déclamer contre cent crimes imaginaires, en honorant cent fléaux réels ; à livrer tout au hasard, à l'intrigue et à l'insatiabilité individuelle, sous les noms fastueux d'ordre, de but politique, de bien public ; à poser dans la région de l'idéal le niveau de l'égalité au-dessus de la pompe des voluptueux et de l'abandon des mendians, en pressant le char audacieux de l'égoïste et du scélérat triomphateur, sur les débris dédaignés du patriote sacrifié et des génies opprimés.

(1) Si tout est nécessaire, que sont les efforts, les préceptes et toute la moralité de la philosophie même ? Ce que nous attribuons à notre sagesse, n'est que l'effet inévitable de causes indépendantes et même inconnues de nous. Le sage conduit par la philosophie au calme et à l'emploi de la vie, supérieur par elle aux plus puissans et aux plus vénérés des mortels, ne peut se complaire lui-même dans cette philosophie si rare et si profonde, et ne peut la préférer sérieusement au plus simple instinct animal.

par l'homme ; le plus haut degré où la sagesse puisse élever un génie détrompé, ne vaut pas le mobile primitif, ce pouvoir impérieux et comme aveugle des simples sensations présentes dont la force n'étoit point calculée, dont la nature n'étoit point approfondie.

HUITIÈME RÊVERIE.

Lorsque les premiers frimats ont achevé de dépouiller les arbres et de resserrer la terre; lorsque semblant terminer sans retour les douceurs de l'automne, ils ont forcé notre espoir à n'en plus attendre que de la saison de renouvellement, souvent il arrive que tout à coup l'air s'adoucit, et le ciel prend un aspect plus heureux : la terre reposée se livre avidement à ces influences, et l'homme facilement séduit croit, dans quelques jours froids et sombres, avoir passé toute entière la saison des frimats; il jouit déjà du printemps avant même le solstice d'hiver. Dans ces jours incertains un vent, un brouillard suffisent pour ôter à la terre ses inutiles émanations, et à l'homme sa touchante erreur; mais ces instans du moins ont un charme égal aux jours les plus rians du printemps et les plus doux de l'automne. Je ne sais même si leur volupté n'a pas

quelque chose de plus achevé : elle réunit l'espoir et la mélancolie, tandis que les joies du printemps manquent de douleur, et que la mélancolie d'automne n'a point d'espérance. Cette volupté ineffable mais précaire, se soustrait par son inconstance même à l'art stérile qui efface les impressions en raisonnant les jouissances. C'est ainsi que nulle fleur ne nous touche davantage que la Violette cachée sous l'herbe : le sentiment qui en émane s'offre à nous et s'y refuse aussitôt ; nous le cherchons en vain, un léger souffle a entraîné son parfum, il le ramène et l'entraîne encore, et son caprice invisible a fait notre volupté. Les fleurs les plus vantées ne valent point la violette : si simple, elle fait oublier tout leur éclat, elle attache plus que la Rose elle-même. La rose est comme le plaisir, son charme est le délire d'un moment ; celui de la violette, plus profond et plus mystérieux, pénètre doucement le cœur que la rose agite. La rose commande le plaisir, elle convient à la joie, elle peut fleurir dans nos jardins. La violette inspire de paisibles délices, elle appartient au bonheur ; ne la cherchez que dans les prés inclinés au midi, au pied des bois, près du libre cours des eaux. La rose est connue des voluptueux,

la violette est chérie du sage ! elle semble partager le sentiment des hommes bons et toute la mélancolie des cœurs aimans ; elle est par-tout où peut jouir un homme sensible, elle embellit les asiles qu'il aime ; elle choisit les sites heureux ; elle fleurit dans les jours du sentiment, et fait leurs délices les plus indicibles. Elle s'épanouit aux beaux jours comme les cœurs simples ; comme eux, elle promet peu et donne beaucoup. Loin des lieux découverts, elle se plaît dans un asile commode et inconnu : elle ne se montre qu'à ceux qui la cherchent ; elle se cache même, mais on la devine au loin par le sentiment qu'elle exhale. Même dans le mois des frimats, la voici fleurie et odorante sous ces buissons épineux que l'hiver a flétri. Nulle main d'homme n'a marquée pour son séjour ce lieu si propre à son charme pastoral ; mais en suivant les pentes et les aspects favorables, elle s'est approchée et s'est étendue jusqu'ici : puis abandonnant les terres où l'on cherchoit à la retenir, elle semble n'avoir voulu se perpétuer que dans cette heureuse solitude. Nul site dans toute la contrée n'inspire un intérêt si durable que ce vallon ignoré dans le sein de la forêt. Sa prairie inclinée s'y creuse avec une grâce

indéfinissable : élevant ses bords irréguliers dans la profondeur des ombrages, elle y dessine des asiles de paix et d'obscurité, que protégent les cimes des hêtres et des pins balancés sur le front des collines. Les bois plus ou moins avancés, descendent par intervalles jusques dans la prairie qu'une eau bien tranquille et bien pure traverse en s'égarant dans sa solitude ; même on les voit çà et là, oubliant leur silencieuse vétusté, descendre jusqu'au ruisseau pour redire, dans leurs troncs caverneux, le murmure de son eau plaintive. Dès qu'un souffle insensible traverse le vallon, le peuplier s'agite et frémit sur sa tige élancée ; le Narcisse et le Lyseron inclinent leur tête, se croyant frappés de tout l'effort des autans, et l'on voit frissonner cette onde qui n'a pas connu de plus grands orages.

Un jour je m'y étois arrêté long-tems, je remarquai que nul homme n'y venoit oublier, une heure du moins, les sollicitudes de la vie; quelquefois on voyoit passer, à la hâte, des femmes chargées de bois mort, dont la misère avoit séché le cœur, ou des chasseurs, insensibles aux beautés solitaires, qui cherchoient avidement les traces des daims et des faons, car ils se plaisoient à les détruire. Pour moi je n'y

cherchois que des violettes; mais m'approchant d'un vieux hêtre, au pied duquel je croyois en trouver, je vis écrit sur son écorce : *Quand le cœur s'ouvre aux passions, il s'ouvre à l'ennui de la vie* (1).

Toute les fois que ce mot profond revient à ma mémoire, un mouvement irrésistible d'admiration et de douleur fait frémir tout mon être au sentiment des misères humaines. Nous ne jouissons plus que dans les courts momens d'illusion et d'oubli ; tant notre raison savante a réglé nos sensations et réformé dans nous la nature. Dès que cette triste inscription m'eut ramené à moi-même, dès que j'eus apperçu l'homme dans ces lieux encore heureux, les regrets flétrirent leur vaine beauté : leur solitude fut trop austère, leur silence fut de l'ennui, leur paix de l'abandon, le roulement du ruisseau m'attrista, et le parfum des fleurs ne dit plus rien à mon cœur.

Quelle déviation a pu rendre une espèce toute entière victime de ses propres affections, l'affliger de ce qu'il y avoit d'heureux dans son être, l'aliéner de ses desirs mêmes, et faire de ces moyens de jouissance, de ces

---

(1) Emile, liv. V.

ressorts généreux de vie et de conservation, une agitation convulsive et vainement laborieuse sous le poids d'une compression mortelle?

Avant même que des passions immodérées nous dévorent de leur feu indomptable, nous éprouvons déjà tout leur déchirement; et notre cœur, avide parce qu'il est fatigué, s'atlère et s'épuise sans objet dans l'attente ou le desir de ce qui doit le consumer enfin.

C'est bien déjà une passion, et la plus irrémédiable peut-être, que cette soif vague et intarissable d'en sentir une plus déterminée. Quand une ame forte a connu deux années ce vaste besoin, l'occasion seule lui manque pour entraîner le monde. Si d'impuissantes destinées la compriment, ne pouvant soumettre de grandes choses à son action, elle soumet l'univers à sa pensée; et dans ses conceptions générales, toujours loin de sa sphère individuelle, elle choisit indifféremment dans les lieux et les siècles ce qui convient à sa nature. Un instant interrompt tout le sublime délire de ce génie mortel; il s'arrête étonné de n'occuper qu'un point et qu'un moment dans cet univers qu'il contenoit tout entier, il sent que tout est vain dans une existence si vaine, et ne s'occupe des soins de la vie que

comme

comme ces vieillards dégoûtés de toute chose sérieuse, et qui reprennent avant la mort les jeux du premier âge, trouvant que ce n'est plus la peine de rien entreprendre de meilleur.

Vainement ton génie inquiet te commande de grandes choses, vainement ta profonde sensibilité t'apprend ce qui seroit convenable à ta nature dans la multitude des choses possibles que le présent ne contient point : elles seront, mais alors tu ne seras plus. Cela est contradictoire à tes yeux; tu cherches à toute chose une raison semblable à celle que l'homme éprouve en lui lorsqu'il se détermine. Mais la raison du cours de l'univers est composée de rapports si innombrables, que beaucoup de rapports particuliers ne peuvent lui être coordonnés. Bien d'autres auront senti de même, et tandis qu'ils plaignoient dans leur solitude le malheur des hommes, la terre, qui n'en a rien su, adoroit ses dévastateurs. Depuis cinquante siècles connus, elle rampe avec la même stupidité de misères en misères. Que sont donc tes prétendus droits au bonheur ? tu parois un jour sur le fleuve du monde, comme ce flot passager qui s'élève et s'efface sur le torrent des eaux. Si toute substance est éternelle, tout mode est passager : le principe est

invariable, ses émanations sont nécessitées et toujours mobiles. Toute modification, tout rapport et des sons et des mouvemens et des formes et des nombres, tout accident sera produit, nul ne sera perpétué dans une durée sans bornes. La force une et irrésistible, seul principe inhérent à l'univers, seule cause de l'univers modifié, la nécessité, entraîne toutes choses dans une succession toujours changée et toujours illimitée. Dans cette éternité des essences toujours permanentes et des formes toujours mobiles; dans cette infinité des lieux et des tems, un point est marqué à chaque individu, et pour l'espace et pour la durée. Vouloir exister dans le siècle actuel et dans le siècle futur, c'est vouloir vivre à la fois et dans les lieux présens et dans les lieux éloignés; c'est vouloir être un autre que soi-même; c'est vouloir qu'une chose soit au même moment où elle n'est ni ne peut être. Laisse ces plaintes si vaines; use de tes jours rapides: veux-tu demander à la nature universelle pourquoi sa vaste conception n'est point modelée sur ton sentiment individuel? veux-tu lutter contre l'irrésistible, et reculer ta dissolution dont tes forces mêmes sont les moyens, dont ta vie est l'inévitable préparation? Par cela même que tu

es sur ce globe misérable, tu ne peux te trouver parmi des êtres plus heureusement animés, et par cela seul que tu perçois aujourd'hui ce monde dont tu desires les mutations, vingt siècles avant que son changement commence tu seras insensible et éteint. Cent générations auront passé de même, foibles, trompées, et accusant amèrement l'injustice de leurs destinées, comme s'il étoit une justice de la nature. Ne sois pas avide d'une extension refusée à ta foiblesse éphémère ; mais aussi gardes-toi de comprimer ton être : nourris en toi ces vastes conceptions pour les opposer au prestige des puérilités sociales. Laisse au vulgaire asservi ces besoins d'opinion, ces soins passionnés, ces grandeurs d'un jour, cette futilité laborieuse qui dévore toute entière son ame étroite, et dissipe ses jours inutiles. Compte les heureux d'entre eux et prends en pitié leurs fastueuses vanités. Si tu as le bonheur de sortir de la sphère ridicule qu'ils ont ordonnée, crois avoir une seconde fois acquis l'existence. Vis pour vivre, quitte la foiblesse des prudens et la modération de la foule ; que t'importe le blâme des insensés et le rire ironique des guides qu'ils vénèrent ? de leur risible étonnement dédaigne la calomnie, et place toi si loin de leur

opinion que tu ne puisses les entendre. Ils ont voulu modeler tous les hommes sur leurs formes étroites ; ils ont appelé romanesque tout ce qui n'étoit pas selon leurs habitudes ; ils ont appelé gigantesque tout ce qui n'étoit pas petit comme eux : mais dis-leur, il est un autre ordre de choses que celui que vous avez fait ; il est une autre prudence, une autre sagesse, une autre grandeur, que la grandeur, la prudence ou la sagesse que vous vantez ; il est, pour les génies que vous n'entendrez pas, une destination différente de celle que vous prétendez sentir et suivre. Voulez-vous qu'il se traîne sur vos traces, celui qui marche avec la nature entière ; qu'il soit semblable à vous, lui dont l'être caractérisé n'est semblable qu'à lui-même ; ou qu'il reste dans vos limites, lui dont la sphère est l'univers. Laissez à chaque être sa destination ; la sienne est d'être indifférent à toutes choses, parce qu'il les voit toutes également, et supérieur à toutes atteintes, parce qu'il les a toutes prévues ; la vôtre est de végéter dans vos habitudes serviles, et de poser plaisamment à votre étroite enceinte les bornes du monde. Regardez la vie de vos semblables, et expliquez, si vous le pouvez dans vos systèmes, la raison de leur existence : prenons

l'un d'entre vous. Il va naître, il n'étoit point, pourquoi sera-t-il donc? Un caprice, le hasard, un attentat vont le produire; vingt préjugés le refusent à sa mère pauvre ou pusillanime. Vingt lois défendent qu'il naisse, et cet enfant adultérin, vil et proscrit, sera le législateur, et peut-être le dieu du monde. Il ne se sent pas encore vivre et déjà tous les besoins l'environnent; toutes les conventions sociales existent pour lui, il ne les connoît pas. Il est la cause et l'objet des affections, des vengeances, des projets; tout est déterminé de lui ou pour lui: il ne pense, ni ne veut, ni n'agit; et il vit déjà dans la pensée, les volontés ou la disposition d'autrui. Les hasards de ses premières années déterminent, pour sa vie entière, ses opinions, ses affections, ses fureurs ou ses vertus. Quel est le moment de son existence réelle, où voyez-vous le but de son être? Enfant, il traîne sa nullité dans les contraintes; jeune, il s'élance inconsidérément dans la vie, il prodigue et dévore ses années. Il cherche, essaye et rejette; il desire, possède et s'ennuie. Tous ses desirs finissent par l'indifférence, ses opinions par le doute et ses passions même par le dégoût. Jeune, il pressent le bonheur; plus âgé, il s'irrite de ne le pas

trouver ; plus vieux encore, il y renonce. Il croit ce qu'il ignore, il s'empresse pour ce qui lui nuit, il fait ce que l'on fait auprès de lui. Il abhorre sans cause, il aime par erreur, il se livre par imprudence, s'épuise sans le savoir, se détruit pour se conserver, et meurt quand il prétend commencer à vivre. L'injustice ou l'ineptie lui dicte des lois, une morale absurde prétend régler son cœur ; il vénère ou méprise, fait ou s'abstient, chérit ou déteste, selon les lieux qu'il habite, les hommes qu'il a connu, les humeurs qui dominent en lui ; selon qu'il est sanguin ou mélancolique, sobre ou ivre, occupé ou ennuyé, paisible ou agité. Il ignore aujourd'hui ce qu'il sera demain : il ignore même s'il est tel qu'il se croit sentir, s'il peut résoudre librement, si sa raison n'est pas une folie systématique, et sa prudence une froide témérité ; si la ruine des plus grands desseins n'est pas la suite indirecte de leur profonde conception ; si la vertu est bonne, l'esprit un avantage, la santé même un bien, et la vie quelque chose d'effectif, ou une série de perceptions fantastiques. A-t-il marqué la borne entre la foiblesse ou la bonté, la grandeur ou l'orgueil, l'enthousiasme ou le fanatisme, l'énergie ou la passion, la froideur ou

l'apathie, l'usage ou l'excès, les lois du devoir ou les chaînes de l'opinion, les vertus de la force ou les crimes de la fureur ? A-t-il précisé ce que légitime son besoin ou sa nature ; ce qu'il doit aux usages, aux lois, à la chose publique ; ce qu'il doit aux hommes ? Y a-t-il quelque règle de justice, quelque permanence en lui ou hors de lui ? est-il quelque certitude ou dans son être ou dans les choses ? La morale ! mais s'il ne l'étudie point il n'en aura pas d'autre que les besoins de son cœur, et ce n'est pas celle-là que vous demandez de lui ; s'il connoît l'homme et qu'il examine la morale de vos sociétés, soit dans vos préceptes, soit dans votre histoire, que pensez-vous qu'il puisse jamais imaginer de plus inepte et de plus immoral ? Qu'est-ce donc qui le dirige, ce qui vous entraîne tous, l'aveugle cours des choses ? qu'est-ce qui l'anime, ce qui vous anime tous, l'intérêt personnel ? qu'est-ce qui le soutient, l'illusion de ce qui est, l'espoir de ce qu'il imagine ? S'il desire l'avenir, c'est parce qu'il ne le connoît pas ; s'il tient à la vie, c'est parce qu'il s'élance avec ses jours, c'est qu'il est ébloui de leur rapidité ; par cela même qu'il les hait, il s'attache à eux. Impatient de les voir meilleurs, il croit trouver des biens

parce qu'il va changer de maux, et il finit sans savoir s'il y a, en aucun sens, un bien ou un mal absolu ; s'il y avoit à sa vie une destination utile ; par quelles causes, par quelles lois, pour quelle fin il a vécu.

Mais toi, fils immédiat de la nature, en qui les formes accidentelles n'ont pas effacé l'empreinte primitive, tu veux savoir, au milieu de tant de nations de mœurs opposées, ce qui est commun à toutes, ce qui convient à ton espèce en général ; tu consultes leurs annales, histoire incomplète de deux cents générations, et dans ces mémoires d'un jour tu prétends voir ce qu'il y a de permanent dans l'homme. Autant vaudroit juger l'Europe par les habitudes de ta famille, ou les mœurs des êtres animés par celles du chien que tu a façonné à l'esclavage. Consulte tes sensations et tu sentiras bien mieux ce qui est propre à l'homme. Au-dehors tu ne verrois qu'une foule servile et nulle, et quant aux hommes, en petit nombre, qui, quelque part que le hasard les ait jeté, s'y sont conservés à peu près tels qu'ils eussent été ailleurs, à la vérité ils n'ont pas intérieurement assujetti leur être aux autres êtres placés près d'eux ; mais leur vie extérieure ne pouvoit être indépendante

des climats et des événemens, et tu ne verrois pas encore en eux l'homme uniquement homme.

La multitude des soins de la vie soutient facilement ceux à qui tout suffit et que tout passionne ; mais il faut des sensations profondes à qui peut sentir profondément. Ces hommes que la nature entraîne si puissamment, et que l'art laisse insensible, éprouvent souvent cet état de suspension et de léthargie où tous les objets se décolorent, toutes les facultés s'éteignent, et la vie ne paroît plus qu'une pénible vanité. Homme de la nature cherche alors dans l'action des objets inanimés l'occasion de ce mouvement intérieur que tu ne peux plus produire (1). C'est en cela surtout que tu

(1) Nous sommes modifiés par les sensations que nous recevons maintenant des objets extérieurs, et par les traces conservées des sensations reçues. . . . . Quand nous n'éprouvons que ce qui est, il n'y a pas d'opposition entre nous et les choses, entre nous-mêmes sous un rapport, et nous-mêmes sous un autre rapport ; alors nous ne sommes pas malheureux de cette sorte de discordance fléau de l'homme social. Lorsque les organes de la pensée ont contracté l'habitude d'une perpétuelle activité, ils la conservent même dans le repos des autres organes. L'ennui est le sentiment de cette opposition entre cette agitation et ce repos partiels. L'inaction ne produit pas

éprouveras combien nos villes sont tristes et insuffisantes à ces besoins auxquels on n'a pas songé, parce qu'ils ne sont pas ceux de l'existence, mais ceux du bonheur (1). C'est dans les lieux sauvages que le solitaire reçoit de l'inanimé même une facile énergie; vois-le sur cette rive dans l'ombre des vallées. Assis sur le tronc mousseux du sapin renversé, il considère cette tige superbe que les ans ont nourrie, et que les ans ont stérilisée; et ces plantes nombreuses étouffées sous sa vaste ruine, et la vaine puissance de ses branches ensevelies sous les eaux tranquilles qu'elles protégèrent trois siècles de leur orgueilleux ombrage. Il écoute le vent de la montagne qui descend s'engouffrer dans la forêt ténébreuse, et s'efforce par intervalle de l'agiter dans sa profondeur. Il suit dans sa chûte la feuille qui

l'ennui lorsque la tête se repose avec les bras; mais la nôtre, toujours agitée, nous fait éprouver, dans le repos de ce qui nous environne, un vide sinistre ou une résistance pénible, dès que nous cessons un mouvemeut corporel assez considérable pour forcer les organes de la pensée à se modifier selon les autres organes dans une harmonie qui fait le bonheur.

(1) Chose d'un ordre absolument secondaire, et auquel les politiques n'abaisseront point leurs grandes vues.

se détache des hêtres ; un souffle invisible la porte sur l'onde agitée : c'est l'instant imprévu où la multitude animée, dont elle étoit l'aliment et la patrie, doit finir dans l'abîme des eaux ses destinées éphémères. Il observe ce roc immobile dont vingt siècles ont commencé l'irrésistible destruction. Les eaux ont fatigué sa base de leurs perpétuelles ondulations ; l'effort de l'air a desséché son front ruineux : dans ses fentes imperceptibles le lichen et la mousse se sont introduits pour le dévorer en silence ; et les racines tortueuses d'un yf encore foible et déjà vieux, travaillent constamment à séparer ses parties entr'ouvertes. Le conçois-tu bien ce solitaire ? conçois-tu tout ce qu'il éprouve au sein du mouvement et du silence, de la végétation et des ruines ? le vois-tu s'avancer avec les ondes, se courber avec les branches, frémir avec l'oiseau fugitif ? le sens-tu quand la feuille tombe, quand l'aigle crie, quand le roc se fend ? . . . .

NEUVIÈME RÊVERIE.

MALGRÉ le joug des lois et l'effort plus puissant de la morale, la terre est universellement affligée par les vices de l'homme et les erreurs perpétuées par ces vices (1) : on en a conclu que l'homme étoit né méchant ; d'autres ont dit, la nature ne peut avoir fait un être mauvais, et la dépravation de l'espèce ne peut se communiquer à l'individu avant sa naissance (2). L'homme naît donc bon. Ces deux opinions ont pour base une

(1) Mais qui originairement ont seules produit les vices réels.

(2) Assertion très-hasardée : il paroît évident (surtout dans les espèces vivipares) que le petit doit participer aux altérations survenues à la nature de la mère. Si donc on pouvoit dire de l'homme qu'il naît méchant, cela ne prouveroit point que la nature l'ait fait tel.

même erreur, et c'est sur un fondement si faux que l'on établit la morale des sociétés, et que l'on éternise les misères humaines.

On est surpris d'abord que la seule science, utile à l'homme, soit encore à naître, tandis qu'il a poussé tant d'autres connoissances inutiles ou funestes, et qui ne méritent que le nom d'arts, jusqu'à un point d'élévation ou de subtilité, d'industrie et d'érudition, qui sembloit inaccessible à nos cinq sens et à notre vie de moins d'un siècle. N'auroit-on pu s'attacher avant tout à distinguer les vrais besoins de l'homme, et à connoître la nature de ses affections, et jusqu'à quelle borne ses facultés extensives pouvoient ajouter à son bonheur? Non, telle n'est point la marche sociale, et ce seroit encore une erreur que de s'en étonner. Ces recherches ne peuvent se faire que dans le silence des passions; comment eussent-elles convenu à des générations nouvelles qui, précisément opposées à nous, avoient l'ame forte et l'esprit grossier; qui agissoient et ne raisonnoient point; et qui, sans expérience, et, dès-lors sans moyens de pressentir les résultats indirects, se devoient précipiter dans l'ordre de choses qu'ils entrevoyoient, avec cette avidité que donne à de jeunes

cœurs l'espoir d'obtenir des jouissances nouvelles. De plus, les arts et les autres connoissances étoient la plupart susceptibles de marcher à pas lents, soit par leur nature même, soit parce que les premières sociétés avoient un besoin moins impérieux d'en faire usage, soit parce que, dans ces arts positifs, il falloit nécessairement découvrir des vérités pour obtenir des résultats. Au contraire, dans la morale et les lois, l'on pouvoit s'avancer rapidement sans rien connoître, s'égarer longtems avant de le soupçonner; et le premier inconsidéré pouvoit, comme le plus profond politique, proposer des conventions et donner des préceptes. Il falloit même les adopter quels qu'ils fussent : parce que l'on ne pouvoit s'en passer, on ne s'arrêta pas à en chercher de bons; et parce que leur objet même exigeoit qu'ils fussent vénérés et inviolables, on s'attacha moins encore à les réformer (1). Plusieurs autres causes ont concouru à ce malheur presqu'inévitable, et nous voyons les phi-

(1) C'est par ces sortes de raisons qu'il y a moins de connoissance du cœur humain dans nos livres d'histoire et de morale que dans nos drames, et surtout bien moins dans nos institutions que dans quelques-uns de nos romans, en petit nombre à la vérité.

losophes mêmes parmi les Grecs occupés très-long-tems de recherches abstraites, d'hypothèses physiques et surlunaires, avant d'en venir à la terre et à l'homme. C'est à peu près ainsi qu'ils écrivirent en vers (1) dans les premiers tems, et semblèrent ne descendre à la prose que difficilement et à regret.

L'homme n'est point bon, il n'est point méchant. L'on se trompe également dans ces deux assertions, parce que l'on confond l'homme actuel avec l'homme en général; parce que l'on attribue à un principe absolu et primitif des modifications accidentelles; parce que l'on transporte à l'homme seulement homme, des altérations passagères comme les lois de convention qui, après les avoir long-tems supposé, les produisent enfin; et parce que l'on juge dans le rapport social ou dans les vues particulières de telle ou telle législation, ce qui ne doit être considéré que dans le rapport de l'homme au reste de la nature.

---

(1) Quelques auteurs, à qui il faut du moins savoir gré de n'avoir pas les préjugés de l'habitude, en ont conclu sérieusement que le langage mesuré étoit apparement plus naturel à l'homme, comme si jamais aucun peuple avoit habituellement parlé en vers.

Ce que nous nommons mauvais ou bon est toujours ce qui nuit ou convient à l'ordre que nous voulons établir ; ordre momentané que la nature n'a pas préparé positivement, quoiqu'elle l'ait laissé possible.

L'homme est ce qu'il doit être. Ses penchans, déterminés par ses besoins et dès-lors effets immédiats de sa nature, ne peuvent être mauvais et bons que relativement à une situation particulière. Ils sont essentiels, indélébiles. Vous voulez faire l'homme ce qu'il ne doit point être, et vous appelez méchanceté originelle la résistance que vous éprouvez en sa nature; mais modelez sur elle vos institutions, et vous trouverez que l'homme, comme toute autre partie de l'universalité des choses, est nécessairement bon, non point selon des convenances factices ou les caprices d'un législateur, mais selon ses rapports dans l'ordre général.

Si la résistance est inévitable et toujours victorieuse de nos funestes efforts, et que nous disions, l'homme est donc né méchant, nous ressemblons à l'insensé qui, s'obstinant à suspendre une pierre ou une colonne d'eau, accuseroit de dépravation naturelle la pierre parce

parce qu'elle tombe, et l'eau parce qu'elle se nivelle.

Dans l'alternative de plier la nature à nos caprices ou de vouloir ce qu'elle indique, concevez-vous que l'on ait pu balancer; concevez-vous que l'on ait choisi de réformer la nature, et que ces prétendus réformateurs aient été les législateurs des nations; ou si vous le concevez sans peine, n'avez-vous jamais désespéré de l'homme? La vanité de sa sagesse est plus sinistre que les fureurs de ses passions. Qu'il asservisse l'Afrique pour travailler un misérable roseau, qu'il dévaste l'Amérique pour recueillir un métal inutile, et mutile l'Asie pour insulter à ses femmes; l'on s'indigne et l'on espère encore; mais que, vil troupeau traîné au carnage, il se presse par millions au geste insolent d'un Xercès ou d'une Sémiramis pour des caprices dont on ne daigne pas l'instruire; mais que, chargé d'oppressions, de vices et de misères, entassé avidement dans des prisons fangeuses, il vante ses jouissances et son industrie; mais qu'élevé sur ses propres ruines, le fantôme masqué d'une splendeur illusoire, applaudisse stupidement à sa dépravation colossale; l'on est atterré, l'on accuse la nature de n'avoir pas

enchaîné (1) le dévastateur, d'avoir produit Ahriman.

Si l'homme étoit né bon à notre manière, ou plutôt si nous ne cherchions que sa perfection naturelle, nous n'aurions besoin ni des lois pour le changer et le contraindre, ni de l'éducation qui doit préparer leur pouvoir, et dont les effets sont nuls ou dangereux s'ils ne conduisent au même but.

Si le tempérament et les différences des organes déterminoient seuls ce que sera chaque homme, l'éducation seroit superflue, et la contrainte des lois seroit plus impuissante encore qu'elle ne l'est en effet.

Si la diversité des circonstances, si les leçons reçues des livres ou des maîtres et sur-

---

(1) L'homme tellement libre qu'il semble à peine assujetti à ses premiers besoins, a dû paroître un phénomène inexplicable, parce qu'il se trouve actuellement le seul être ainsi organisé sur le globe qu'il habite. Si ceux qui, d'après cette donnée insuffisante, en ont fait le maître du monde, avoient pu voir seulement quelques autres planètes, ou même mille siècles de notre terre, ils eussent renoncé sans doute à ce préjugé qui leur fait voir dans l'homme un être à part et supérieur à toutes les productions de la nature animée.

tout des choses, varioient seules les caractères, les lois unies à l'éducation, ou plutôt la suite bien conciliée des préceptes et de l'expérience de tous les âges, feroient enfin des hommes tous semblables et aussi ridiculement vertueux que le demandent leurs guides.

Mais ces assertions opposées sont également détruites par l'histoire publique ou particulière des sociétés. Un certain nombre de formes constitutives sont communes à tout homme et déterminées par ses premiers besoins; toutes les autres par lesquelles nous voyons les peuples et les individus différer entre eux, résultent également du plus ou moins de perfection des organes, du concours des circonstances, des instructions et des passions connues dans un âge plus ou moins avancé. Il n'est pas un homme qui, né sous un autre ciel, sous d'autres lois, formé à d'autres habitudes, pût être semblable à lui-même; et jamais il ne se trouvera deux hommes qui, dans la supposition, imaginaire à la vérité, du concours de circonstances absolument les mêmes, soient entièrement semblables l'un à l'autre. Plusieurs causes concourent aux mêmes effets: ne cherchons pas aux résultats particuliers de la nature un principe unique; ne transportons pas

des ateliers de l'homme aux mutations de la matière universelle, le principe de la voie la plus courte. L'utile humain consiste à ménager des forces bornées, à faire beaucoup avec peu ; mais la nature, contenant toutes choses, opère par des moyens illimités ; et pourtant nulle force n'est perdue en elle ; car si chaque effet tient à toutes les causes, chaque cause entraîne tous les effets.

Ainsi l'éducation, prise même dans le sens le plus étendu, n'a qu'un pouvoir secondaire : mais il est assez grand pour changer le sort des nations, et l'on a trop appris jusqu'à quel point elle peut en quelque sorte dénaturer l'homme.

Elle sera mauvaise, essentiellement par-tout où elle combattra la nature, et relativement par-tout où elle ne sera pas liée tellement avec les lois, tellement dirigée selon leur esprit, que les formes qu'elle ébauche dans l'enfant soient finies par celles-ci dans le citoyen ; et que l'homme, plus sûr de ce qu'il doit, sorte enfin de ce chaos d'institutions contraires qui font de sa prudence une adresse flétrissante, de son bonheur l'œuvre du hasard ou du crime, et de ses devoirs un problème.

Cette opposition perpétuelle entre l'éducation et la loi, l'usage, l'honneur ou le préjugé ;

donne à qui veut être homme de bien plus d'entraves que les passions mêmes ; et il faut plus d'art pour deviner les devoirs que de vertus pour les suivre. L'incertitude amène les sophismes, et la raison impartiale s'égare souvent elle-même. Si l'homme passionné s'en impose aisément, le méchant a des ressources prêtes pour se justifier, et le magistrat vendu des prétextes pour être inique. La vertu devient funeste, son prix est pour le crime. La droiture est un abus, et l'humanité un ridicule. Le juste, s'il n'est impassible, est bientôt rebuté. L'imprudent a fait les premiers pas qu'il suivra, parce qu'il n'a plus rien à perdre. Mille dehors spécieux colorent les vues ambitieuses et les trames perfides. D'innombrables dupes grossissent les partis formés par quelques fripons dehontés. L'homme abusé fait le mal ; l'homme désabusé le fait autant. Tout est doute et confusion. Le mal est dans le bien même, et les vertus qui subsistent encore sont un fléau de plus.

Mais dans cette déviation il y a bien plus d'erreurs que de perversité (1). C'est par les

(1) Ce seroit quelquefois donner une idée fausse que d'employer des expressions rigoureusement vraies ; car on n'exprime pas sa pensée pour soi-même, ni

conséquences imprévues de ses fautes que, placé entre l'injustice ou les misères, l'homme est devenu souffrant et atroce. La bizarre multiplicité des formes sociales donne à chaque individu des intérêts contraires et un sort différent. Cette incalculable variété de situation, en opposant sans cesse les besoins, enfante des desirs nouveaux et des passions factices et désordonnées; nécessite l'avidité, l'égoïsme, les haines, et précipitant chaque homme dans une direction personnelle, fait d'un peuple, non pas, comme on l'a tant dit, une troupe d'athlètes qui, parcourant une carrière commune, s'animent mutuellement et accroissent l'effort de chacun de l'impétuosité de tous, mais une foule aveuglée par mille feux incertains qui s'embrasent et s'éteignent aussitôt dans les ténèbres générales. Pressée de l'ivresse du vertige, elle se heurte sans cesse, parce qu'elle court en sens contraire: l'un épuisé arrête en tombant l'effort du plus audacieux; celui-ci détourné de son impulsion ne voit plus le guide qu'il suivoit; et nul guide n'atteindra le but qu'il avoit promis. Tout effort impru-

---

pour ceux qui en ont une précisément semblable: que serviroit de leur proposer ce qu'ils ont?

dent est aggravé par une réaction plus funeste. Les fautes de la témérité appellent les cruautés de la vengeance; les maux personnels enfantent les maux publics; l'injure d'un seul allume des fureurs générales; les guerres nécessitent les dévastations, et le sang ruisselle plus abondamment sur la trace du sang qui n'a pas tari. Quand un fléau cesse, tremblez qu'il ne soit absorbé dans une calamité plus grande. Les passions sociales ont prouvé que les crimes étoient nécessaires: on les a légitimés pour qu'ils soient plus sûrement interminables. L'oppresseur que l'on n'aime plus doit se faire craindre. La religion qui s'affoiblit va lancer ses foudres. La foiblesse, menacée par la haine ouverte, appelle la trahison qui élude. Le bien que l'on promet déguise le mal que l'on va faire; l'intérêt de tous que l'on prétexte justifie celui de plusieurs que l'on cherche, ou prépare la ruine générale que l'on médite. Tromper les hommes est l'adresse d'un guide profond; les sacrifier en masse est une mesure de sûreté; les égorger est trop équitable. La victime doit être enviée sous le couteau consacré, et l'on insulte aux morts que l'on a dévoués par le rare bienfait d'une gloire qu'ils n'ont pas voulu. Quand le crime a choisi ceux qu'il

daigne proscrire, un crime plus sinistre applaudit insolemment à leur sacrifice et les proclame heureux de ce qu'ils ont vécu.

Dès que l'on a opposé les devoirs aux desirs et les inclinations à la loi, il a fallu écarter en la déclarant impie la redoutable main de la raison. Pour dénaturer la volonté publique, il falloit un prodige de prudence dans les gouvernans ou de docilité dans les gouvernés, et l'on s'est assuré de celui-ci du moins, en mettant les tables de la loi dans la splendeur céleste du Sinaï, en faisant descendre le livre (1) sur les ailes de Gabriel et annoncer l'heureuse nouvelle (2) par l'esprit de feu : mais un jour vient enfin où le peuple prosterné soupçonne que ces tables peuvent être brisées, il se lève et les brise; que la nouvelle heureuse est une foible copie d'un rêve antique, il la dévoile et la juge; que le livre est écrit de main d'homme, il l'examine et rit des divines inepties.

Que vous restera-t-il alors, à vous qui n'avez bâti que sur l'erreur? Il n'est d'empire durable que pour la beauté qui n'a pas besoin

(1) *Al Coran* le livre des préceptes ou *El forcan*, qui distingue le bien et le mal.

(2) Εὖ ἀγγέλλω. J'annonce bien.

d'illusion. Mais qu'importent à l'adroit dominateur les siècles éloignés, si la génération qu'il séduit le sert et l'encense? Qu'importe à Odin que ses institutions sanguinaires le fassent abhorrer un jour, pourvu qu'il répande dans le Nord la terreur de son nom et qu'il l'arme tout entier pour sa vengeance (1); ou à Mahomet que le voile imposteur soit enfin déchiré, s'il sort de l'obscurité dont il s'irrite, s'il est adoré des juges qui l'ont banni, s'il élève ses sectaires sur les débris du monde? Nations, voilà vos législateurs!

Les vues particulières de l'ambition, de l'orgueil ou des vengeances, de fausses idées de grandeur et de gloire, de tristes erreurs sur les vraies sources de la prospérité d'un peuple, ont entraîné ou séduit les modérateurs des destinées humaines. L'homme de la nature fut par-tout méconnu: l'on s'efforça sous cent formes erronées de produire l'homme imaginaire, le fantôme de la perfection sociale. Une morale systématique, des lois de circonstance,

---

(1) On prétend que ce scythe n'a parcouru le Nord en conquérant, que pour le soulever contre les Romains, à qui il avoit juré une haine irrévocable. Voyez *l'Introduction à l'Histoire de Danemarck, par Mallet.*

le vain édifice d'une institution locale et quelquefois inepte, fut vénéré comme la loi de la nature et trop souvent comme l'oracle d'un Dieu. Des mœurs sévères, des opinions comprimantes, l'estime des choses difficiles et la manie de la perfectibilité préparèrent pour la servitude politique des cœurs flétris par l'asservissement moral. Les sentimens heureux qui rapprochent les hommes sont devenus plus odieux que les passions haineuses qui les aliènent: on a même exaspéré ces levains de haine, une même erreur proscrit la jouissance, vante la folie des douleurs volontaires et sanctifie le double héroïsme des dévastateurs et des victimes. La démence morale poursuit avec autant d'acharnement la colombe innocente et la biche en pleurs, que le vorace vautour et le reptile qui répand le venin.

Ce n'est point la liberté de l'homme qu'il faut enchaîner; par sa nature elle est déjà limitée. Ce n'est point un but général qu'il faut offrir à son choix; ce but existe, il le connoît, et sent assez que le principe de toute impulsion est l'amour de soi, le desir du bonheur. Pourquoi l'y mener par des moyens indirects et faux, et le tourmenter sur des voies difficiles pour lui faire manquer le terme

qu'il espère. La nature avoit semé pour lui des joies plus simples sur des traces plus heureuses. La féconde et impérissable espérance qui balance ses maux et nourrit ses desirs, ne lui fut-elle donnée que pour que les imposteurs ministres d'une destinatiou céleste et les enthousiastes d'un vain songe de perfectibilité, promènent son inquiétude d'erreurs en erreurs, et appesantissent sur lui le joug des privations et des douleurs par la main même qui le guidoit à la félicité ?

Ce desir du bonheur est le principe de toute vertu, de toute action, de toute recherche. Les insensés qui en ont fait un crime, ont étouffé le germe qu'il falloit féconder; n'en pouvant créer un autre, ils n'ont su rien produire, et n'ont obtenu que le triste succès d'avoir flétri le cœur humain et brisé les liens naturels. D'autres, plus fanatiques, ont proscrit l'amour (1) qui enchaîne tous les rapports, et, par le charme du bon, facilite tous les devoirs, pour y substituer ce moyen destructeur, ce ressort comprimant ennemi de toute énergie, l'aversion, et son sceptre odieux a régné sur l'abaissement de toutes les volontés et le silence

(1) L'amour en géneral, l'affection, les passions appétentes.

de tous les cœurs. Environnés de ruines, ministres de haines, de terreurs, de ténèbres, ils se sont dits les organes du dieu d'amour et de vérité.

Nos besoins réels et dès-lors nos besoins sentis étoient bornés : c'est en les étendant imprudemment dans l'indéfini qu'on a fait naître cette attente illimitée que maintenant l'on affecte de donner pour preuve d'une destination supérieure à la vie terrestre. D'où viendroit à l'habitant de la terre le besoin de ce que la terre ne contient point, et à des organes éphémères des conceptions éternelles. Mais, a-t-on dit, les lois seront insuffisantes si l'on n'admet (1) un Dieu qui observe quand les regards des hommes ne peuvent atteindre, qui peut encore punir quand on échappe aux vengeances humaines, et qui, commandant par les remords, ôte l'espoir de les étouffer et le dangereux courage de les mépriser. Ainsi en s'écartant des indications de la nature, on s'est vu autorisé à consacrer des erreurs qui, outre les maux qu'elles produisent, seroient déjà funestes à l'ordre social par cela seul qu'elles

(1) Ce que l'on croit nécessaire pour l'homme civilisé tel qu'il est, seroit du moins très-superflu pour l'homme civilisé tel qu'il pourroit être.

ne peuvent avoir qu'une autorité précaire et que se dissipant un jour, elles abandonnent dans une nudité ridicule tout cet échafaudage moral dont elles déguisoient la subversion.

Sans le bonheur qui la rend juste et nécessaire, la moralité de nos actions n'est plus qu'une chimère que nous respectons par erreur ou par contrainte, que nous méprisons dès que nous sommes désabusés et que nous désavouons hautement si nous nous sentons assez forts.

Pour gouverner les hommes sans les rendre heureux, il étoit indispensable de les tromper, et les moyens religieux étoient les plus puissans. Mais la vérité seule est vraiment durable; l'imposture dut toujours craindre d'être refutée; car voici à peu près ce qu'elle put dire.

Peuples que la nature déprave et que la raison égare, cessez d'écouter des penchans que l'Éternel vous donna pour vous séduire, et de suivre les desirs que vous suggère d'accord avec lui, et pourtant contre lui, l'ennemi toujours subsistant du maître absolu de toutes choses. Revenez de cette confiance qu'entretiennent tous ces amis de la sagesse qui vous perdent, et voyez l'abîme que la bonté suprême tient toujours ouvert sous vos pas afin de vous

rendre meilleurs. Entendez la foudre qui gronde pour vous pénétrer d'espérance et d'amour. Hommes de chair, avez-vous pu sans crime écouter les besoins de vos sens? ne sauriez-vous comprendre que le plaisir est un piége, et que les passions auxquelles votre créateur vous a soumis sont autant d'ennemis secrets qui travaillent à votre bien pourvu que vous les combattiez sans cesse? Que seroit la grandeur divine sans les efforts des animalcules qui la servent? Vos victoires cachées font la gloire de l'Être-Suprême. Insensés qui vous reposez sur l'idée de sa bonté infinie; s'il est le Dieu indulgent, n'est-il pas surtout le Dieu juste qui vous punira de n'avoir pas suivi les vertus, fruits des grâces que vous n'aurez pas obtenu de lui. Il est le Dieu puissant et le Dieu caché, tous vos momens sont à lui, vos pensées les plus involontaires sont soumises aux lois dont nous sommes nécessairement les interprètes sacrés. Il est encore le Dieu jaloux qui ne souffrira jamais que vous vous éloigniez des sentiers que nous tracerons : il est surtout le Dieu terrible, le Dieu vengeur, le Dieu exterminateur; et ce qui doit redoubler vos précautions, votre zèle, votre amour, il est souvent le Dieu tentateur. De sa grandeur infinie vous

concluez que l'homme ne sauroit l'offenser, où du moins ne peut l'irriter. Quelle erreur, mes frères, abjurez cette raison mondaine. Vos moindres fautes embrasent sa colère et appellent ses vengeances; mais nous vous prescrirons des expiations qui retiendront son bras toujours prêt à foudroyer. Moyennant ces combats, ces sacrifices, ces prières, ces macérations, vous obtiendrez une éternité de contemplations ineffables, si, après la vie la plus méritoire, une mauvaise pensée ne vient à l'instant de la mort vous plonger pour jamais dans les abîmes infernaux. Car l'offense ne diminue point par la foiblesse du coupable, mais elle s'accroît avec la grandeur de l'offensé. Vos sages, qu'inspirent évidemment les démons, vous disent que le puissant s'abaisse en se vengeant d'un foible ennemi: ils vous entretiennent de pardon, de générosité; ce sont toutes sujétions de l'esprit de ténèbres: il ne faut jamais pardonner à ces philosophes, et il ne faut être généreux qu'envers les ministres des autels. Les choses célestes sont quelquefois d'un autre ordre que les choses mortelles. Dieu est foible comme l'homme lorsqu'il aime ou pardonne, et nous avons trouvé que c'étoit la bonté subordonnée à la justice: mais il est vraiment

Dieu dès qu'il punit; il est infini, impénétrable lorsqu'il se venge : c'est-là sa grandeur suprême, l'attribut divin. Il n'est pas de vertu sans effort; et Dieu mérite bien que le foible mortel se sacrifie à lui, c'est-à-dire, à son culte, à ses ministres. Réprimez vos penchans, cela lui est agréable, parce que cela est pénible : étouffez toutes vos passions, détruisez en vous l'homme de la nature pour y substituer l'homme de la grâce docile à nos vues. Ne doutez pas un moment, tout examen est une impiété, toute discussion est un blasphême : d'ailleurs la religion la plus absurde (1) aux yeux profanes est nécessairement la seule vraie. Elle est encore la plus consolante; elle mène au bonheur par les austérités et fait oublier toutes les misères de la vie dans l'espérance céleste que sur mille réprouvés il pourra y avoir un élu. Assurément il est essentiel au genre humain que nos dogmes deviennent universels. Hâtons-nous de réformer et de combattre. Le Dieu jaloux sera le Dieu des armées qui nous soumettront les peuples. Abjurons ces lois profanes de liberté et d'équité.

(1) Un père de l'église a dit : Je le crois parce qu'il est absurde, je le crois parce qu'il est impossible.

La

La volonté divine est antérieure aux principes humains. Vous mourrez pour nous, avantage inestimable qui vous donnera quelque part une vie bien meilleure et bien plus durable. Ne craignez point de massacrer vos frères au nom du Dieu qui vous ordonne de les aimer; il n'y a point là de contradiction, hommes de peu de foi. C'est par amour que nous les tuons: nous en égorgerons cent mille; mais nous circoncirons les autres. D'ailleurs il y a une différence si prodigieuse entre des infidèles et des vrais croyans, qu'il n'est pas bien prouvé que ceux-là soient aussi des hommes.

Ainsi parla l'imposture appuyée sur le fanatisme, insultant à la raison pour se soustraire à l'examen, divinisant l'absurdité par l'audace et semant les haines pour obtenir l'empire.

L'homme devenu trop libre (1) par l'extension de ses facultés, abusoit de ses desirs et de ses moyens. On vit qu'il falloit un but et des limites: on parla de devoirs, de bonheur. Mais, en marchant où le devoir n'étoit point, l'homme s'écartoit aussi du bonheur: on mit par-tout

(1) Je veux dire libre d'aspirer à trop de choses seulement possibles, libre de choisir entre des modifications trop diverses de sa détermination primitive.

le devoir sous ses pas afin qu'il ne pût l'éviter; il marcha donc de devoirs en devoirs, et ne voyant jamais que des devoirs, il demanda où est donc le bonheur. Jouir sans cesse, cela ne se peut. Jouir le plus possible, c'est s'épuiser en un jour, et l'épuisement conduit à la satiété, au désespoir; certes le bonheur n'est pas sur cette voie de dégoûts: seroit-il sur la voie contraire? Il consiste peut-être à ne pas jouir, car rien n'est plus pénible, donc rien n'est plus grand; et, perfectionnés déjà, nous savons qu'être grand c'est être heureux. Mépriser les jouissances, c'est peu pour les destins suprêmes de l'homme; souffrir est seul convenable à sa dignité: voilà sa destination, sa félicité. Dédaigner de repousser les maux de la vie, est d'un sage; s'en faire beaucoup à soi-même, est d'un héros; ne les point sentir, est d'un Dieu. Alors plusieurs de ces dieux terrestres, impassibles et mortels, demi-consumés sur les bûchers embrasés par leurs mains, crioient douloureusement, je n'ai rien souffert; expression magnanime, mais extravagante, d'une ame forte et d'un esprit trompé.

Ecoutez l'Indien. Le suprême bonheur des dieux, c'est l'immobilité, l'insensibilité. L'In-

dien comme l'Européen veut imiter ses dieux. Une longue civilisation (1) mûrit les folies orgueilleuses. Cependant l'Indien partage encore les passions et l'activité des enfans de la terre ; le Quiétiste chinois est encore loin du principe aërien : sur ce globe sublunaire l'homme dégradé n'est après tout qu'un dieu fort imparfait.

Vanter les bienfaits de l'Éternel et mépriser ses bienfaits ; bénir sa bonté, l'adorer dans ses œuvres et affirmer que l'homme s'élève à lui en dédaignant les biens qu'il lui donna, l'on ne doit point voir en cela d'inconséquence, l'erreur n'est que ce qui peut humilier l'homme ; tout ce qui l'élève est vrai, parce qu'il aime à s'élever.

Il y a moins loin que l'on ne pense de l'impassibilité stoïque à l'abnégation de l'insensé sous le froc, à la demence du faquir qui mérite la béatitude du vingtième ciel, en fixant la lumière bleue, ou même au jaloux honneur

(1) Une civilisation plus longue éteint les préjugés, mais après avoir stérilisé les cœurs. Le fruit trop mûr tombe et disparoît ; mais c'est quand la sève est épuisée, quand la végétation est refroidie. L'arbre qui portoit des fruits dangereux n'en produira pas de meilleurs quand ceux-ci auront passé, seulement il n'en donnera plus.

de la veuve indienne qui, pour prouver qu'elle vivoit préférée à ses compagnes, sollicite sa propre mort; et perd tout ce qui est, pour obtenir une estime vaine là où elle ne sera plus.

Selon le stoïcien, l'homme sans passions est le chef-d'œuvre de la nature : rien n'est plus contradictoire. Supprimez les passions, il n'y a plus d'hommes, plus de morale; les passions peuvent seules la former; l'équilibre des passions modérées peut seul la maintenir. Les éteindre est le précepte du fanatique; les suivre est la loi de l'homme isolé; les réprimer sans les anéantir, les soumettre à une raison plus sentie que disputante, plus douce que sévère, voilà sans doute le devoir de l'homme en société.

L'homme social n'est point un être nouveau créé par un système humain; c'est l'homme de la nature en société. C'est pour suivre ses passions, c'est pour obtenir ses besoins qu'il réprime quelquefois les unes et limite les autres. C'est pour n'être pas toujours assujetti, qu'il s'impose à lui-même une loi; c'est pour conserver le plus possible de ses droits effectifs qu'il a consenti, non pas à en aliéner une partie, mais à négliger de les exercer. S'il perd plus qu'il ne gagne, s'il sacrifie plus qu'il n'ac-

quiert, l'ordre social n'est pas bon pour lui; si le plus grand nombre perd ainsi, l'ordre social est mauvais : bien plus, il est dissout, car il ne se maintient plus par la volonté générale, mais par une force étrangère à lui-même.

La science des sociétés se réduit à suivre les passions primitives, en balançant leurs efforts, en réprimant leurs mouvemens orageux, et surtout en étouffant sans ménagement et sans retour, en prévenant avec sagesse tout besoin que la nature n'a pas donné, tout desir qu'elle n'inspire point, toute prétention à des droits qu'elle n'a pas autorisé. Ce qui est essentiel à l'homme est seul légitime; ce qui convient ainsi expressément à sa nature ne peut varier avec les tems et les lieux, ne peut dépendre de l'opinion des législateurs, ni changer selon l'inconstance des peuples.

L'art de jouir est le seul art de l'être qui sent et modifie son existence. Tout commande le plaisir, c'est vers lui que nous tendons sans cesse : nous ne pourrions même soutenir cet effort factice qui le repousse, si nous ne donnions le change à nos desirs; nous leur en promettons un imaginaire, dont l'excès et la plénitude balançent les avantages que les

plaisirs réels reçoivent de leur présence, de leur entière conviction, et de leur accord avec la situation de nos organes.

Mais, disent nos froids moralistes, le plaisir est dangereux, il nous corrompt (1) sans nous satisfaire; il énerve les ames, et les rend incapables de tout effort vertueux. Tout son prestige n'est qu'une vanité indigne du sage; il passe comme une lumière instantanée, et son inutile éclat rend plus sinistres les ténèbres qu'il ramène.

Le plaisir est corrupteur. Je conviens qu'il est contraire à notre morale, et c'est ma plus forte preuve contre elle. Je conviens aussi que beaucoup de nos plaisirs sont contraires à toute vertu, et c'est encore un des bienfaits de notre morale.

---

(1) J'ignore de quelle corruption, de quel danger l'on parle, et je conçois peu que le vrai plaisir puisse jamais corrompre. Je vois, parmi les peuples sans plaisir, beaucoup d'hommes méprisables et de vils scélérats; j'y vois un nombre plus grand de malheureux, et fort peu de vertus et de mœurs utiles; mais à la vérité beaucoup d'esclaves très-dociles, et qui m'assurent que c'est cela que l'on cherche sans l'oser dire. Je compte aussi pour quelque chose de n'y point tronver de bonheur; mais je n'aurai point en cela l'injustice d'accuser notre politique: comment eût-elle atteint ce qu'elle n'a pas cherché?

Le plaisir énerve les ames. Je veux qu'il éteigne les passions des sujets et tous les genres de fanatisme jusqu'à celui de la liberté ; mais pourquoi notre liberté elle-même a-t-elle besoin de fanatiques ? quelle prudence l'a caché dans les mystères du lieu saint ? ne seroit-elle que l'oppression déguisée d'un siècle plus adroit (1) ?

Le plaisir ne sauroit nous satisfaire. Parce que, trompés, nous le cherchons où il n'est pas ; parce que, dépravés, nous l'avilissons, nous le flétrissons ; parce qu'égarés par l'inquiétude de nos chimères vagues et exagérées, nous ne saurions plus jouir de ce qui est simple, positif et vrai.

Le plaisir est vain, il passe rapidement, les regrets et la douleur lui succèdent. Parce que nous ne savons pas le fixer, le prolonger sur la vie ; parce que, voulant excessivement, nous

(1) Notre siècle a du moins gagné à cet égard. C'est beaucoup de s'être vivement rapproché de ce que l'on ne pouvoit atteindre, et d'en avoir reconnu le besoin. La véritable liberté sociale est impossible aux grandes sociétés, et incompatible avec leurs mœurs. L'anéantissement d'un ordre de choses essentiellement mauvais, sera toujours une grande facilité pour l'amélioration générale, si l'on parvient à saper encore un préjugé le plus grand de tous et le plus funeste.

croyons ne rien obtenir même en obtenant beaucoup ; parce que, toujours hors de la nature, nous cherchons des joies extrêmes, et nous oublions que la félicité n'est point une succession d'éclairs rapides, mais une lumière douce et durable.

Les plaisirs impétueux conviennent bien mal à l'homme des grandes sociétés, qui ne vit pas seulement dans le présent, mais bien plus encore dans l'avenir et le passé. Leur brillante séduction, avec ses inégalités, ses intervalles et ses craintes, produit plus encore de dégoûts et d'anxiétés que de desirs et de jouissances. Cette avide inquiétude nous captivoit par ses promesses irrésistibles ; le feu passe, les facultés se consument, l'espoir reste infécond dans le cœur dévoré d'une stérile ardeur, et l'existence elle-même n'est qu'un poids pénible à qui la porte en vain. Des jouissances tranquilles, mais continues, amènent le calme, la sécurité. Ce paisible bonheur ne séduit pas d'abord, et ne fait pas d'enthousiastes ; il promet moins, mais il ne trompe jamais. Il s'accroît et se perpétue, nourri de ses propres forces, et se reposant sur son expérience ; mais les excès de joie qui nous entraînent si vivement, fuient avec une égale

rapidité, et tous ces plaisirs bruyans sont le prestige et non l'emploi de la vie.

Homme d'un jour, placé par l'éternelle nécessité sous la loi de la douleur et du plaisir, ta seule fin morale est le bonheur, et ton seul devoir le moyen convenu pour le bonheur de tous. Ton existence toute entière est dans cette alternative, jouir ou souffrir. Tous les êtres pesent et gravitent les uns sur les autres, soutenus chacun par l'effort central de sa sphère individuelle. Cette force de résistance s'affoiblit en s'éloignant de son principe, et devient nulle à la circonférence contre les efforts multipliés de la compression extérieure. C'est en limitant son être que l'on le possède tout entier; l'extension n'est que misère et dépendance. On souffre, on s'épuise au loin; l'on ne jouit, l'on ne vit véritablement qu'au centre. Mortel foible et si vainement avide, circonscris ton être, évite les maux en restant dans les bornes de tes facultés et du bonheur. Jouis, il n'est pas d'autre sagesse; fais jouir, il n'est pas d'autre vertu; mais jouis avec choix, avec réserve; sans cette prudence, il n'est pas de félicité réelle.

Partage tes plaisirs; le méchant veut jouir seul, mais le méchant ne sait point jouir. La

jouissance consume elle-même sa mobile illusion. Pour la conserver toute entière, produis des plaisirs dont l'épreuve ne se fasse pas sur toi-même : ainsi le bonheur que nous donnons devient notre volupté la plus pure ; et l'art de jouir est souvent celui de céder le plaisir (1). Partage aussi tes douleurs, la bienveillance les allége et les rend tolérables. Souffrant, confie tes peines si tu ne veux le désespoir ; jouissant, communique tes joies si tu veux en connoître d'indicibles. Dans l'enthousiasme de la volupté comme sous le poids du malheur, toujours entraîné foible et dépendant, ô homme appuie-toi sur ton frère. La nature vous unit dans la conformité (2) de vos sensa-

(1) Les véritables vertus sont celles qui accordent notre bonheur avec celui des autres. Être bon c'est être utile, être méchant c'est être nuisible. Mais par quelle inconséquence veut-on que, pour chercher le bien des autres, nous fassions notre propre mal ? quel homme aura de telles vertus si jamais il raisonne ses devoirs et ses besoins ? et quel ordre moral que celui où l'on ne sauroit être qu'un méchant, ou une dupe, ou un fou ?

(2) Dans ce rapport général les différences individuelles sont même beaucoup moins grandes que l'on ne pense. Parmi nous cette différence est due presqu'entière à la prodigieuse diversité d'opinions et de circonstances.

tions, elle vous protége l'un par l'autre; mais vous vous déchirez pour le stérile honneur de la combattre, et vous trouvez vos plus affreux malheurs dans le bonheur exclusif que vous avez si imprudemment cherché. Elle vous disoit à tous : aime, console, jouis et fais jouir; jouis dans toi-même et dans tout ce qui ressemble à toi. Elles passeront les lois atroces et les superstitions sanguinaires; ils passeront les stériles efforts des vertus austères et les écarts effrénés, plaisirs de la servitude; mais la loi primitive ne périra jamais. Un jour peut-être le bonheur naîtra de son précepte immuable, nos calamités s'effaceront dans l'oubli des erreurs qui la combattent; les momens rapides, que nous appelons les siècles de civilisation, s'éloigneront confondus dans les ténèbres qui couvrent pour nous les tems sauvages, et le genre humain enfin rétabli perdra jusqu'au souvenir de cette étonnante déviation.

DIXIÈME RÊVERIE.

.....Je l'éprouve tous les jours davantage, de toutes les affections produites dans le cœur humain par nos besoins divers, nulle n'est préférable à la douce impulsion de l'habitude. Nos goûts s'effacent avec nos passions mobiles; nos desirs changent comme notre situation précaire et nos années fugitives; la facile habitude est la seule pente durable où notre vie entière et s'incline et s'écoule.

Ce qui nous séduisoit hier peut cesser de nous plaire aujourd'hui; mais une chose même indifférente dans son principe s'identifie à notre être dès qu'elle est en quelque sorte consacrée par l'habitude. Un plaisir absolument isolé, quelque vif qu'il puisse être, ne nous laissera qu'un stérile souvenir; mais une jouissance, autrefois habituelle, se perpétue jusques dans la vieillesse, au moins par le charme de ses regrets.. L'empreinte des premiers ans est sur-

tout ineffaçable, et souvent le besoin de ce qu'ils ont possédé devient une privation intolérable pour le vieillard qui, même dans un meilleur ordre de choses, ne jouira de rien par cela seul qu'il ne retrouvera pas ses premières jouissances. Le feu des passions peut faire oublier ou méconnoître, durant la jeunesse, le pouvoir de l'habitude. L'homme dur et l'homme insouciant rentrent plus tard sous sa loi; l'homme vivement passionné la néglige long-tems; d'autres rapidement entraînés par des événemens divers, se sont fait une sorte d'habitude de n'en pas connoître; mais l'homme sensible et modéré ne s'y soustrait jamais. Il ne sauroit oublier ce qui occupoit son cœur, et se lasser de ce que ses desirs ont constamment cherché. Il est plus égal parce qu'il est moins avide; il est plus constant parce qu'il sent davantage. Il chérit toujours ce qu'il a long-tems aimé, et jouit plus encore parce qu'il a déjà joui. Détrompé sur l'illusion dont se revêt l'inconnu, il ne cherchera pas au loin ce qu'il possède près de lui; et ne sera pas avide des choses qu'il ignore, uniquement parce qu'elles lui sont nouvelles.

Le sage cherche le bonheur dans ce qui l'environne, l'habitude est une sorte de

lien (1) volontaire également chéri des bons cœurs, et convenable à la raison desabusée. Que de probabilités lui sont favorables aux yeux de celui qui veut raisonner son choix et motiver ses desirs. J'essaye presqu'en aveugle ce qui est nouveau pour moi, et dans l'inexpérimenté, fussé-je le plus prudent des hommes, je pourrois souvent d'une chose bonne ne recevoir que la partie désavantageuse. Au contraire, je connois sous ses divers rapports ce que j'ai déjà éprouvé; et, comme une chose seule peut toujours être considérée sous divers aspects, et produire du moins indirectement des effets opposés, je choisis le lieu, le tems, toutes ces convenances et tous ces accessoires dont le détail importe tant à qui le sait pénétrer; je jouis doublement du bien, soit en l'assimilant davantage à mes besoins, soit en écartant ce qui pourroit l'altérer, et faisant servir à mon avantage jusqu'au mal même qu'il cachoit à un œil non exercé.

Si un romancier nous peint son héros parcourant vingt contrées, essayant de tout ce qu'elles offrent de séduisant et enivré de plaisirs,

---

(1) Le sage s'y attache volontairement; il est conduit, mais non pas enchaîné par elle.

inépuisables si l'on veut, mais toujours variés et rapides, il ne pourra qu'enflammer notre imagination; il ne touchera pas notre cœur et n'aura fait que nous amuser. Mais qu'il chante la félicité pastorale (1), les goûts constans, les occupations uniformes et leurs plaisirs aussi invariables que simples et vrais, alors il nous intéresse puissamment; il excite de profonds regrets; nous sentons je ne sais quoi d'attendrissant dans ce charme inaltérable, que d'heureuses habitudes répandent sur de paisibles jours.

---

(1) En se gardant bien de cette affectation sentimentale, que l'on appelle *du sentiment*, parce qu'en effet on la met par-tout à sa place, mais que l'on nommeroit mieux SENTIMANIE.

L'habitude des sensations vives, inconstantes et efféminées devoit introduire, surtout parmi nous, ce misérable jargon, supplément des sensations mâles et profondes, qui n'appartiennent qu'à l'homme d'une vaste sensibilité. La vaine apparence d'un bien est souvent plus pénible que son absence même. L'on découvre avec dégoût un singe caché sous le masque humain; et l'homme sensible doit préférer à l'homme sentimental l'homme indifférent et farouche.

ONZIÈME RÊVERIE.

On a dit que l'habitude convenoit aux ames foibles, et qu'elle les affoiblissoit tous les jours davantage (1). Je veux qu'il en soit ainsi. Qu'importe que des hommes foibles reposent au sein de leurs goûts et s'abandonnent à la facile habitude ? Que pouvez-vous prétendre d'eux, sinon que leur foiblesse du moins ne soit pas vicieuse ? Faites-leur donc des habitudes qui soient bonnes et à eux et à l'état. Leur foiblesse même vous est un puissant moyen d'établir des mœurs publiques. La majorité les maintiendra par besoin : alors les ames fortes les suivront par choix, et cette activité qui eût pu les renverser s'emploiera d'elle-même à veiller pour les soutenir.

(1) Au reste ce que j'entends ici par habitude, n'est pas ce que J. J. rejette avec tant de raison. Emile. Liv. II. Note 31.

Quand



Quant aux ames fortes, elles ne s'affoibliront point par l'habitude ; elles n'en prendront que pour les petites choses dans lesquelles elles étoient déjà foibles, parce que, sûres de leurs moyens, elles ne déployent jamais une énergie superflue.

L'habitude est une loi indirecte que l'on reçoit plus volontiers que toute autre loi, et qui bientôt les peut faire toutes aimer, si elles sont bonnes ou même indifférentes de leur nature ; c'est donc par ce lien indirect qu'il conviendroit de retenir l'indomptable imagination.

L'imagination combine les idées conservées des objets simples, non selon leurs rapports réels, qui forment les êtres existans, mais dans leurs rapports possibles ou supposés tels, dont résultent des êtres ou absens, ou chimériques, ou même fantastiques et contradictoires. Une imagination sage s'écarte peu de ce qui existe ou de ce qui est certainement possible : une imagination déréglée n'est pas limitée par les probables ; elle unit des parties incohérentes, elle crée des monstres ; son travail l'exalte, elle les voit présens, elle devient folie. Les autres facultés de l'homme qui n'ont pour objet que ce qui existe, étoient déjà susceptibles du trop

d'extension ; mais dans la sphère indéfinie des possibles, il s'égarera bien plus encore : c'est-là principalement qu'il doit se circonscrire et s'imposer des lois.

S'il peut supposer des êtres imaginaires, si même il peut quelquefois donner l'existence à ces enfans de son imagination lorsqu'elle les a formé de parties harmoniques et qui n'attendoient qu'une main qui les assemblât, c'est par-là surtout qu'il étend ses relations bien plus que ses forces, et sa dépendance bien plus que son empire ou ses plaisirs. C'est par son imagination qu'il a reçu le plus de moyens de modifier son être : de toutes ses facultés, elle est la plus active, la plus illimitée et la plus avide dans ses conceptions, mais la plus impuissante pour en réaliser les objets. C'est dans cette source toujours plus abondante de sensations nouvelles, qu'il trouvera quelques biens et des maux sans nombre. C'est-là surtout que le choix importe ; il lui vaudroit mieux mille fois tout rejeter que de tout admettre, et négliger quelques avantages plus spécieux qu'utiles, que de s'asservir à tant de besoins que le cours naturel des choses ne sauroit jamais satisfaire, et dont l'infaillible effet sera le mépris des choses réelles et le dégoût de la vie.

Les terreurs imaginaires, les puissances in-

visibles et menaçantes, les spectres, les fantômes sinistres furent les fruits d'une ignorance inquiète dans les siècles d'oppressions et de misères intolérables. Par une conséquence analogique, des esprits sombres, aigris par leurs douleurs réelles, imaginèrent des effets plus imposans et plus terribles du principe désastreux de souffrance et de mort qui sans cesse corrompoit pour l'homme l'œuvre universelle du Dieu d'ordre, de paix et d'harmonie. La sécurité d'un bonheur constant, sa lumière douce et pacifique dissiperoit plus puissamment que les éclairs de la stérile raison, tous ces fantômes lugubres exhalés de l'abîme des misères humaines.

Il seroit plus difficile de renoncer aux rêves heureux. Peut-être aussi pourroit-on tolérer (1) ces erreurs spécieuses dont l'espoir durant autant que la vie, a cet inconvénient de moins que l'on n'éprouve jamais le malheur d'être désabusé: mais redoutez surtout les chimères terrestres; elles mettent des calamités inévitables à la place des biens imprudemment promis. Il n'est pas de moment plus pénible que celui où notre attente trompée efface elle-même le plaisir

(1) Dans une cité imparfaite.

et montre son néant. Fatigué de lutter contre le malheur, l'infortuné s'appuie du moins sur l'espérance; mais l'homme confiant qui se précipitoit vers la joie et n'a saisi qu'une ombre, chancelle dans son découragement et ne trouve plus rien qui le soutienne : l'espérance elle-même n'est plus. Quand le plaisir imaginaire, fantastique enfant de notre délire, s'avance sous ses formes douteuses, exagérées, l'illusion le précède, le revêt et l'embellit; mais sa fuite le découvre et le spectre est suivi de satiété, de regrets, de dégoûts, et sur ses pas sinistres le désespoir s'élève et couvre l'univers flétri.

Les écarts de l'imagination produisent cette inquiétude vague et pénible qui remplace chez tant d'hommes l'heureux sentiment du desir. Le desir donne déjà quelque chose des jouissances qu'il demande, parce qu'il cherche une chose réelle, parce qu'il la promet, parce qu'il prouve la faculté de jouir. Il satisfait doublement l'homme par l'idée de ses biens et de son pouvoir; mais l'inquiétude sans objet fixe, toujours plus avide parce qu'elle n'est point satisfaite, n'atteste que son impuissance et le néant de sa vie. Epuisé d'un besoin dont l'objet, toujours cherché, n'est jamais atteint, jamais connu, jamais espéré, il succombe à l'ir-

résistible ennui, à l'ennui irrémédiable qui opprime sans relâche et consume avec une froide lenteur.

Les meilleures lois sont impuissantes si leur ouvrage n'est affermi par les mœurs; c'est elles qui font un peuple ce qu'il doit être. C'est l'opinion qu'elles déterminent et les habitudes intérieures liées aux mœurs publiques, qui rendent les lois plus tolérables si elles sont austères ou erronées, plus douces encore si elles sont heureuses. Le lien de l'habitude fait qu'un seul est nécessaire à beaucoup et beaucoup nécessaires à lui. Il produit ce sentiment profond (1) qui reporte délicieusement notre idée vers les lieux qui nous ont vu naître, et, nous rendant toujours étrangers (2) au milieu de ce que n'ont point connu nos premiers ans, nous

(1) Sans ces motifs naturels, sans ce besoin de préférer sa patrie, le patriotisme n'est qu'un vain mot qui sert à pallier les vues particulières, ou un effort de vertu raisonnée que l'on ne peut attendre que de très-peu d'hommes. S'il importe que le patriotisme soit commun à tous les citoyens, il ne faut pas l'imposer comme un devoir, il faut en inspirer le sentiment irrésistible.

(2) On peut préférer soi et les siens aux autres hommes sans haïr ceux-ci, ou même sans ne les

rappelle sans cesse par des regrets ineffaçables et nous ramène pour finir où nous avons commencé.

Nos peuples modernes se ressemblent tous dans la monotonie de leurs usages : cependant on reconnoît chez eux cette force de l'habitude ; quel seroit son pouvoir chez ceux qui auroient une législation et des mœurs, non des usages et des réglemens ?

Heureux le peuple qui, possédant une terre nouvelle sous un ciel favorable, a reçu de la nature tout le physique du bonheur, et n'a plus qu'à l'affermir sur la base morale d'une véritable institution. Il est peut-être plus naturel d'être vertueux dans les contrées sublimes, et plus doux encore de vivre heureusement sous un ciel facile. Mais une contrée muette

---

aimer pas. Si l'amour de la patrie mène à l'aversion pour les autres peuples, c'est que les nations sont toujours opposées d'intérêts ; c'est que notre patrie, insensée et corrompue, a le desir et croit avoir le besoin de leur ruine ; c'est encore qu'en prétendant aimer notre patrie, nous ne voulons point le bonheur de nos concitoyens, mais nos avantages personnels que nous avons à la fois l'adresse et la simplicité d'attendre de la puissance, de la gloire, ou de l'agrandissement de notre patrie.

ou sinistre, un climat polaire, un ciel brumeux contristent l'homme : leur âpreté n'offre que des difficultés à vaincre, et ne laisse au desir, comme à l'industrie, d'autre objet que l'adoucissement des maux. Cependant sur ces terres désolées nos misères seroient tolérables, si nos erreurs ne les aggravoient ; elles seroient oubliées peut-être, si dans l'unité d'intérêts et d'efforts nous savions les adoucir par tous les moyens qui sont en nous.

Les peuples chez qui les usages ne sont point des modes, et qui suivent dans les détails de la vie une habitude constante, ont seuls des mœurs caractérisées et durables. C'est la permanence des mœurs qui fait la durée de la législation et de l'existence civile d'un peuple. Vingt nations successives seront oubliées avant que les Parsis ou les Juifs aient cessé d'être ce qu'ils sont depuis tant de siècles ; avant que les Chinois aient changé leurs usages séculaires, leur caractère vieilli, leur morale savante et maniérée.

Dans le seul instant connu de l'histoire humaine, dont les variations et les incidens déterminent à nos yeux les bornes du possible, nulle instruction n'est durable si elle ne donne au peuple qui la reçoit une forme qui lui soit

propre, un caractère qui ne soit qu'à lui. Mais si les lois des hommes n'étoient qu'un mode plus simple, une expression plus directe des lois de la nature, elles seroient durables sans qu'il fût besoin de les opposer entre elles par des nouveautés et des moyens bizarres, ou de distinguer les peuples par les rivalités et les haines. Ce qui est simple et naturellement convenable n'est pas susceptible de tant de formes variées, et n'a rien à perdre ou à gagner en se mêlant à ce qui est également bien disposé pour un même but. Mais les choses factices peuvent se modifier de tant de manières dissemblables, et les choses compliquées diffèrent par tant de points qu'elles ne peuvent s'unir sans s'altérer. Pour qu'elles subsistent toujours elles, il faut qu'elles soient tellement originales et uniques que rien de ce qui les environne ne puisse s'allier avec elles. Lycurgue a rendu les Spartiates singuliers parmi les Grecs; Moïse a, dans ce sens, plus fait encore: il a séparé essentiellement son peuple des autres peuples. Les mœurs de Sparte étoient uniques en Grèce, et Sparte subsista long-tems différente de ses voisins. Tout chez les Hébreux les éloignoit des autres nations, et les Hébreux restent toujours séparés. Une même force morale conserve

les antiques (1) sectateurs de Djemschid dispersés dans les contrées musulmanes. Il résulte de cette opposition de mœurs, de culte, de lois et d'opinions une répugnance invincible à se mêler avec des peuples parmi lesquels on craint de s'altérer et de se confondre ; ceux-ci s'opposent également à cette union par leurs préventions et leurs haines. On conserve sa forme première, parce que l'on auroit horreur d'en changer, et aussi parce que l'on n'en sauroit adopter aucune autre. On conserve ses mœurs et parce qu'on les aime et parce qu'elles sont odieuses au reste du monde.

Celui dont la cité est semblable aux autres cités n'a pas de patrie. S'il la trouve par-tout, elle n'est proprement nulle part. Il lui est égal de vivre ailleurs s'il y peut vivre de même.

---

(1) Zeréthoschtrô, (vrai nom zend, suivant Anquetil, que d'Herbelot et Boulanger écrivent Zerdascht, et que nous nommons Zoroastre d'après les Grecs,) paroît n'avoir pas assez essentiellement changé la loi de Djemschid, pour que l'on ne puisse regarder le Magisme comme la continuation du Sabianisme. D'ailleurs il reste à cette première loi des sectateurs plus directs que les Parsis, on les nomme encore Zabiens vers le golfe Persique. Voy. *Bibliot. orient. d'Herbelot, Antiquité dévoilée, Hist. Vet. Pers. Hyde, le Zend-Avesta d'Anquetil*, etc.

Alors il ne peut être bon citoyen que par devoir ; mais c'est le besoin et non le devoir qui conduit les hommes. Il raisonnera son patriotisme, mais le patriotisme ne se raisonne pas. Il sera retenu peut-être par ses possessions, par ses priviléges de citoyen, par des convenances accidentelles. Il ne quittera pas son pays, mais il en négligera les usages, il en oubliera l'esprit particulier ; citoyen au-dehors, il ne sera en effet qu'un habitant, un étranger. Tout se rapprochera et se confondra. Il arrivera dans les corps politiques ce que l'on voit dans les mélanges de diverses matières hétérogènes, mais non essentiellement inalliables. Dans la confusion elles se corrompent, et loin que ces diverses parties inconsidérément mélangées réunissent leurs qualités utiles dans le tout incohérent qu'elles composent, elles n'ont formé au contraire qu'une masse indigeste et stérile.

La conformité des habitudes et des besoins est le seul véritable lien parmi les hommes. Sans l'union, sans la paix réelle, il n'est pas de bonheur général ; cette paix, cette union sont impossibles entre des hommes qui ne sont point egaux ; et quelle égalité peut-on jamais prétendre hors de cette simplicité primitive qui suffisant à tous les besoins, dans une abon-

dance limitée puisqu'elle est égale, donne l'usage sans faciliter l'abus, ne fatigue point par des travaux superflus, n'épuise point par un luxe inutile, n'énerve point par l'exagération des plaisirs d'un jour, mais ne connoît que des travaux utiles afin que ceux-là puissent n'être pas négligés, que des biens simples et des plaisirs uniformes afin que tous les puissent partager, et, sans aspirer jamais à la puissance extérieure, à la gloire, à la grandeur de l'état, veut seulement qu'estimé plus que craint au-dehors, protégé surtout par la force de résistance des vertus mâles et indomptables, il soit sûr et heureux au-dedans.

Malgré les préjugés d'intérêt des classes privilégiées et ceux d'habitude des classes sacrifiées, c'est un principe universellement reconnu, du moins pour la théorie, que les hommes sont essentiellement égaux, et que la cité n'est qu'une association précaire et monstrueuse dès que chacun de ses membres n'en partage pas les droits comme les charges. Mais il faut un grand art, ou plutôt un art trop simple et trop étranger à notre politique, pour rendre et maintenir les hommes vraiment égaux. Dans l'inaptitude à changer les choses établies, ou à prévenir la corruption des choses nou-

velles, on a cru les modérer suffisamment en distinguant deux égalités; l'une absolue, que l'on a jugé commode de déclarer impraticable, l'autre relative qui l'est réellement. Ceux qui veulent s'élever à l'ombre de l'égalité, disent: nous ne serons pas égaux en toutes choses, cela ne se peut; (en effet ils le rendent ou le laissent impossible) mais nous serons égaux devant les lois, et cette promesse est dérisoire, ils sont assurés de n'établir qu'une forme vaine. Cette distinction a trompé des publicistes de bonne foi qui n'avoient pas étudié l'homme, et servit, pour le malheur des peuples, les gouvernans qui le connoissoient mieux.

Une forme extérieure, contraire à la nature des choses, ne sauroit être qu'apparente et mobile. On ne crée rien en politique, en disant, que cela soit ainsi, et nul sophisme ne nous persuadera que les résultats puissent être semblables quand les moyens sont opposés. L'un a beaucoup de talens, de richesses et de considération; l'autre est inepte, pauvre et méprisé: peut-être ils sont égaux devant la loi, mais assurément ils ne le seront point devant ses interprètes. L'injustice sera toujours inévitable parmi nous, soit que malgré les inconvéniens des lois diffuses et sous-divisées, nous prétendions prévoir dans les

délits tous les cas possibles, et qu'ainsi nous établissions une injustice de fait en sévissant également dans les circonstances dont la diversité peut être compliquée de mille manières nouvelles et imprévues; soit qu'attribuant au magistrat le pouvoir de prononcer selon sa sagesse, nous le laissions en effet opter entre l'opulent qui a tant de moyens de le séduire et le pauvre qui ne peut rien, entre le coupable qui protége et le juste inutile. Dans la répartition des emplois et de la confiance publique c'est pis encore : si le peuple fait les nominations, sera-t-il sans passions quand tout ce qui l'entoure les excite en lui, ou ne se passionnera-t-il que pour un vrai mérite comme s'il le pouvoit discerner quand les dehors imposans ne l'annoncent que là où il est le plus rarement; et sera-t-il à l'abri des séductions, quand tous les moyens de séduction sont préparés pour l'éblouir, quand ses besoins et ses misères les autorisent tous et les légitiment. Si les chefs des gouvernemens donnent les places, qui ne sait qu'ils voudront être aidés par les riches et soutenus par les hommes déjà puissans; dès que ces voies de corruption seront ouvertes, ils ne chercheront que des esclaves faciles pour leurs vues personnelles et non des hommes utiles à

leur pays. Tout dans l'état va se perdre et se corrompre, ou plutôt il n'y a déjà plus rien à perdre.

Les mêmes causes qui rendent illusoire cette égalité tant vantée par ses secrets ennemis, ne font aussi qu'un vain mot de la liberté politique, inutile simulacre, dont le culte partage ce servile univers en esclaves qui connoissent leurs fers, et en esclaves qui même ne les sentent pas. Je veux que la liberté soit le consentement aux lois établies par la majorité. En ce sens même un peuple simple peut seul être libre. Mais où est la cité dont les lois ne soient pas l'ouvrage d'une très-foible minorité. L'assemblée d'un peuple n'est souvent composée que du dixième de sa population; et c'est la majorité de ce dixième qui exprime le consentement unanime de la nation. Il en est bien autrement encore quand cette prétendue majorité ne pouvant agir directement, n'exerce sa puissance législative que par ses représentans, dont l'élection même concentre encore de près de moitié ce que l'on appelle la volonté générale. C'est ainsi que les états puissans, réduits à un petit nombre de citoyens, dont toutes les voies de corruption entraînent alors plus facilement la volonté et même l'opinion, voyent

s'évanouir cette liberté politique dont le droit les trompe et dont ils montrent avec un si puéril enthousiasme la pompeuse et vaine image. C'est ainsi que l'Orient, fatigué d'une lutte sans objet, dut s'endormir sous le joug dans les tems antiques où son luxe croissant étouffa la liberté dans les cœurs amollis, et c'est ainsi que la terre entière, asservie par ses mœurs factices, devint le déplorable jouet des imposteurs et des despotes.

Tout pays policé renferme deux classes d'hommes. L'une s'instruit et raisonne, l'autre vit dans l'inscience. La première sera toujours estimée par cela seul qu'il est de sa nature de mépriser l'autre. Elle dominera toujours; elle a pour cela des moyens irrésistibles, du moins dans leur durée. Si la seconde, qui ne conserve d'autre avantage que la force directe, parvient à s'élever un moment, elle se lassera bientôt elle-même des caprices et des inepties de son autorité dans un ordre de choses étranger à ses besoins, et qu'elle ne connoissoit que par d'envieux desirs. Elle ne sauroit tarder de se livrer à l'adresse des factieux, pour qui elle va s'enthousiasmer parce que son inexpérience a besoin d'être guidée, et qui bientôt forts par elle, mais non plus pour elle, la joueront en

la flattant; ainsi substitués sans qu'elle y ait rien gagné, aux despotes qui l'asservissoient ouvertement et qui, n'ayant pas sa faveur, eussent peut-être moins osé.

L'égalité ne sera jamais qu'une chimère chez des hommes qui diffèrent trop par la pensée, le sort, les besoins et les vues. Qu'ils reçoivent de l'éducation, des principes semblables, et qu'ils les voyent consacrés par la conformité de leurs destinées; qu'ils aient mêmes mœurs, mêmes besoins, mêmes droits, mêmes jouissances, surtout mêmes desirs et mêmes habitudes, alors seulement ils pourront être égaux. Mais vouloir que celui qui jouit de tout ne soit pas flatté par celui qui sans ses dons ne possédera rien; mais vouloir que le génie dont les conceptions embrassent l'univers, se croye absolument l'égal du manœuvre qui n'a qu'une idée; vouloir qu'il y ait des passions immodérées sans injustices pour les satisfaire, et un vaste pouvoir sans brigue pour l'obtenir; vouloir des riches qui toujours favorisés, ne soient pas insolens; un peuple qui toujours sujet, ne soit pas opprimé; et toujours privé, ne soit pas envieux et rampant: c'est imaginer des mots et non connoître ou gouverner des hommes.

Si ces deux classes ne peuvent exister sans

être essentiellement opposées et sans que l'une prépare pour l'autre les fléaux qu'elle en reçoit, ne faudroit-il point détruire cette funeste distinction en ne formant les hommes qu'à ce qu'ils peuvent tous également atteindre ; car ce qui n'est accessible qu'à un petit nombre est nécessairement funeste à tous ; et cette industrie qui produisant quelques biens à la vérité, conduit à des maux beaucoup plus grands, ne peut être excusée quelque séduisante (1) qu'elle paroisse. Les arts subtils, les recherches et les études profondes, les entreprises mémorables, ces choses si grandes, ces titres si vantés de la gloire humaine, ne paroîtroient-ils à l'intelligence impartiale qu'une laborieuse puérilité ? et ce roi de l'univers, en ses perpétuelles sollicitudes, ne seroit-il devant elle que le plus misérable et le plus ridicule des êtres animés, dont un même moment de la nature

---

(1) Le plus bel esprit de l'Europe, mais le plus français des philosophes, a vanté le luxe et les arts. Ce n'est pas en cela seul qu'il a flatté son siècle, et dit aux hommes bien moins ce qu'ils eussent eu besoin d'entendre que ce qui pouvoit donner à l'auteur une prompte renommée. Il me semble qu'il a, plus que tout autre peut-être, corrompu la philosophie, malgré ses grands succès pour avancer son règne.

commence l'empire et finit l'éternelle mémoire?

. . . .

. . . .

Les commodités nombreuses que produit le luxe ont séduit les philosophes même. Cependant elles coûtent bien plus à la société qu'elles ne lui donnent. Elles appauvrissent tout un peuple, pour amollir les riches et nourrir quelques pauvres qui sans elles ne l'eussent pas été. Elles sacrifient un nombre d'hommes et retiennent les autres dans l'assujettissement et les misères. En exaltant nos desirs, elles excitent nécessairement la cupidité, l'ambition, l'envie. Elles étouffent les penchans de la bienveillance; elles font oublier les seuls plaisirs inépuisables, et mènent rapidement à cette inquiétude qui finit par le dégoût ou du moins l'indifférence de la vie, ordinaire et irrémédiable fléau des jouissances usurpées.

Les plaisirs simples peuvent seuls rester semblables, parce qu'ils n'ont pas besoin d'illusion; ils raniment la vieillesse comme ils ont inspiré l'enfance. On naît avec eux, on vit par eux, on leur sourit encore à l'instant funèbre. Ils durent toujours parce qu'en effet ils n'ont jamais passé : étrangers à l'avenir, indifférens à ce qui ne sera peut-être pas comme

à ce qui n'est plus, ils s'alimentent du présent; et le présent les ramène toujours, tandis que ces jouissances indirectes et composées, enfans de l'imagination, finissent avec son délire, et corrompent en détrompant. Les biens exclusifs rendent l'homme dur, envieux, égoïste; l'agitation et la crainte naissent de leur incertitude. L'on est malheureux par le néant qu'ils cachent et par les vices qu'ils donnent.

Peuples qui voulez un moment jouer un rôle imposant sur la terre, cherchez la guerre, les sciences et le luxe (1). Peuples qui voulez long-tems la félicité et l'abondance universelle, vivez paisibles, simples et bons, sans sciences comme sans erreurs, jouissans mais sans faste, indépendans mais sans opprimer, heureux de vos avantages et non de la ruine universelle.

. . . .

. . . .

Le commerce comme le luxe, et parce qu'il produit le luxe, jette au loin un éclat impo-

---

(1) J'oubliois de dire que quand le luxe nourrit un peuple, c'est aux dépends de plusieurs autres; comme s'il fait jouir un homme, c'est par les efforts et les privations de beaucoup d'hommes.

sant: l'on admire et l'on n'examine plus. Nous vantons l'opulence toujours ostensible et nous taisons la misère que tant de causes cachent et dissimulent. Jamais peuple eut-il des individus très-riches sans avoir d'innombrables malheureux (1) ? Des palais fastueux s'élèvent-ils dans des campagnes abondantes et libres ? Si vous pesez impartialement, d'un côté ces jouissances trompeuses que le commerce réunit, ces avantages si plaisamment vantés de l'industrie qu'il donne ; de l'autre, les travaux qu'il coûte, les hommes qu'il sacrifie, les contrées qu'il dévaste, l'esclavage qu'il autorise, les bonnes institutions qu'il expulse, la corruption qu'il produit, tous les malheureux qu'il fait et qu'il prépare ; pensez-vous que cette balance encore inconnue conserve un moment d'équilibre sous ce poids désastreux ?

C'est, dit Raynal, un inconvénient inévi-

---

(1) S'il en étoit un qui parvint à se défendre de cette inévitable compensation en la faisant souffrir à d'autres peuples, ce seroit un égal fléau social. De plus, les seuls moyens qui pourroient l'y soustraire, feroient de ce peuple le dernier des peuples. L'on peut pressentir en Hollande quelles mœurs en résulteroient et quel misérable avantage ce doit être que de vivre d'une telle industrie.

table chez un peuple commerçant, libre ou non, il vient à n'aimer, à n'estimer que les richesses. Je crois en effet ce résultat absolument inévitable ; mais je le regarde non comme un inconvénient dont quelques avantages pourroient dédommager, mais comme un fléau le plus grand de tous et le plus anti-social. Non-seulement un peuple commerçant, ou un peuple riche qui, selon moi, est un peuple pauvre, vient nécessairement à aimer les richesses ; mais même lorsque son inconséquente morale lui recommande le mépris de l'argent, nul n'écoute ce précepte suranné, chacun sent que, là où l'argent représente tout, ne pas l'aimer c'est oublier ses propres besoins et sa nature, c'est quitter la vie réelle pour une vertu inutile, qui ne peut être bonne que chez les peuples prétendus pauvres, à qui elle convient si naturellement qu'alors elle n'en est pas même une (1). Abandonnez le commerce aux peuples vieux et sans mœurs, chez lesquels il n'est en effet qu'un inconvé-

(1) Une vertu est un effort difficile. Un peuple bien institué auroit des mœurs et non des vertus ; mais ce dernier mot est quelquefois employé dans un autre sens, parce que celui qu'il y faudroit substituer, manque à notre langue comme à nous-mêmes.

nient, parce qu'il ne fait qu'accroître un mal déjà incurable. Il se peut même alors qu'il soit compensé par les commodités qu'il procure ; mais il ne sauroit l'être dans les lieux où sans procurer plus d'avantages ou même autant, il introduit tous les maux de nos sociétés.

Je veux que le commerce puisse être bon à certains peuples ; mais c'est par cela même qu'ils ne sont pas susceptibles d'une chose meilleure qui est de n'en avoir pas.

C'est une suite naturelle du commerce, de nous faire préférer les faux biens aux biens réels. En introduisant des productions étrangères, en excitant des arts multipliés, il présente aux desirs une intarissable variété d'objets. Dès-lors le superflu devient nécessaire, l'agréable se préfère à tout, le caprice est le besoin ; plus de grandeur sans ostentation, de mérite sans luxe, de plaisir sans art, ni de vertu sans argent. Nulle chose n'est bonne si elle n'est étrangère, coûteuse, difficile. On prodigue beaucoup pour posséder très-peu ; un seul consomme en un moment de faste, ce qui suffiroit à plusieurs pour vivre des années. Le pauvre est misérable parce qu'il n'a pas ce qu'il faut à ses besoins ; le riche est misé-

rable parce qu'il n'a pas ce qu'il faut à ses desirs ; et quelques étourdis, en visitant les palais de la capitale, trouvent seuls la nation opulente et heureuse.

Là où les hommes sont encore neufs, les mœurs naturelles, et toutes choses dans cette première simplicité qui permet aux bonnes institutions de s'établir ou de se maintenir, là le commerce doit être évité comme un fléau corrupteur, une habitude de vénalité, qui fait un misérable trafic de toutes les affections sociales, et de toutes les choses de la vie. Lorsque l'esprit de négoce est devenu l'esprit public, lorsque l'on calcule le prix de chaque chose, lorsque les talens sont payés, et que l'on sait ce que valent les vertus et les services, tous sont marchands et nul n'est homme. Cherchera-t-on de la modération chez ceux dont l'état est d'acquérir, de l'union chez ceux dont les intérêts sont d'une nature opposée, de la probité chez des hommes vendus, une ame libre parmi celles que la passion du gain asservit, toutes les affections nobles et paisibles parmi les passions envieuses et immodérées, et le bonheur public au sein des vices et de la misère des esclaves.

Toute nation forcée au commerce par l'ha-

bitude des besoins qu'elle s'est fait, par la nécessité des choses, ou par sa propre déviation, tenteroit vainement de se régénérer; elle ne peut attendre qu'une amélioration partielle et assez illusoire; il lui faut une législation ordinaire, une police et des maîtres.

Et qu'on ne dise pas qu'un grand peuple ne pourroit subsister sans commerce; car, pourquoi faut-il qu'un grand peuple change ce qui lui est nécessaire pour ce qui lui est inutile; ou un superflu qu'il falloit négliger, pour un superflu qu'il attire à grands frais.

Que l'on ne dise pas que le commerce rapproche les peuples, car il isole les citoyens, et la désunion dans la cité est plus funeste encore que la désunion entre les peuples. Que l'on ne dise point qu'il civilise les nations barbares; car, lorsque je l'interdis aux peuples simples, je ne nie pas que quelques hordes féroces ne puissent être adoucies par la communication; et gagner ainsi par le commerce, jusqu'au point où elles seront dignes de n'avoir plus qu'à perdre par lui. S'il adoucit les mœurs, il les corrompt; s'il rend les hommes plus lians, il les rend moins sociables; s'il empêche quelquefois le brigandage ouvert, il lui substitue toujours les tromperies cachées; s'il fait

respecter les propriétés, il établit l'esprit de propriété; s'il fait des honnêtes gens, il fait des égoïstes. Il polit les hommes, mais il les affoiblit et les altère; il adoucit les vices des ames fortes, il émousse leur rudesse sauvage, mais en éteignant toute leur énergie, mais en énervant toutes leurs facultés; il fait les hommes plus petits, les fait-il meilleurs?

Un mot encore. Chez les peuples pasteurs de l'antique tradition, les troupeaux paissant librement dans les pâturages heureux, n'étoient rappelés que par le son des instrumens qu'ils aimoient. Souvent la dent sauvage de l'ours ou du lion dévoroit une victime, ou l'homme plus insensé sacrifioit une hécatombe. Dans notre froid Occident sont-ils plus heureux, protégés, mais déchirés constamment par la dent mercenaire des chiens que commandent de misérables pâtres? et si nous n'avons plus de sacrifices, n'avons-nous donc pas des boucheries?

DOUZIÈME RÊVERIE.

S'il existoit une intelligence qui ne fût point dans l'homme, mais qui pourtant pût connoître et juger les opérations de l'intelligence humaine, elle trouveroit toute la déviation de notre espèce, et tout son délire moral, dans ce seul mot de la philosophie des Grecs : *vis pour mourir.*

Ainsi l'être organisé est sensible et actif, afin qu'il soit impassible et nul. Ainsi la matière est animée, afin qu'elle puisse être inerte. Ainsi l'existence est la préparation du néant ; et les actes que la vie produit et qui la perpétuent, ont pour fin la cessation de la vie. Ainsi celui qui est, modifie son être pour s'étudier à un mode meilleur lorsqu'il ne sera plus. Ainsi les rapports et la fin sont contraires aux causes, aux moyens, aux effets ; ou bien la moralité humaine repose uniquement sur la base chimérique d'une hypothèse contradictoire.

Comment l'objet de la vie est-il placé hors de la vie ? est-ce là l'ordre naturel, ou le rêve de l'homme ? Si l'on dit : vis de telle sorte qu'à la mort tu n'ayes ni regrets, ni remords; celui qui a joui du présent, parce qu'il n'attendoit pas d'avenir, mourra-t-il moins ainsi que celui qui a sacrifié sa vie réelle pour une meilleure qui, à sa mort même, n'est encore dans sa propre conviction qu'un espoir incertain. Si l'on dit: vis présentement de telle sorte que ta vie soit améliorée et prolongée dans le tems sans bornes ; pourquoi changer une hypothèse en assertion ? parle-t-on aux sectaires au lieu de parler à l'homme ? Si cette existence nouvelle est essentiellement différente, comment le mode de l'une décide-t-il le mode de l'autre ? et si elle est la même...le philosophe aussi ressuscite-t-il des cadavres ? Chaque pas creuse un abîme dès que l'on veut faire de l'inconnu la raison du connu, et que l'on explique le présent que l'on pourroit entendre par l'inaccessible que l'on prétend deviner.

S'il y a deux substances contraires dans la nature, et que je sois formé de ces deux substances, pourquoi donc mon esprit ne sent-il pas les autres esprits, comme mon corps sent les autres corps ? Cette certitude m'importoit

davantage que la première ; pourquoi la nature ne me l'a-t-elle pas donné à un degré supérieur? pourquoi du moins ne me l'a-t-elle pas donné au même degré? Mon intelligence ne pouvoit-elle se connoître comme mon corps se sent, et communiquer avec les autres intelligences par une sorte de tact certain comme celui des êtres corporels? Ma vie actuelle, ma durée matérielle n'est point équivoque, pourquoi celle de mon ame est-elle douteuse? Si je ne puis éprouver distinctement ce qui n'est point encore, du moins ne pourrois-je connoître ce qui est déjà pour les autres hommes? et puisque mes sens me prouvent la vie mortelle des hommes qui m'entourent, pourquoi mon intelligence n'apperçoit-elle pas de même la vie immortelle de ceux qui viennent d'y entrer par leur mort visible? Je marchois avec mon ami, la mort le frappe, il tombe; son corps ne suit plus les mouvemens du mien, mais pourquoi sa pensée me quitte-t-elle aussi? Si l'on me répond que les esprits ne peuvent communiquer que par l'entremise des corps, on me fournit une autre objection non moins forte; car, dans l'union des deux substances, il n'est pas vraisemblable que l'une soit nécessaire à l'autre pour agir, sans que respectivement celle-ci le

soit à la première ; et moins encore que cette différence soit toute entière à l'avantage de la substance inférieure et mortelle sur la substance excellente et impérissable. De plus, si les esprits ne s'entendent ici que par l'entremise des corps, lorsqu'il n'y aura plus de corps, resteront-ils ainsi isolés, inconnus les uns aux autres, et ne pouvant plus se transmettre leurs conceptions parce que les organes de la parole ou de l'ouïe ne sont plus ? Si on leur suppose alors des moyens nouveaux, que rien ne peut nous annoncer dans cette vie corporelle, leur nature sera donc changée puisque leurs moyens seront essentiellement différens ; et comment un être peut-il changer de nature ? comment peut-il changer de nature et rester le même ? et s'il ne reste pas le même, comment la rénumération sera-t-elle possible ? ou bien, sans la rénumération, quelle preuve vous reste-t-il, et quel sera le but de l'union de l'ame avec le corps ? Il ne faut rien moins que cette fin pour rendre, non pas probable, mais moins inconcevable, cette union d'un jour entre deux substances essentiellement contraires dans leur nature, dans leur but, dans leur durée. Comment concevoir cette union instantanée, (et sans résultat s'il n'y a point de rénumération)

entre un être qui s'organise un jour et se dissout pour jamais, et celui qui commence avec lui, qui se développe par ses organes, qui lui est étroitement uni, qui lui est même assujetti et s'affoiblit avec lui, qui néanmoins, lorsque celui-ci périt, le quitte intact et indissoluble pour lui survivre à jamais sans conserver de trace de sa première union ; et qui, après avoir dépendu un moment, perd pour l'éternité toutes les marques de sa dépendance, partage sa durée immortelle en deux parties essentiellement différentes, l'une d'une heure et l'autre incalculable ; et reçoit, dans sa durée, deux manières d'être, ou plutôt deux natures si différentes et dans des tems si disproportionnés, sans même que l'une participe ou résulte de l'autre. Tout ce système porte un caractère de contradiction et d'inconséquence ; il appartient bien mieux aux écarts d'un être circonscrit qui n'imagine que des rapports isolés, qu'aux conceptions harmoniques de l'ordre universel.

J'ai posé comme un principe reçu, que je n'ai point en moi une conviction réelle de la partie spirituelle de mon être ; et ce principe est prouvé par l'histoire des opinions humaines ; car nul siècle, nul peuple n'a pu douter

de l'existence des corps, mise en problème par un petit nombre de sophistes qu'ont écouté seulement ceux qui se plaisoient à ces étonnantes subtilités; mais l'antiquité toute entière, barbare ou civilisée, ignorante ou savante, simple ou profonde (1), croyoit la matérialité des esprits. Si l'on n'eût fait descendre du ciel l'opinion naissante de la spiritualité pure; si on ne l'eût donné comme une vérité éternelle et sacrée, elle fût restée dans la classe nombreuse des hypothèses hasardées que l'enthousiasme soutient un jour, mais qu'une raison impartiale ne juge que comme des rêves philosophiques.

La pensée, dit-on, ne peut être matérielle parce qu'elle ne peut avoir les attributs des corps, être étendue, divisible, et que nous

(1) Quelques modernes ont voulu s'autoriser du sentiment de la sage antiquité comme d'un fait très-important à l'appui de leur système; mais leurs efforts mêmes ont prouvé qu'il étoit au moins douteux: et des recherches plus judicieuses et faites sans une prévention aveugle ou insidieuse, ont convaincu que Platon même et les docteurs vantés des premiers âges du christianisme, n'entendoient par esprit qu'une matière subtile, et que l'incorporel, selon eux, n'étoit nullement immatériel. Voyez *Bayle*, *d'Argens*, etc.

concevons au contraire qu'elle est une et simple. Mais il me semble que l'on ne prouve rien par là ; la pensée n'est pas l'ame ; elle n'est point non plus une substance effective, un être à part. L'ame est le principe quelconque qui anime le corps, et certes, ce principe peut être matériel dans l'homme qui respire, comme dans l'huître qui s'ouvre, et le lys qui végète. La pensée est un résultat de nos sensations, un mode, une faculté, comme la couleur (1) d'une tulipe, la gravitation d'une planète. Pourquoi ce résultat simple n'appartiendroit-il pas à un être composé ? La tendance, la force inconnue que vous nommez gravitation, a-t-elle une forme, des couleurs, est-elle divisible ? ou parce qu'elle n'a point l'essence d'un être matériel, est-elle un esprit pur et indestructible ? Elle n'est rien de tout cela ; elle est un être métaphysique, une propriété ; elle n'a pas une existence propre.

Comment expliquer, comment concevoir, comment croire même possible l'action de la matière sur l'esprit et de l'esprit sur la matière ?

---

(1) C'est-à-dire, la disposition propre à réfléchir tel rayon de lumière. Cette disposition est-elle un être effectif ?

Dans

Dans ce système il faut se taire ou admettre le rêve de Leibnitz ; et qu'est-ce qu'un système que rien ne prouve, que rien n'autorise dans la nature, et qui a de si invincibles difficultés que l'on ne peut même essayer de les éluder, si l'on ne veut recourir à l'hypothèse absolument gratuite de l'harmonie préétablie, pour couper ce nœud que nulle subtilité ne promet de défaire ?

Si nous trouvons en nous quelque répugnance (1) à croire l'ame matérielle, ne seroit-ce point, en partie, parce que nous avons de la matière une idée trop circonscrite et fausse ? Nous la croyons vulgairement une substance grossière, passive, incapable par elle-même de mouvement et de vie. Mais s'il existe une matière subtile et active, principe de mouvement, d'organisation et de vie, agent universel de la nature, un feu élémentaire, tel que nous en pouvons concevoir une idée imparfaite d'après la subtilité et la surprenante activité de la lumière ; alors nous supposerons

---

(1) Et l'habitude d'une opinion contraire suffiroit pour nous donner sur cet objet la répugnance du préjugé contre les raisons qui le veulent détromper ; mais cette persuasion a d'autres causes non moins naturelles.

sans peine que le principe qui meut la nature est aussi celui qui nous anime, et nous aurons levé les principales difficultés : celle entre autres de la différence entre la raison de l'homme et celle des autres êtres animés, différence inexplicable dans le système de la spiritualité ; car, l'instinct des animaux opère les fonctions de notre ame, et si nous voyons notre raison s'élever à un degré supérieur à celle de l'éléphant et du chien, du moins la conformité de leurs opérations plus ou moins parfaites n'annonce nullement une nature essentiellement différente, comme la prodigieuse distance qui est entre l'intelligence de Platon et celle du plus stupide des hommes, ne nous feront pas penser pour cela qu'elles soient d'un ordre distinct.

Thalès définissoit l'ame, une nature sans repos ; et Zenon un feu céleste : on peut voir dans la réunion des ces deux opinions, le feu principe ; et dans le feu principe, l'ame universelle, système si général chez les anciens, et qui paroît être plus qu'une hypothèse.

La pensée elle-même paroît n'être qu'une modification de la sensibilité ; elle en est du moins une suite : nous pensons parce que nous avons senti ; et pourquoi la sensibilité ne se-

roit-elle pas commune aux composés organiques, animés et végétans, et même à tout corps organisé, c'est-à-dire peut-être à tout composé?

Pour expliquer deux effets, la sensibilité et la pensée, il n'étoit pas nécessaire d'imaginer deux principes distincts, deux ames unies au corps humain. Une seule rend raison de ce double produit, dans les divers rapports de son union avec la matière moins subtile, que nous nommons le corps. Ne perdons pas de vue que la sensation et la pensée ne sont que des effets, et que, même s'ils différoient absolument, ils pourroient néanmoins être produits par diverses combinaisons des mêmes principes.

Supposons que tout composé organisé et même tout être, car sans doute l'atôme élémentaire n'existe nulle part seul, soit formé de proportions et de combinaisons différentes de la matière indifférente unie à la matière essentiellement active (1); alors, dans l'homme, la matière indifférente opère passivement les

(1) La première antiquité reconnoissoit deux principes, l'un inactif, l'autre actif. Les Chinois ont encore la matière en repos et le mouvement qui la modifie. L'absence du feu fixe et durcit les corps; sa présence les agite, les liquefie, les volatilise. Son absence absolue produiroit apparemment un repos absolu, une

mouvemens (1) communs à tous les corps, comme la circulation de nos fluides et tous ceux que nous ne commandons pas, que nous ne sentons même pas.

L'action de la matière indifférente sur la matière active, sur le feu principe qui anime l'homme, produira en lui les sensations que ses organes lui transmettent du dehors.

Le mouvement propre du principe essentiellement actif qui est en nous produira la pensée; et l'action directe de ce principe actif sur l'indifférent donnera nos mouvemens spontanés. La faculté du principe actif de modifier cette action, sera la liberté; et le mode de cette

---

mort totale, etc. Le dogme universel des deux principes, devenu moral et même théologique, n'est qu'une conséquence plus moderne, une des altérations diverses de ce premier système ontologique des deux élémens principes. On retrouve par-tout dans l'antique Orient des traces irrécusables de cette doctrine du peuple antérieur, qui paroît avoir instruit l'Orient lui-même dans les tems primitifs.

(1) Cette matière, indifférente au mouvement ou au repos, se peut mouvoir cependant sans une action présente de la matière active, par la continuation du mouvement imprimé, par les incalculables suites ou réactions d'une action première, ou d'une multitude d'actions combinées actuellement ou successivement.

action sera la volonté qui détermine les suites, les effets de la liberté.

Quoique la pensée soit le mouvement propre du principe actif, comme le principe inférieur qui est uni à celui-ci communique à lui et influe sur lui, ses dispositions peuvent aussi beaucoup sur la pensée, et celle-ci dépend de nos sensations en cela qu'elles en sont l'occasion. Par une suite encore de cette union, le principe qui produit la pensée doit avoir besoin d'une disposition analogue des organes; ensorte que la pensée, quoique libre par son essence, parce qu'elle est l'action propre du principe aotif seul, est néanmoins dépendante en ce que ce principe uni à l'autre principe, peut être troublé, abattu, excité ou altéré par celui-ci.

C'est cette disposition nécessaire de la matière inerte qui rend surtout raison de ce que la pensée, encore informe dans l'enfance, s'affoiblit dans la maladie, est souvent suspendue dans le sommeil, et s'éteint dans la vieillesse.

Quoiqu'une action particulière et positive du principe inférieur sur le principe actif vienne à cesser, ou que même d'autres impressions succèdent à celle-là, cette sensation première peut cependant amener à sa suite une pensée

ou un enchaînement de mille pensées, et l'esprit est ainsi mu indirectement par les organes. Dans un autre moment, quelque rapport entre la disposition présente des organes et cette disposition passée produira des souvenirs, ou des sentimens inopinés.

Quand l'action respective des deux principes devient plus forte, plus compliquée, plus active, la pensée s'étend et s'agrandit, les organes se fortifient, l'enfant devient homme; quand elle s'affoiblit, s'épuise momentanément, l'homme repose. Pendant le sommeil les deux principes agissent, mais en quelque sorte à part, et d'une manière isolée; ce n'est que leur action mutuelle qui est presque suspendue : dans le sommeil l'homme sent et rêve, son sang circule et ses alimens se résolvent en chyle; mais ses organes n'apportent guères de nouvelles sensations à son esprit, et son esprit s'exprime rarement (1) par ses organes.

(1) Je dis guères et rarement, car l'un et l'autre arrivent encore, comme il est facile de le reconnoître dans celui qui parle en dormant, et qui quelquefois répond à ce qu'on lui dit, si les sons dont on frappe son oreille se rencontrent avec les impressions de son idée qu'exprimoient ses paroles confuses et mal articulées.

Les opérations des deux principes sont affoiblies en lui, principalement parce que leur action mutuelle est suspendue. Si quelqu'accident vient déranger cette action mutuelle, elle devient irrégulière et désordonnée ; sa pensée s'altère, il est imbécille ou fou ; ou bien ses organes se perdent, il est aveugle ou sourd. Si tous s'usent et s'oblitèrent, cet état d'entraves et de foiblesse énerve aussi son esprit, et la vieillesse revient à l'enfance ; ou plutôt l'esprit épuisé du vieillard n'est pas plus l'esprit informe de l'enfant, qu'un corps ossifié par le travail de la vie, n'est le corps préparé à se fortifier par elle. Lorsque la balance entre les deux principes est inégale, l'homme est nerveux, mais borné ; ou foible et plein de génie. Si la balance est disposée dans une heureuse harmonie, voilà le mortel parfaitement constitué pour être heureux lui-même, et faire le bonheur des hommes qu'il doit éclairer et protéger.

La constitution intérieure de l'homme le conduit à sa dissolution ; les objets extérieurs la hâtent sans cesse et la précipitent souvent. Son organisation s'altère tous les jours, et elle cesse pour jamais, quand les rapports établis entre les deux principes qui le composent, cessent

de se balancer mutuellement pour animer toute la machine ; la matière indifférente, abandonnée à elle-même, s'arrête, et son composé se dissout, parce que n'ayant plus en lui le principe actif qui le soutenoit (1), il se trouve livré à l'effort des objets extérieurs qui l'altèrent et le dissipent en s'appropriant ses parties.

Quelle sera dans cette hypothèse la différence entre l'homme et les autres êtres animés dont l'intelligence est inférieure? Dans ceux-ci le feu élémentaire est moins considérable, moins dominant, moins dégagé de la matière indifférente ; et celle-ci respectivement, et peut-être par cela même, est moins parfai-

(1) Peut-être le feu élémentaire qui paroît être le principe de l'attraction, rapproche de son centre commun, et retient en corps toute la masse de matière indifférente qu'il peut entraîner dans chacune des sphères particulières de son mouvement. C'est ainsi qu'il forme et agrandit un corps ; mais quand il s'est épuisé pour le conserver, en se dissipant insensiblement par les secrétions que nécessite le renouvellement du corps par l'air extérieur, les alimens, etc., alors, devenu trop foible, il abandonne ce corps qu'il animoit aux forces supérieures des autres sphères du même feu élémentaire qui le détruisent, en séparant ses parties, pour les réunir chacunes aux corps particuliers qu'elles organisent.

tement organisée : ils ne peuvent donc recevoir des sensations aussi délicates et aussi variées, ni concevoir des pensées aussi étendues. Comme ils ont moins du principe actif, leur faculté de penser sera beaucoup plus limitée; comme ils reçoivent par leurs organes plus grossiers moins d'impressions à comparer, ils jugeront moins, et dès-lors encore penseront moins; et il s'ensuivra de même qu'ils auront peu de mémoire, et surtout une très-foible et peut-être même aucune prévoyance de l'avenir.

Dans ce que nous nommons végétal, le feu élémentaire beaucoup plus foible, suffit seulement à l'organisation; il maintient dans la plante le mouvement nécessaire pour conserver et nourrir son ensemble; et, si vous voulez, il n'y produit rien de plus.

Vous expliquerez ainsi les différences incalculables que la nature a établi entre les êtres organisés, depuis l'être inconnu, mais probable, beaucoup plus intelligent que l'homme, jusqu'à l'être, aussi probable et aussi inconnu, moins organisé que la pierre. Vous ne trouverez plus contradictoire la gradation fortuite des êtres; vous ne ferez plus de ces classes imaginaires que l'observation de la nature dément sans cesse, et auxquelles vous forçoient le double

préjugé de l'ame humaine essentiellement distincte du principe qui anime la bête, et de ce principe essentiellement différent de celui qui fait végéter la plante; vous ne soutiendrez plus, malgré l'évidence dont la conviction vous accuse intérieurement, que la distance entre l'intelligence de l'ingénieux éléphant et celle du plus stupide maron (1) des Alpes, est plus décisive que celle de cet imbécille même au plus ingénieux des hommes.

Ceux qui ont voulu que l'ame fût une substance particulière, un être réel autre qu'une matière subtile et active, ont été réduits à affirmer des assertions contradictoires, ou bien à admettre les deux ames, l'une sensitive et l'autre raisonnable; celle-ci absolument spirituelle, mais l'autre matérielle, afin que l'on conçoive du moins comment nos organes produisent nos sensations. Mais, même en adoptant ces deux ames, il restera toujours à expliquer comment la pensée, principe immatériel, ame raisonnable, est unie à la sensibilité, principe subtil mais matériel, ame sensitive. Ainsi l'on

(1) Voyez sur ces hommes affectés de goîtres et d'idiotisme, *les ouvrages de Bourrit, de Saussure, etc., sur les Alpes.*

n'aura tranché la difficulté que pour la voir renaître en l'augmentant même par l'invraisemblance d'une supposition purement gratuite, que rien n'indique dans la nature, qui n'est évidemment produite que par le desir de conserver l'opinion de l'immortalité, et qui multiplie en vain les moyens de la nature, en réunissant trois substances pour faire l'homme seul, tandis que deux (qui ne sont proprement que deux modifications différentes d'une même substance) expliquent tout l'univers; et que nous voyons tout s'opérer par la réunion et la combinaison de deux contraires, et jamais de trois moyens élémentaires.

Si l'ame étoit une substance distincte et simple, nous ne pourrions penser et sentir à la fois; desirer une chose, en redouter une autre; résoudre un problème en savourant un parfum; jouir à la fois par un sens et souffrir par un autre; mais, dans l'hypothèse présente, tout cela s'explique naturellement, et sans distinguer deux ames par la diversité d'action des deux principes.

Cette unité de sentiment et de pensée, dont on prétend déduire l'indivisibilité du principe qui sent et pense, afin de prouver par là sa spiritualité et son immortalité; cette unité,

dis-je, me paroît être seulement une unité d'ensemble ; ce *moi* distingue du reste du monde le tout que compose les diverses parties de mon être. Mon ame avec ses diverses sensations est une, mais non simple, comme mon corps avec ses diverses parties et ses divers organes est un, quoique composé. L'unité de ma pensée n'est que l'unité de ma faculté de penser ; elle n'est point divisible parce qu'une faculté, un attribut n'est pas un être réel et divisible. Ma pensée est formée de plusieurs parties qui ne forment qu'une pensée, comme la forme de mon corps réunit les formes de ses diverses parties, et n'est cependant qu'une seule forme ; et cette réponse est si simple, que l'on sera tenté de répliquer : ce n'est pas cela que nous contestons ; mais que contestez-vous donc (1) ?

Si je voulois affirmer ce simple doute, je

---

(1) Si je m'arrête à cette hypothèse, ce n'est pas dans le dessein d'ajouter un système à nos nombreux systèmes, de les modifier, ou de les concilier ; mais pour nous apprendre à douter ; pour prouver l'incertitude que nous ne pouvons éviter sur l'organisation primitive des choses ; pour nous rendre indifférens sur ce que nous ne pouvons connoître, et nous ramener de nos dogmes inutiles ou erronés, à la morale na-

combattrois toutes les absurdités qu'il faut dévorer dans le préjugé contraire que l'on ne craint point d'affirmer. Je demanderois comment l'ame immatérielle agit sur le corps ? comment elle est dans l'étendue ? comment elle se modifie en couleur, en son, en odeur ? Je demanderois ce qu'étoit avant la formation de l'homme corporel, cet être réel à part, ce pur esprit simple ; à quel moment et par quel moyen il s'unit à lui ? Je demanderois où il étoit avant la formation du fœtus ? S'il existoit avant, je demanderois pourquoi il existoit avant, en quel lieu il attendoit ? ou, s'il n'étoit dans aucun lieu, comment il est maintenant dans un corps ? Je demanderois s'il se connoissoit lui-même, et alors comment il se fait qu'il n'en ait aucun souvenir ? ou s'il s'ignoroit, et alors quelle est l'existence d'un être esssentiellement pensant et sentant, qui pourtant

---

turelle, qui seule nous importe, qui seule peut être certaine ; pour nous convaincre que l'homme, né pour sentir toujours et raisonner très-peu, est destiné à être heureux et non savant ; pour nous conduire à ce grand principe, que l'on pourroit instituer un peuple bon sans nos connoissances vaines.

Les faiseurs de systèmes n'ont pas toujours donné à leurs hypothèses le titre de rêveries.

ne sent ni ne pense ? S'il n'existoit point avant la formation du corps, je demanderois comment a pu commencer cet être simple ? et, s'il a pu commencer, pourquoi il ne sauroit finir ? si l'idée de son indestructibilité n'entraîne pas l'impossibilité de sa formation autant que celle de son anéantissement; et par quelle raison cet être, qui est et sera nécessaire, n'étoit pas nécessaire antérieurement ? dans quelle fin cet être qui a commencé pour animer un corps, et n'étoit pas quand il n'en animoit pas, durera quand il n'aura plus de corps à animer ? et comment il sera semblable à lui-même dans un état si différent de celui pour lequel il fut d'abord ordonné ?

Si je voulois changer en système le doute que j'expose, je crois que je dirois facilement dans ce sens quelque chose de vraisemblable sur le problème insoluble de la liberté de l'homme; car, si le principe actif a un mouvement propre, voilà la liberté; mais si ce mouvement lui-même est modifié par les réactions de la matière indifférente, voilà la pensée même déterminée par les sensations, et dans des rapports nécessaires avec les impressions des objets extérieurs et les dispositions des organes. Si le principe actif ne peut animer le

principe inférieur que selon les rapports nécessaires et limités par la nature des choses qui existent entre les deux principes, voilà sa liberté circonscrite, et elle n'a de choix qu'entre un nombre déterminé d'objets. Dans tel homme le principe actif est absolument dominant, il agit par lui-même, et la pensée s'élève et s'étend ; dans tel autre, il est tellement entravé par la matière inférieure (1) qu'il n'agit même de son mouvement propre qu'à l'occasion des mouvemens qui lui sont ou qui lui ont été communiqués par les organes, et voilà l'homme stupide et dépendant. L'ame la plus libre n'est que la plus active ; elle est plus indépendante parce qu'elle est plus forte, et elle s'élève à des conceptions plus profondes et plus hardies, parce qu'elle est unie à des organes plus parfaits, et qu'elle-même domine davantage, dans cet individu, la ma-

---

(1) Je dis la matière inférieure, parce qu'elle le paroît ainsi à nos préventions ; mais sans doute il n'y a rien d'inférieur dans l'universalité des choses. Que la matière que je nomme *indifférente* soit une matière inerte, ce qui me paroît moins probable, les mêmes phénomènes résulteront toujours de son union avec la matière essentiellement active.

tière insensible qui comprime les ames des hommes foibles et bornés . . . .

Des docteurs chinois, moins hardis du moins que les nôtres, n'ont pas prétendu que l'ame fût immortelle par sa nature ; mais ils ont imaginé qu'elle pouvoit se fortifier, se conserver par l'exercice du bien, et devenir même impérissable à force de vertus (1). En cherchant le grand œuvre imaginaire de la physique, on a fait des découvertes heureuses ; j'aime mieux encore le grand œuvre de la morale, les efforts de ses enthousiastes sont quelquefois utiles aux hommes des siècles présens.

On objecte qu'il est consolant pour l'homme, qu'il est utile au vulgaire des hommes actuels de croire l'ame immortelle ; mais puisque cette croyance n'est pas une sanction indispensable à la morale de l'homme pensant, encore moins peut-être à celle de l'homme bon ; puisque de grands adversaires de l'immortalité ont eu de grandes vertus, et que de profonds scélérats ont cru la rénumération, convenons que l'on peut sans crime attaquer cette opinion vénérée,

(1) Voyez l'ouvrage de *Pastoret*, intitulé : *Zoroastre Confucius et Mahomet comparés*, etc., deuxième partie, art. premier, § sixième.

et

et sentons que les instituteurs des peuples n'ont encore qu'ébauché le grand art de la législation. Il est adroit de faire servir à la fin que l'on se propose, les foiblesses, les erreurs et les passions des hommes, et de prescrire à leur folie la route dans laquelle on veut qu'ils s'égarent. Mais il seroit sublime de trouver dans le concours harmonique de toutes les passions naturelles, la félicité générale et individuelle de l'homme social, la moralité de ses actions, le prix de ses vertus et le terme de ses desirs, sans avoir besoin de recourir au pouvoir dangereux des opinions hasardées ou chimériques, qui, lorsque le peuple les croit, sont mauvaises par cela seul qu'elles le trompent, et plus funestes encore dès qu'il est désabusé, parce qu'elles entraînent dans leur ruine l'édifice fragile construit sur leur base éphémère.

Socrate lui-même, en s'attachant à établir l'immortalité de l'ame, s'appuie sur des principes qu'auroient pu lui contester les Locke de son siècle; et loin d'expliquer comment l'ame ayant commencé, ne pourra finir, il conclut qu'elle survivra au corps de ce qu'elle existoit avant lui, et il donne de cette exis-

tence antérieure une preuve qui n'est qu'une hypothèse chimérique (1). C'est encore par elle et par ses conséquences qu'il réfute l'opinion naturelle de ceux qui n'en font qu'un résultat harmonique. Il dit de plus que, puisqu'elle conçoit des abstractions simples, elle est nécessairement indivisible comme elles, et dès-lors invariable. Il est vrai qu'il ne pensoit pas que le sage dût long-tems s'arrêter à douter; et qu'ainsi l'on devoit attendre de lui qu'il parlât plus en grand et éloquent moraliste qu'en métaphysicien profond. Il paroît donc s'être moins attaché à chercher ou à démontrer une vérité nécessaire, qu'à établir une croyance utile; et dans notre ordre social il pouvoit penser que la consolation de l'espérance convenoit mieux à l'homme individuel que la vérité qui décourage.

Parmi les hommes que nous connoissons, Socrate pouvoit dire : si la raison libre de préventions mais non d'erreurs, s'arrête à sonder cette question essentielle et obscure, elle trouvera que l'ame, en tout dépendante des effets physiques, intérieurs ou extérieurs, se fortifie et s'éteint avec le corps, partage son

---

(1) Voyez *le Phedon.*

énergie dans la santé, et s'abat comme lui dans la maladie; que ses affections dépendent de l'air subtil ou triste qu'il respire, du fluide ardent ou épuisé qui circule dans ses veines ou ses nerfs; et qu'ainsi, variable comme lui et par lui, elle paroît avec lui périssable. Mais considérons de quelle impénétrabilité (1) s'enveloppe l'essence des choses; combien il seroit téméraire à l'être borné qui ne peut percevoir qu'un rapport apparent, de prétendre sonder

(1) J'ai passé sous silence des objections dont la réponse me paroît facile pour ceux qui cherchent la raison des choses. On observe, par exemple, que le desir de l'immortalité est de tous nos desirs le seul que la vie toute entière ne puisse éteindre; et qu'il est la passion des hommes que leurs connoissances, leurs talens, leurs génies élèvent au-dessus du vulgaire, et dont l'opinion peut faire autorité. Mais supposons que l'immortalité soit une erreur, il est tout simple que l'on ne revienne à aucun âge de l'erreur dont l'expérience ne peut à aucun âge nous détromper; il est tout simple encore que la plus sublime, la plus séduisante des erreurs, et par la raison que l'on vient de voir, la plus difficile à quitter, soit celle qui séduise les esprits nobles, avides, ingénieux. Tant d'illusions, dont l'expérience de chaque homme détrompe tous les jours, en séduisent néanmoins le plus grand nombre; l'on ne peut être surpris

leur nature invisible : avouons que la vérité n'est pas plus dans les choses que nous jugeons, ou dans les rapports métaphysiques que nous supposons, que la couleur dans l'objet que nous voyons, ou dans le milieu qui nous la transmet; et après avoir en notre grandeur fantastique, fondé les opinions humaines; et aveugle mortel, osé dire aux mortels aveugles

---

qu'il faille une sagesse bien rare pour être détrompée de celle qui flatte le plus les grandes ames, et sur laquelle l'expérience ni des autres, ni de soi-même, ne peut rien apprendre.

La vie est une série d'impressions et d'idées. Il y a dans cette série une suite, une sorte de continuité, ensorte qu'une affection participe de la précédente, et paroît essentiellement liée à celle qui suit : il en a résulté une habitude de cette même continuité d'où nous inférons une durée sans terme. Mais pour que cette attente illimitée de l'avenir prouvât quelque chose en effet pour notre indestructibilité, il faudroit que cette série, que nous supposons ne devoir pas finir, n'eût pas commencé non plus ; car ces deux termes nous surprennent l'un comme l'autre. Si l'un est réel, comment l'autre seroit-il contradictoire ? Vous riez de la métempsycose; sa fable étoit plus ingénieuse et plus conséquente.

J'adjure tout homme d'un sens droit d'avouer que ce passage de la non-existence à l'existence détruit

comme nous : ici est la lumière et là sont les ténèbres, redescendons à notre propre foiblesse, sentons le besoin d'être soutenus plus encore que celui d'être éclairés, embrasons notre ame par l'enthousiasme des conceptions élevées, et soutenons à cette hauteur notre volonté pour les vertus mâles; nous desirerons alors l'immortalité sans l'approfondir, et l'inef-

---

les considérations qu'il vouloit faire valoir en faveur de l'immortalité; d'avouer que cette série de sensations n'est pas plus surprenante lorsqu'elle cesse que lorsqu'elle commence ; d'avouer que, par cela seul qu'il n'existoit pas, il reçoit dans les momens d'impartialité la conviction qu'il n'existera plus.

Comment veut-on que l'être qui se sent exister, sente en même tems qu'il n'existera pas ? a-t-il quelque notion de la non-existence ? Dès-lors qu'il se replie sur lui-même, il doit se sentir existant toujours. L'avenir conçu dans le présent, ne peut être que la prolongation supposée de la sensation présente; puisqu'il se sent exister maintenant, il doit se sentir exister dans le tems sans bornes. Le raisonnement seul l'avertit que, comme la série de ses sensations successives a un terme dans le passé, elle en pourra avoir un dans l'avenir. Une fois ce point obtenu, cent preuves, tirées de conceptions plus étendues, l'avertissent que nécessairement il en doit être ainsi.

faible espérance, ne fût-elle qu'un rêve, consolera nos douleurs, affermira nos volontés abattues, et ranimera, dans nos cœurs flétris, la passion du bien et la sécurité d'une philosophie sublime et impassible.

S'il se trouvoit que l'immortalité fût chimérique, et que cette erreur pourtant fût bonne parmi nous, ce seroit une grande preuve, ajoutée à tant d'autres, que nous sommes hors des véritables voies.

En seroit-il de même de notre liberté? Que de subtilités pour substituer des rêves qui nous flattent, aux conceptions naturelles que nous rejetons parce qu'elles renverseroient notre œuvre factice!

Qu'entend-on par liberté? le tout n'est-il pas essentiellement selon sa nature? a-t-il le pouvoir d'être autre qu'il n'est, de n'être pas lui-même?

L'individu est-il libre? l'action nécessaire de l'être universel ne nécessite-t-elle pas les modifications de ses parties? Si un seul être est libre, l'univers n'a plus de forme déterminée; le mode de son existence n'est plus qu'un fantôme.

On a dit très-bien, le hasard n'est que le cours inapperçu de la nature. La liberté

est un être chimérique comme le hasard ; elle n'est que la cause déterminante inapperçue.

Si tout est nécessaire, la cause première, la raison de l'univers est seule incompréhensible ; (c'est-à-dire simplement inconnue à l'homme) s'il est autrement, la nature est toute entière inexplicable et contradictoire aux yeux de l'homme.

TREIZIÈME RÊVERIE.

Un peuple simple dont les vieillards ou les sages observeroient la nature, non pour se vanter de l'expliquer, mais pour y trouver les avantages de la vie humaine ; qui l'étudieroit non pour faire des systèmes, mais pour suivre les applications particulières de ses lois générales, un tel peuple concevroit, sur les lois de l'ordre universel, l'opinion d'un tout harmonique résultat de la compensation des effets contraires de deux causes différentes. La simple observation de la nature semble conduire à cette idée, qui, sous diverses formes et diverses altérations, subsista dans tous les siècles et chez tant de nations.

On trouve ce système chez les Sabiens, si antérieurs aux Mages (1), dans l'Egypte, la

(1) Voy. *Antiquité dévoilée.* Chap. V, du liv. 3 au t. II.

Perse, la Grèce, et récemment dans des sectes chrétiennes; le christianisme lui-même l'admet. Les principales modifications de ce système l'ont absolument défiguré, mais on le reconnoît pourtant. D'abord on expliqua la nature en la composant de deux matières, l'une active et l'autre inerte ou indifférente; et l'on fit tout dériver des diverses combinaisons de cette matière subtile et de cette matière corporelle. Ensuite l'inquiétude de l'inconnu et le desir de se faire un nom par de nouvelles hypothèses, ont changé la matière motrice en intelligence gouvernante, et l'on crut à l'ame universelle. Pour se faire entendre du peuple, on donna à l'ame universelle une volonté motivée; et pour donner aux vertus une sanction céleste, on en fit la cause de tous les biens, le bon principe. Le modèle que l'on proposoit à l'homme, ne pouvoit être la cause d'aucun mal; il fallut donc que l'autre principe produisît les maux par la force d'inertie qu'il opposoit aux biens. Il étoit difficile d'expliquer par cette seule résistance le mal positif; on fit ce second principe opposé en tout au premier, voulant et produisant comme lui, et tantôt égal, subordonné, ou supérieur, selon que le génie des peuples et l'imagination de

leurs sophistes les portoit à voir dans la nature l'équilibre entre les biens et les maux, ou une somme plus forte des uns ou des autres.

Des Egyptiens qui instruisirent Pythagore jusqu'à Leibnitz, et de l'Inde aux Gaules, l'ame universelle fut reconnue par les Zenon, les Orphée, les Zoroastre, les Marc-Aurèle, par les Mages et les Druides. Nombre d'hypothèses qui semblent opposées entre elles, n'en sont que des interprétations différentes; on l'apperçoit dans Mallebranche comme dans Spinosa. Anaxagore développoit les êtres organisés en assimilant sa matière active à ses corps homogènes; et les divers degrés d'activité des Monades ne sont que la distinction entre la matière subtile et la matière indifférente. Cudworth, Willis, Euler et tant d'autres n'ont pu s'écarter des deux principes, l'un actif, l'autre indifférent, qu'en en supposant qui se rapportent visiblement à eux. Descartes, en demandant de la matière et du mouvement pour créer un monde, demandoit de la matière non active et de la matière active; car sans celle-ci, comment concevoir du mouvement?

L'Amour et l'Ether des Grecs ne sont que la matière subtile; les mauvais génies reçus dans toutes les parties du globe, le Typhon et

l'Arimane ne sont, comme le Chaos, que la matière inerte; enfin le Dieu de Newton, toute action, sentiment, intelligence, et le Dieu des Chrétiens, par-tout présent et par-tout actif, ne sont que l'ame universelle. On ne peut expliquer que par-là les ames humaines, et le principe général qui anime les êtres organisés. Rien ne pouvant périr dans la nature, il faut qu'à la mort, le principe de notre intelligence se dissolve et se réunisse au principe universel dont il est une émanation, comme notre corps se décompose et disperse ses parties qui servent de nouveau à l'organisation des êtres corporels (1). Platon fait de l'ame humaine une partie de la divinité à laquelle elle va se rejoindre quand elle abandonne le corps qui se rejoint de même à la matière corporelle; et cette religion qui doit tant au Platonisme, n'envoie-t-elle pas au sein de la divinité les ames que le crime n'a pas fait dégénérer?

Les deux ames que Bacon, Buffon et tant d'autres reconnoissent dans l'homme, s'expli-

(1) Je conserve toujours au mot corporel la même acception. Je suppose que le principe actif est incorporel sans être immatériel, et que la substance intelligente est de la matière sans être un corps; ainsi le pensoient tous les anciens.

queroient parfaitement dans ce principe. Quant aux trois ames de Platon, elles se réduisent naturellement à deux.

On a dit : il n'existe point de biens ; ce que nous nommons ainsi n'est que l'absence du mal. On a dit : le mal n'est point, il ne faut entendre par ce mot que la négation du bien.

Sans doute il est des maux qui ne sont que la privation des biens ; et quelquefois la jouissance n'est autre chose que ce bien-être qui résulte de l'absence de la douleur, et dont on ne jouit que par comparaison ; mais on ne sauroit mettre dans cette classe tous les biens et tous les maux sans exception ; au contraire il n'en est qu'un petit nombre que l'on y puisse rapporter : tout le reste est bien ou mal positif. C'est ainsi que l'on pense d'abord ; et si cette croyance n'est pas la vérité, du moins ce n'est qu'à force de distinctions et de subtilités que l'on parvient à l'infirmer ; elle sera donc reçue par-tout où l'on ignorera le mérite des sophismes et l'art de disputer.

Dans l'alternative de ces deux hypothèses exclusives, tout est mal, ou tout est bien ; la première ne paroît pas soutenable : comment imaginer une cause au mal général, l'ordre résultant du mal-être universel, et une per-

manence produite par la destruction de toutes choses ? la seconde est bien plus imposante ; mais, si on ne la modifie, elle ne sauroit rendre raison de ce que nous voyons par-tout ; elle n'explique point la nature. L'optimiste peut avoir raison quand il dit, que tout est bien pour le tout ; mais il est fanatique de son système, quand il ajoute que dans le bien général il ne peut y avoir de mal individuel. Sans doute, le tout ne contenant nécessairement que les propriétés de ses parties, si le tout étoit parfait à notre manière, chaque être en particulier le seroit aussi, et l'équilibre harmonique des contraires ne seroit qu'une chimère. Mais tout être sensible souffre (1) ; nous ne parviendrons pas à le nier de bonne foi, ainsi cette puissante objection se change en une preuve que l'on pourroit dire invincible. Il faut bien avouer que le desir des jouissances, desir nécessaire à notre conservation, nous abuse dans l'idée que nous nous formons de la perfection absolüe des êtres, et qu'au

(2) La sensibilité est probablement commune à tous les êtres ; mais qu'elle soit particulière à quelques-uns ou absolument générale, il n'importe ici ; les conséquences restent les mêmes.

contraire, cette perfection que nous ne voyons que dans l'absence de tout mal et le concours de tous les biens, n'est que l'équilibre parfait entre ces deux contraires. Il y a plus: si le mal ou le bien existoit seul, il seroit nécessairement unique; il n'y a point de différence dans ce qui est un, ni de degrés dans ce qui est sans mélange. Alors tous les instans de la vie sont absolument semblables, et il n'est aucune différence entre l'extrême volupté et l'extrême douleur. Si l'on ne dévore ces absurdités, l'on est contraint d'admettre l'équilibre général entre les deux principes; car la différence entre les biens de la vie prouve qu'elle a ses maux qui leur opposent une résistance: cette résistance est, en quelque sorte, tantôt passive et tantôt active. Si le mal existe pour un seul individu, le tout n'est donc plus parfait par l'unité du bien; il est parfait cependant, autrement il ne subsisteroit pas. Si donc nous voulons absolument expliquer ce que nous ne pouvons connoître que par une analogie incertaine, et juger dans nos conceptions circonscrites les moyens inaccessibles de la perfection pour l'être illimité, nous ne pouvons la déduire que de l'accord éternel de deux moyens opposés, comme l'immobilité d'un corps résulteroit

de l'action égale de deux efforts opposés en direction. Ne disons pas que le bien étant préférable au mal, cet accord ne fait point un univers parfait. Souvenons-nous que la préférence absolue que nous donnons aux biens est dans leurs rapports à nous, une vérité de sentiment; mais que dans l'étude de l'essence des choses, il peut n'être qu'une erreur de raison : le desir des biens nous fut donné pour balancer par son énergie la force de la nécessité qui nous impose les maux; qu'il dirige nos actions, mais qu'il n'abuse pas notre raison. La nature ne nous fait toujours desirer que pour que nous ne souffrions pas toujours; elle ne veut pas que nous n'ayons que des biens, seulement elle nous les fait desirer exclusivement, afin que la force contraire ne nous livre pas au mal exclusif. Bien loin que nos desirs puissent prouver que les biens sont seuls bons, ils sont au contraire une grande preuve que les compensations sont la loi de la nature; cette preuve est en nous, et nulle n'est plus sensible. Que la nécessité, c'est-à-dire la force indépendante de notre volonté, soit victorieuse de nos desirs, et que notre vie soit livrée aux douleurs, elle nous conduit au désespoir; que notre volonté parvienne à régler notre destinée, et qu'elle livre

notre vie à la continuité des plaisirs, elle nous conduit au dégoût de la vie. Ces deux états sont également mauvais. Nos affections intérieures sont aussi pénibles, nous sommes aussi misérables dans la satiété des plaisirs que dans l'excès des afflictions. Le bonheur de l'homme n'est que dans une sorte de mélange de jouissances et de peines (1). Les vrais heureux ne se trouvent pas plus parmi ceux qui n'ont qu'à

---

(1) «La prudence est la santé de l'ame, dit Confucius : cette prudence consiste dans le choix du juste milieu; et cette santé dans la persévérance du choix. Les maladies de l'ame sont dans les deux extrêmes».

Chum Yum, ou *Traité de la modération.*

Pourquoi les extrêmes sont-ils vicieux? parce qu'ils sont l'effet immodéré d'une impulsion unique. Rien n'est bon s'il n'est double ou multiple par ses causes, harmonique dans son résultat ; c'est le juste milieu, le point de l'équilibre. Le discernement de ce point, seul bon entre un nombre de plus ou moins imparfaits, est le goût de l'ordre, du juste, du mieux possible, des convenances de la nature. Les passions humaines sont orgueilleuses, ambitieuses; ou aimantes, voluptueuses. La sagesse cherche leur point d'équilibre et de réunion réelle ; l'homme est parfait, il est tout ce qu'il peut être, s'il vit dans la permanence de cet équilibre.

jouir, que parmi ceux qui ne peuvent que souffrir. L'étude du cœur de l'homme produit des données pour la théorie de l'univers. Si la félicité de l'être sensible n'est pas dans l'absence absolue du mal, l'optimisme est refuté, le voile de la nature paroît levé, et l'intelligence universelle seroit elle-même justifiée.

On a avancé qu'un seul élément principe pouvoit expliquer la nature. Mais comment un élément peut-il se modifier ? Si les moyens sont semblables, comment les produits sont-ils différens ? Si la matière fut primitivement homogène, comment est-elle devenue hétérogène ? « La raison, ajoute-t-on, nous dit que tout fut originairement homogène, et nos sens nous apprennent que rien ne l'est aujourd'hui ; mais ce n'est que par la voie du mélange que les corps ont pù passer de l'homogénéité à l'hétérogénéité apparente qui nous fait illusion ». Comment le mélange de corps homogènes a-t-il pu altérer leur homogénéité ; ou si elle n'est point altérée, comment s'opère cette apparence qui n'étoit pas avant le mélange, puisque l'on suppose que le mélange l'a pu seul produire ?

Je veux que la nature soit une dans ses fins, ou plutôt dans son résultat, dans son ensemble ; mais je ne pense pas qu'elle soit

une aussi dans ses moyens. Si elle fait de grandes choses par des voies simples, elle opère aussi une œuvre unique par des moyens très-compliqués. Cette épargne (1) que l'on lui suppose est sans doute imaginaire ; tout annonce sa profusion, tout en elle produit et est produit ; l'existence d'un insecte est liée, comme cause et comme effet, à la conservation des mondes. La nature est une œuvre unique, composée d'opérations multiples ; elle fait un tout parfait par l'opposition de ses élémens, comme son foible imitateur, l'artiste humain, construit un édifice symétrique par la ressemblance de ses parties. Illimitée, elle produit l'harmonie par l'opposition des contraires ; bornés, nous cherchons l'accord de l'ensemble

(1) Mille germes pourriront sur la terre, tandis qu'un seul y végétera ; mille insectes sont dévorés à leur naissance pour un qui obtient de vivre jusqu'à sa vieillesse naturelle. L'arbre isolé de l'arbre mâle qui devoit féconder ses germes, en produit-il moins les fleurs qui doivent toutes avorter. Il est de la prudence de l'homme d'employer soigneusement tous ses moyens, car ce qu'il néglige est perdu pour lui ; mais est-il une molécule qui puisse se perdre dans la nature ; pourquoi supposer dans son inépuisable abondance, les précautions de notre indigence ?

par l'union des semblables : voilà sans doute la différence caractéristique entre ses opérations sublimes et nos puérils essais. La perfection de l'art humain est de parvenir par un seul moyen à un effet complèxe ; celle de la nature, de rapporter à un effet unique, mais général, une incalculable multitude d'efforts dirigés dans deux voies contraires.

Si l'essence du feu élémentaire est le mouvement, j'admettrois par cette seule raison un autre élément, dont l'essence seroit de n'être point mu par lui-même. Mouvement et vie sont synonymes (1), dit-on ; je le croirois ainsi ; je croirois encore que tout composé est organisé, et que tout corps organisé est sensible ; mais je ne saurois concevoir que vie et existence soient synonymes ; au contraire, j'imagine sans peine un atôme élémentaire absolument inactif, comme, malgré Berkeley, je conçois aussi qu'il puisse exister (2) sans être

(1) Feu, mouvement et vie sont synonymes, voilà l'élément principe. Ils sont dans tout être organisé, et y produisent la sensibilité. Tout être organisé est nécessairement composé, tout composé réunit nécessairement les deux élémens ; le mouvement, la vie, la sensibilité appartiennent donc à tout composé.

(2) Voyez second *Entretien d'Hylas et de Philonoüs.*

connu d'aucune intelligence. Si jamais le génie des Becker ou des Staalh parvenoit, par les décompositions de la chimie, au feu élémentaire, il ne le pourroit employer parce qu'il ne pourroit le saisir; s'il parvenoit à la matière morte, il ne la pourroit activer, par cette même raison qu'il ne sauroit maîtriser l'élément actif; et comment organiseroit-il la matière indifférente sans le principe du mouvement?

Ces deux élémens ne sont que la matière diversement modifiés; mais puisque cette différence est nécessairement essentielle et primitive, elle constitue deux êtres distincts, deux élémens principes. Cette distinction n'est point détruite par l'assertion qu'ils sont tous deux matériels :, pourquoi la matière élémentaire seroit-elle homogène ? Les deux élémens principes seront matériels, mais l'un sera corporel et indifférent au mouvement ou au repos, l'autre sera snbtil et mu par lui-même.

On peut rapprocher les deux définitions de la nature données par Aristote dans sa physique, et par Diderot dans l'interprétation de la nature (1), et l'on aura celle-ci : *la nature*

---

(1) La nature est le principe éternel du mouvement et du repos. *Physique d'Aristote.*

est le résultat harmonique de la combinaison de l'élément actif et de l'élément inerte.

Doit-on reconnoître aussi deux mouvemens (1) principaux, celui d'attraction et

La nature est le résultat général de la combinaison des élémens. *Interprétation de la Nature.*

Je trouve dans ce même article de l'*Interprétation de la Nature*, intitulé : *Questions*, d'autres passages relatifs à ce qu'il a été dit plus haut. « Il me paroît » aussi impossible que tous les êtres de la nature » aient été produits par une matière parfaitement » homogène, qu'il le seroit de les représenter avec » une seule et même couleur........... J'appellerai » élémens les différentes matières hétérogènes né- » cessaires pour la production générale des phéno- » mènes de la nature. Quelques pages plus loin. » Si....., il est évident que la matière en général » est divisée en matière morte et en matière vivante. » ....Ce qu'on appelle matière vivante, ne » seroit-ce pas seulement une matière qui se meut » par elle-même ? et ce qu'on appelle une matière » morte, ne seroit-ce pas une matière mobile par une » autre matière » ?

(1) Buffon, dans les premières pages du supplément à l'Histoire naturelle, distribue ces deux mouvemens aux deux matières, brute et active. Mais on pourroit demander ce qu'est une matière brute qui se meut et en quoi elle diffère essentiellement de la matière active. Je croirois que l'inertie de l'une, opposée à l'effort de l'autre, suffiroit pour rendre

celui de projétion ? tout seroit-il double dans la nature ? toute cause auroit-elle deux effets opposés ? tout effet auroit-il deux causes contraires ? et tout étant à la fois cause et effet, la balance, toujours fixe quoique pressée sans relâche par d'innombrables efforts, se maintiendroit-elle dans l'équilibre seulement par l'égale force de cette tendance, ou par une harmonie plus positive, préétablie entre les deux principes ? . . . .

---

raison de ces deux mouvemens primitifs. Le feu élémentaire, dans son mouvement expansif, s'efforce d'entraîner la matière indifférente sur une ligne de projétion ; mais elle peut être repoussée vers son centre, par une autre force de projétion, quand la première vient à s'affoiblir ; ce qui se conçoit facilement, parce que l'on est forcé, pour expliquer l'action du feu élémentaire, d'assigner à ses parties leurs sphères particulières d'activité qui se résistent et se limitent mutuellement. Cette sorte de réaction pourroit rendre raison des phénomènes que l'on attribue à l'attraction. Mais en se livrant aux suppositions, l'on peut arranger ingénieusement des chimères ; et cette vaine industrie n'explique pas la nature.

QUATORZIÈME RÊVERIE.

Je ne vois pas un homme possédant ses facultés naturelles, jouissant d'une sansé robuste et de la liberté physique, que je ne me demande par quelle étrange foiblesse un tel homme peut être malheureux ou dépendant?

Misérables esclaves de nos moyens mêmes d'activité et d'indépendance, nous donnons, par nos passions extensives, tant de prise sur nous et aux hommes et aux événemens que pour satisfaire nos desirs considérés, nous consumons notre vie entière à les combattre, à combattre notre indépendance même, à briser l'instrument de notre liberté en rivant les chaînes qu'il devoit rompre.

Ainsi, là où il y a plus de différence dans les destinées individuelles, plus de penchans divers, plus d'industrie, plus d'objets de nos desirs, plus de besoins d'opinions; là l'homme a moins d'énergie et d'indépendance; là tout

est factice, maniéré, frivole, restreint à force d'être contrebalancé, et confus à force d'être compliqué ; là il y a de la douceur sans générosité, de la vanité sans grandeur, de la morale sans vertu, des habitudes et point de mœurs, de la dévotion et point d'esprit religieux, une conduite honnête sans droiture, de l'ostentation sans magnanimité, sans valeur, sans fermeté ; là il y a des hommes célèbres sans caractère, et a des choses petites et vaines, un masque exagéré qui les déguise sans les améliorer. Suites nécessaires de cette extrême différence dans le sort que chaque individu peut se promettre. Parce que l'on a trop à choisir, on passe ses jours à tout essayer et ne rien suivre ; et parce que rien n'est semblable, les avantages que l'on a sont flétris par le regret de ce que l'on connoît, ou de ce que l'on imagine de meilleur. Tous ces possibles alimentent l'imagination : nous nous passionnons pour ce qui nous est refusé ; et nos affections, toujours occupées au-dehors, ne s'arrêtent point aux choses où nous devons chercher notre bien-être ; ainsi dans la situation même la plus favorable, nous ne saurions être satisfaits, car ce que nous avons est précisément ce que nous ne desirons plus avoir.

La liberté politique ne consiste point à ne reconnoître aucune loi, mais à n'obéir qu'à celles-là seulement que l'on veut ou que du moins l'on avoue ; de même la liberté de la vie ne consiste point à être à chaque moment maître de ses actions, et à ne suivre en toutes choses que sa volonté actuelle (1), mais à n'obéir qu'à la règle de conduite que l'on s'est prescrit par une volonté motivée (2). D'où l'on

(1) Cette indépendance produit trop de délibération et d'incertitude. Dès que l'on s'arrête habituellement à peser les avantages de chaque chose, il arrive souvent que l'on ne sait plus à laquelle se déterminer, et plus souvent encore que l'on n'en trouve aucune qui mérite que l'on cherche à l'obtenir; car il en est bien peu parmi nous qui puissent valoir ce qu'elles coûtent. Cette froide estimation de la valeur réelle des choses, cette triste balance rebute notre ame suspendue dans l'indolence et le dégoût; et l'illusion à jamais détruite nous livre à l'indifférence pour toutes choses.

(2) Quand on décide l'avenir, on voit assez bien ce qui sera le plus convenable, et nul ne peut plus légitimement que soi-même prescrire quel ordre de choses on veut embrasser; mais quand on délibère sur le présent, l'impartialité devient d'une difficulté extrême, et il arrive presque toujours que l'on se laisse séduire par le goût actuel, ou l'intérêt du moment présent, qui rarement est le goût que l'on conservera, et l'intérêt de l'ensemble de la vie.

verra, si l'on y regarde bien, que cette liberté de la vie n'est que le pouvoir de suivre l'ordre de choses qui nous convient le plus, et de décider une fois ce qu'il nous importera de choisir toujours, chose que nous avons en effet bien le droit de décider (1).

Il s'ensuivroit que la liberté civile elle-même ne seroit que le pouvoir d'être tel qu'il conviendroit le mieux à notre nature. Ce qui expliqueroit comment, malgré tous les préjugés de la politique, on n'est libre qu'avec de bonnes institutions; comment il se peut que l'on soit libre accidentellement sous un despote; comment la vie privée est ordinairement si assujettie dans les pays libres; comment cet assujettissement lui-même peut être la liberté; et même comment la liberté inaliénable de l'homme

(1) Dans des lieux où ce choix entraîneroit trop d'inconstance ou d'irrésolutions, et des desirs trop vagues et trop ambitieux, il pourroit arriver que l'exercice de ce droit naturel rendît moins heureux que les suites des institutions qui l'ôteroient.

Chaque considération nouvelle m'amène toujours à condamner ce qui résulte généralement des grandes sociétés; car que pourroit-on attendre de convenable et d'heureux pour l'homme là où les lois de sa nature, et ses droits les plus inaliénables, sont presque tous criminels ou même funestes?

s'accorde très-bien avec sa dépendance nécessaire et de l'influence des choses et de ses propres impulsions.

Quoi ! vous ne sentirez jamais vous par qui les formes sociales se modifient, ou se maintiennent, vous ne sentirez jamais qu'il est contradictoire que tous se consacrent à un avantage qui ne soit pas celui de tous ; qu'il est illusoire que les passions ambitieuses conduisent à la félicité, puisqu'elle n'est que dans l'équilibre et le repos du cœur ; qu'il est absurde que le sort de chaque individu dépende des caprices de tant de milliers d'hommes qui ne savent pas s'il existe ; qu'il est absurde qu'un ministre adroitement perfide et profondément inhumain, dévaste l'Europe pour la gloire du ministère de son pays, ou qu'une spéculation de quelques marchands du Zuider-Sée (1) asservisse les nations africaines, et porte la désolation sous le beau ciel de l'Inde, ou la stérilité dans

(1) On peut voir dans Raynal, et ailleurs, tout ce que ce sont permis les Hollandais pour détruire chez les Indiens certaines épices, dont ils vouloient faire une récolte exclusive dans les îles qu'ils avoient envahies. On y peut voir aussi toutes les guerres, les injustices, les ravages produits par le commerce, ce célèbre lien des peuples.

ses îles ; qu'il est absurde et souverainement funeste que la terre soit divisée en vastes états, tandis que vos politiques eux-mêmes avouent que le peuple d'un petit état peut seul être libre et bon, parce qu'il peut seul connoître l'union et la simplicité. Ou si vous n'êtes pas séduits par ces erreurs vulgaires, quoi ! vous ne frémissez pas de jouer les nations pour la faveur de vos dogmes et l'éclat de votre règne ; vous ne rougissez pas de sacrifier à vos intérêts d'un jour la destinée des générations. Mais vous le savez et vous n'en avez nulle honte, nul remord, et vous ne le désavouez pas, et vous insultez à vos victimes, et elles se taisent. Vous les bravez, et elles vous admirent ; vous écrasez l'homme, et l'homme vous révère ! Qu'êtes-vous donc, ministres d'Ahriman ? et eux que sont-ils, les lâches ? Mais ils tyranniseroient comme vous, et vous ramperiez comme eux. Mortels et vils et méchans !

Pouvoir inexplicable qui fut donné à l'homme d'altérer ainsi sa nature ; d'étendre ses rapports pour multiplier ses douleurs, et son influence pour affliger ses semblables. Je le dirai sans cesse, je le dirai vainement ; mais je ne me lasserai pas de le redire ; laissons

ces biens corrupteurs, notre grandeur ridicule, nos progrès funestes ; retournons vers cet état naturel à notre être, qui diffère de la férocité des tems sauvages, et bien plus encore de la déviation de nos arts subtilisés et de nos mœurs énervées.

Combien de siècles encore les sophismes de l'oppression abuseront-ils les hommes, et les préventions inconsidérées feront-elles repousser avec dédain des vérités éternelles, que la nature prouve ; et que la raison séduite ne pouvant condamner, met au rang de beau romanesque ?

Tout est lié dans l'ordre social, dans l'ordre moral, dans l'ordre physique. La plus funeste des erreurs est celle qui éternise le mal en persuadant qu'il est inévitable. Les fruits désastreux de la perfectibilité s'accumuleront, les yeux s'ouvriront enfin sur l'avenir plus sinistre encore ; par l'expérience de ses misères l'homme apprendra quels sont ses biens. Cette révolution générale des choses exigera l'accord universel de tout ce qui compose l'ordre social. Les meilleures institutions que l'on établiroit en négligeant celles qui les doivent soutenir, ne seroient que des réglemens d'un jour. Cependant les hommes jetés dans le moule commun, ces vrais enfans de notre siècle, éni-

vrés d'esprit et privés d'ame ; pour qui l'usage est la loi irrévocable ; qui voient dans le monde comme il va, le monde comme il doit aller ; que tout mouvement alarme ; que toute grande chose étonne ; dont toutes les conceptions étroites sont badines, fleuries, délicieuses qui chérissent surtout les arts aimables, et sont nés pour les choses délicates ; dont la capricieuse et indolente volupté cherche, quitte, reprend et dédaigne des nouveautés d'un goût exquis ; et qui par fois ne sachant de quoi parler, arrangent le monde social en prenant le sorbet dans un lieu charmant ; ces hommes avancés, dont vingt siècles de perfectionnement préparèrent l'ingénieuse légèreté, vous diront avec une grâce inexprimable : qu'il faut se contenter de réformer quelques abus ; que les secousses dérangent tout le monde ; que nous ne sommes plus dans les siècles grossiers de la première Grèce, ni dans les tems rustiques de nos bons aïeux ; qu'un peuple éclairé est fait pour les arts et les agrémens de la vie ; et que tout homme sage abandonne les rêves inutiles de la philosophie, se soucie peu des peuples qui l'écouteroient si rarement, vit pour soi, ne cherche que les amusemens de la société, et ne songe qu'à se rendre aimable.

QUINZIÈME RÊVERIE.

Volentem fata ducunt, nolentem trahunt.

L'INTÉRÊT de leur propre repos exige du commun des hommes ce que la sagesse prescrit aux hommes desabusés ; le sage et l'homme vulgaire devroient également s'abandonner au cours des choses lorsqu'elles n'attendent point d'eux leur détermination ; et user bien du tems présent, sans prétendre préparer celui qui lui doit succéder. Les hommes ainsi entraînés seroient et plus heureux et meilleurs. La prudence comme l'imprévoyance naturelle, la raison profonde comme l'inepte insouciance s'accomoderoient également de cette indifférence plus facile, à la fois, et plus sensée que les efforts et l'habileté contraire. Mais la balance du fort est si inégale parmi nous que cette indifférence est devenue l'effort le plus diffi-

cile, et que cet abandon si naturel à tous les hommes, exige maintenant un héroïsme sublime auquel très-peu d'entre eux pourroient prétendre. La différence des conditions est si grande que dans cet état factice il y a plus de distance entre le sort des individus d'une même espèce que la nature n'en avoit mis entre les habitudes et la vie des espèces diverses. L'on voit d'un côté tant d'avantages, et de l'autre tant de maux, que bien peu se pourront résoudre à se laisser conduire les yeux fermés par l'aveugle sort. Ainsi chacun faisant, à peu près dans les mêmes sens, un effort qui pourtant s'oppose à l'effort de tous, dans ces réactions multipliées tout est incertain, bouleversé, soumis à des lois incalculables; nous nous livrons à un perpétuel hasard, en espérant constamment le fixer; les talens les plus subtils échouent par des causes inapperçues; et le plus heureux même d'entre nous a passé sa vie à préparer la situation dans laquelle il la vouloit passer. A l'heure suprême du silence des cœurs, quand le feu de la vie s'éteint, quand les illusions qu'il alimentoit se dissipent pour jamais, nous sourions amèrement à la vanité de nos efforts; mais la génération qui s'enflamme au moment qui nous refroidit,

poursuit

poursuit les mêmes prestiges avec un même délire ; et dans cette carrière fantastique, tous précipitent et perdent leurs années comme si leur vie entière n'étoit qu'un jour de leur durée. Les hommes se hâtent vainement, se poursuivent, se détruisent ; comme ces flots passagers qui se pressent les uns sur les autres, et se dévorent mutuellement. Leur existence tumultueuse et instantanée s'est à jamais évanouie ; et dans l'irrévocable succession des tems sans bornes, il ne subsiste nulle ombre même, ni du vain bruit de la vague agitée, ni de la vaine gloire de l'homme passionné.

Instituteurs des peuples, quand vous les dirigerez pour eux et non pour vous, donnez à chaque homme un sort constant, donnez à tous un sort semblable, afin qu'ils puissent se livrer doucement à la succession de leur être, et attendre en paix ce que la nature des choses pourra mettre de différence inévitable entre leurs tranquilles destinées.

Que la vie de l'homme ne soit modifiée que selon les différences que la nature y a mis. Le mouvement est nécessaire (1) comme le

(1) Ces besoins opposés semblent résulter immé-

repos à la conservation de l'animal ; ces deux besoins partagent sa vie et se maintiennent par leur opposition pendant toute sa durée. La jeunesse cherche l'action, la vieillesse penche vers le repos. Jeune, l'homme cherche les plaisirs ; il desire : vieux, il évite les maux ; il craint. L'un étend, l'autre resserre son être. L'un voudroit tout atteindre, tout posséder, tout identifier à lui-même ; l'autre s'estime heureux s'il peut tout fuir, être indépendant de tout, et se circonscrire tellement qu'il ne donne nulle prise aux douleurs. Le jeune homme est tout impatience, tout action, tout desir. Le vieillard, froid, détrompé, ne veut que repos et sécurité. Au milieu de la vie ces deux impulsions se trouvent dans une sorte d'équilibre, c'est l'âge des grandes choses ; la force, le génie tout est mûr dans l'homme ; c'est, si l'on veut, dans sa vie le moment de l'expression harmonique. Dans la jeunesse on ne fait, parmi nous, que se préparer pour ce que l'on entreprendra ; dans le retour de l'âge on n'est guères capable que de poursuivre ce que l'on a entrepris.

---

diatement de la double nature de tout être organisé. Voyez *la treizième Rêverie.*

L'homme passionné a moins besoin d'impulsions extérieures ; le principe du mouvement est en lui. Mais celui qui n'a point de passions, ou celui qui juge ses passions mêmes, pour qui il n'est plus d'illusions, et qui veut suivre la froide raison, celui-là a besoin d'un mo eur pris dans les événemens. Comme il est désabusé, il ne cherchera rien ; il ne s'agitera pas, parce que ses desirs sont modérés, ou qu'il les surmonte. Il suivra son sort, il ne le créera pas ; et si son sort le conduit à l'apathie, il n'en sortira pas. Sa raison blâmera cet abattement, mais elle ne le détruira point ; la volonté qu'elle produira sera forte, sans être active ; je veux dire que s'il faut nécessairement agir, elle résistera à tout pour suivre l'impulsion qu'elle aura choisie ; mais qu'en vain elle déterminera celle qu'il faudroit suivre, si elle est dans une position où elle puisse n'en suivre aucune, et dans cet état de langueur où l'on desire n'en suivre pas. On a vu des paralytiques, qui n'eussent pu faire un mouvement si on leur eût froidement annoncé que de ce seul mouvement dépendoit leur existence, on les a vu se lever et marcher vivement dans un moment d'effroi subit ou de violente colère. La plus

forte volonté réfléchie n'eut jamais fait ce que fit un desir rapide, involontaire, et qui n'eut pas le tems de se connoître lui-même. Ainsi les passions donnent seules à l'homme une véritable activité ; celle de la raison est plutôt une force d'inertie.

Il est des moralistes qui éteignent toute l'activité des penchans naturels, tout le feu des desirs, et veulent ensuite des vertus qui demandent une volonté forte. Ils prétendent allier deux choses absolument inalliables, l'enthousiasme à la froide réflexion, le zèle à l'indifférence personnelle. De nouvelles passions viennent se substituer d'elles-mêmes à celles qu'ils ont proscrites ; ou plutôt ce sont les mêmes qui, sous d'autres dehors, sont vénérées des aveugles qui les méprisoient, et de profanes, sont devenues saintes. Pour asseoir la morale on veut éloigner toutes les passions dont l'indépendance pourroit en effet la renverser ; mais sans les passions il n'est plus de morale ; et ce danger n'étant que dans l'opposition de la nature humaine avec le système social, et ne provenant que de nos écarts, il peut être détruit par la main qui le produisit. Si l'homme a pu altérer sa nature, sans doute il la peut régénérer.

On a comparé très-justement la vie morale à la course d'un vaisseau, les vents aux passions, le gouvernail à la raison, et les dispositions des voiles aux diverses situations intérieures que l'on modifie soi-même. Toutes les passions sont bonnes entre les mains du sage; le pilote le plus habile est celui qui fait route le plus près du vent. Un calme absolu est le plus redoutable fléau et dans les cœurs et sur les ondes. Souvent on surmonte l'orage, mais dans l'apathie on périt inévitablement. On fait effort contre les vagues furieuses; on se livre au désespoir sur la mer immobile.

Sans doute cet état de langueur et de dégoût est la plus funeste et la plus sinistre altération de notre nature; il se nourrit de lui-même, et se fortifie par sa propre durée; il repousse tout soulagement, il est sans terme, il est irrémédiable; il produit l'inaction, et l'inaction le perpétue; il fait taire les passions, et leur silence le livre à lui-même. Il décolore et flétrit la perpétuelle régénération des jours; vainement leur succession incertaine et variée place l'illusion dans leur mobilité, et les rend intéressans parce qu'il sont précaires: vain prestige de la vie, charme à jamais inutile à

nos cœurs désenchantés. Seroit-il quelqu'heureuse attente pour nous qui n'avons plus de desirs, ou quelque ardeur vers un terme dédaigné ? La suite de nos années n'est plus qu'une longue fatigue, parce que nous n'aimons rien dans leur durée ; et de même tout ce qu'elles offrent dans leur versatilité, nous paroît insipide, odieux, ou vain, parce que leur durée toute entière est à jamais stérilisée. L'ennui de nos jours rend chacun d'eux pénible ; et le poids de chacun d'eux ajoute à l'ennui de tous. Voudrions-nous chercher en nous des forces que le dégoût a consumé, et nous alimenter de notre propre substance, quand l'inanition est dans notre cœur même? Voulons-nous recourir à l'austère morale, toute sévérité demande de la force, et notre mal n'est autre chose que notre foiblesse ; à de grands desseins, ils demandent de l'enthousiasme, et nous sommes froids ; ils veulent de grands efforts, et nous sommes dans l'apathie. Prétendrons-nous vivre en sages : nul ne seroit mieux préparé ; nous sommes désabusés des passions et pénétrés du néant de la vie ; mais il nous faudra le caractère du sage, et c'est ce que nous n'aurons pas ; car le sage est ferme, et nous nous abandonnons : il est

constant, et nous sommes variables comme les impulsions extérieures : il se passionne pour la sagesse, sachant qu'elle seule mérite d'être aimée ; mais nous, nous ne pouvons rien aimer, parce que nous sentons que la sagesse elle-même est vanité : il se soutient avec énergie, parce qu'il s'estime lui-même ; mais nous, nous foiblissons, parce que nous ne pensons pas que ce soit la peine de faire effort pour rester tels que nous nous proposerions d'être : il est invincible par la conscience de ses succès passés, il est libre parce qu'il peut tout braver ; pour nous, la crainte et la dépendance habituelle ont perpétué notre abaissement ; et nous ne pouvons rien, parce que nous pensons ne rien pouvoir.

L'ame, et j'entends par-là toute la partie intérieure de notre être, s'alimente de ses sensations et de ses pensées, et se modifie selon les objets sur lesquels elle s'exerce ; comme le corps participe sensiblement à la nature des fruits dont il se nourrit, et s'altère ou se perfectionne selon l'habitude de ses travaux. Les occupations qui nous attachent à un intérêt trop limité, aux soins, à l'attention des petites choses, retrécissent l'esprit, énervent la pensée. L'habitude de ramper ainsi, semble

interdire tout ce qui est grand. Lorsqu'un certain goût pour ce qui est bien selon ses rapports, et utile par ses convenances, goût qui tient à la justesse, je ne dis pas à l'étendue, de jugement, se trouve joint à un esprit limité par des raisons particulières, tandis que par sa nature il eut pu s'élever à la région moyenne, ils produisent l'esprit d'ordre dans les détails, d'économie domestique, même d'épargne et de lésinerie. De grands esprits peuvent aussi descendre à cette économie privée, à cette recherche du mieux possible, qui dans les petites choses n'est souvent pas un avantage réel; mais comme ils ne donneront d'importance à ces détails qu'à cause de leurs rapports visibles ou supposés avec les objets qui en ont véritablement, ils ne tomberont pas dans la dépendance minutieuse où ces considérations entraînent les petits esprits; car ceux-ci se livrent tout entiers à l'ordre particulier et aux avantages que cherchent la prévoyance servile et l'égoïsme; mais les autres n'aiment l'ordre circonscrit que par son analogie avec l'ordre général. Cependant trop de privation des grandes conceptions, et trop d'habitude des petits intérêts pourront les borner enfin tout entiers dans ce cercle étroit

ou vil ; car lorsque nos affections ne sont pas entraînées par les grandes choses , il faut qu'elles s'attachent aux petites , et que le cœur trouve quelque part un mobile auquel il se livre. C'est cette cause qui met tant de différences entre les affections des hommes : nous naissons tous avec des penchans à peu près semblables , mais nos fortunes sont si variées, et notre dépendance si grande, qu'il n'est pas deux d'entre nous qui vivent dans des circonstances absolument les mêmes, et que nul ne peut éviter leur influence. Il est même bon qu'elles nous entraînent ainsi; leur nécessité est la loi primitive de l'homme. L'ame étroite lui obéit par foiblesse, et l'ame sage par choix. Il faut vouloir les événemens tels qu'ils sont, hors dans les choses générales et dans celles qui sont du devoir. Voilà la raison première des lois. Il ne faut pas que la société , même la plus simple , soit livrée aux perpétuelles variations de chaque homme et de chaque chose ; il ne faut pas non plus que l'on délibère sans cesse , soit parce qu'alors il n'y auroit pas d'ensemble , soit parce que si même tous pouvoient être toujours réunis pour former une volonté générale, elle seroit encore mobile, et de plus, contraire à elle-même,

puisque la vie doit être employée à agir et non à résoudre ; puisque toute action demande une sorte de continuité, et tout travail une durée qui le mène à son but. Il a donc fallu statuer une fois ce que l'on fera toujours, et décider en un tems marqué, ce que l'on fera pendant un tems plus long. Pour que la société soit bien ordonnée, pour que l'abandon s'accorde avec la prudence, et l'indépendance de chacun avec la soumission à la volonté de tous, il est donc nécessaire que la prudence des vieillards, l'énergie des ames fortes, et toute la sagesse de ceux qui font du cœur humain une étude véritable et profonde, préparent et déterminent le concours de toutes les volontés, et que leur résultat, une fois fixé dans un tems précis, soit ensuite constamment suivi : il est donc nécessaire que tous les moyens que l'homme a reçu de résoudre sagement et librement, soient réunis pour la confection de la loi, afin qu'ensuite nul n'ayant nulle raison, nul droit, et même nul prétexte de la blâmer, de l'enfreindre, de l'éluder, tous obéissent heureusement à l'ordre de choses qu'elle a préparé. Dans un état bien institué, la foiblesse vulgaire, l'indifférence philosophique, la vertu des grandes ames,

l'intérêt des ames viles, la prudence de celui qui raisonne ses actions, les penchans de celui qui ne voit que le moment actuel, la fière raison qui juge les principes eux-mêmes, et la servile habitude qui vénère tout ce qu'elle trouve établi ; enfin tout ce qui conduit les hommes, tout ce qui peut produire leur docilité, leur attachement ou leur révolte, en un mot tous les ressorts de la morale et de la politique, composent la perfection de la machine, et maintiennent sa durée. Il n'y a plus de cité si la loi n'est pas par-tout obéie ; il n'y a pas de liberté si cette obéissance combat notre volonté suivie, moins encore si elle révolte notre raison ; il faut donc que les institutions soient telles que la raison puisse s'abandonner à leurs suites naturelles, et que l'intérêt individuel aime à s'y abandonner.

Le génie est l'esprit d'étendue, d'ordre, de profondeur et de force. Chaque art, chaque science, toute chose humaine a son génie. L'une demande plus de subtilité, l'autre plus d'étendue, plus de finesse, ou plus de fierté, une marche prudente ou une attitude mâle. Mais le vrai, le premier génie, le génie philosophique, celui de l'instituteur des peuples,

renferme l'étendue pour connoître ou pressentir tout ce qui est, tout ce qui peut être; l'ordre pour sentir les convenances, les rapports, les suites, ordonner tout selon la nature, s'attacher par-tout au meilleur, sans jamais trouver suffisamment bon ce qui est moins parfaitement simple : la profondeur pour juger l'essence des choses, et les raisons de leurs aspects variés, sans jamais s'arrêter à des apparences extérieures ou partielles ; et pour suivre la vérité même dans les abstraits, sorte de milieu idéal dans lequel agissent et réagissent tous les êtres positifs : enfin la force pour communiquer aux hommes l'énergie et d'impulsion et de résistance, qui les place ou les maintient dans l'ordre général contre l'influence exclusive des moteurs partiels et passionnés, causes aveugles d'un repos léthargique, ou d'une direction fausse et immodérée.

Les préjugés du vulgaire des esprits viennent principalement du défaut d'étendue. Manquant d'objets de comparaison, et ne pouvant tout embrasser, ils s'habituent à considérer un objet d'une manière exclusive ou particulière; ainsi préoccupés d'une chose, ils trouvent ensuite très-différentes celles qui essentiellement

lui sont semblables (1). C'est encore par défaut d'étendue qu'ils ne sauroient voir les convenances éloignées, et les suites indirectes, ensorte qu'ils n'apperçoivent que les rapports les plus frappans, et que souvent ils en imaginent de faux. Le génie étendu voyant tout, ou du moins considérant également tout ce qu'il peut atteindre, est nécessairement impartial : il ne sauroit être toujours exempt d'erreurs ; mais toujours il sera libre de préjugés : d'ailleurs trop vaste pour croire qu'il n'y a d'existant que ce qu'il connoît, il saura douter, et ne s'égarera pas sans s'avouer que sa route est incertaine. S'il affirme, il peut être cru; non

(1) Ainsi la patrie d'un tel homme, s'il est républicain, est seule vraiment libre, ou seule bien gouvernée; s'il est sujet, son pays est seul florissant. Il n'est pas jusqu'à son village qu'il ne croie vraiment préférable au village voisin, et si vous allez chez lui, il vous montrera ses choux de la meilleure foi du monde, car il ne voit pas ses choux comme il voit d'autres choux. Ainsi la religion que l'on a vénéré dès le berceau, est seule divine, toutes les autres insensées ; ainsi les usages que l'on a suivi sont seuls fondés en raison, ceux des autres peuples ne sont qu'extravagance. Ainsi se divisent les hommes, etc.

que toujours il sache le vrai, mais parce qu'il n'affirme que ce qu'il sait certainement.

Je cherche à quel homme il appartient d'entendre la nature, d'approfondir le cœur humain, de déterminer les formes sociales.

Il n'est qu'un objet digne d'un cœur généreux, d'une grande ame, d'un vaste génie. Tout être animé dirige ses facultés à l'amélioration de son sort. Cette fin est la seule raison particulière de son être, la seule qui lui soit connue, et qu'en effet il lui importe de connoître. L'individu uni à l'espèce par ses propres besoins, obéit à cette tendance en la servant. Parmi les hommes, le sort de chacun plus dépendant de celui de tous et les sentimens plus communiqués et plus expansifs, font avec plus d'étendue, de l'intérêt général l'intérêt particulier, et du bien de tous, la loi de chacun. Tout homme social doit à ses semblables l'emploi de ses facultés; si elles sont bornées, elles ne servent que ceux qui l'entourent; si ses talens sont vastes, leur utilité s'étend dans une sphère moins limitée; si ses moyens sont sublimes, le bien du genre humain devient son objet. En vain le sage chérit la paisible obscurité; il doit à la foule qu'il peut guider, ses pensers profonds et son

génie régénérateur. C'est sans doute une loi de la sagesse de vivre loin des affaires et des passions, de la fortune et des hommes. La raison détrompée des erreurs sociales et des vanités humaines s'éloigne d'un monde qui la connoît peu, et préfère la muette solitude où règne la paix de la nature, aux demeures agitées que les passions tyrannisent. Mais si les circonstances permettent au sage de servir véritablement les hommes, il ne lui est plus permis de s'abandonner ainsi. Iroit-il dans sa prudence égoïste, spectateur indifférent des misères qu'il n'éprouveroit pas, livrer à leur déviation les mobiles humains qu'il pourroit diriger, et consumer pour lui les lumières qui devoient dissiper les ténèbres publiques; sa fière impassibilité insulteroit aux victimes qu'il ne soulageroit pas, et comme les dieux d'Épicure, loin de mériter les hommages des mortels, il ne vaudroit pas même le dernier des hommes utiles.

Ce qui caractérise surtout le vrai sage, c'est un sentiment profond d'ordre et d'harmonie. Toute erreur lui est pénible, tout mal l'afflige, toute injustice l'indigne; par-tout où l'humanité souffre, il la défend; il la venge par-tout où elle est opprimée. Sensible, généreux, im-

partial, toujours grand, toujours juste, indépendant de tout intérêt, de toute passion, de toute considération humaine; juge des lois et des opinions, mais toujours modéré, toujours pacifique; disciple de la nature, ami des hommes, sectateur du vrai et du beau, prêt à s'immoler au bien public, il est le plus utile et le plus sublime des héros, le bienfaiteur de l'humanité, l'organe particulier de l'ordre universel, le plus grand des hommes.

Il n'est d'aucun âge et d'aucune contrée; que font sur lui ces distinctions accidentelles du tems et de l'espace? Les nations antiques qui consumèrent l'Arabie, sont les mêmes à ses yeux que les hordes nouvelles qui épuisent les restes productifs de ses sables stérilisés. Au Labrador, à Londres, à Delhi, il avoue les lois primitives, et réforme les altérations funestes. Il voit l'homme par-tout semblable, et par-tout égaré; Cimbre ou Romain, Castillan ou Haïtien, Musulman ou Perse, Bonze ou Athé, il l'excuse, le plaint et le ramène. Seul il le pénètre, parce que seul il conçoit l'homme primitif; seul il a droit de le juger, parce que seul il est libre de toute prévention; seul il a droit de s'élever contre l'erreur, parce que seul il pressent la vérité dans l'erreur

même

même (1) ; seul il a droit de guider les hommes, parce que lui seul, indépendant de toute vue partielle, de tout dessein individuel, les rassemble pour les protéger, et les modifie pour les régénérer. Inspiré par le sentiment du beau, de l'heureux, du convenable, de l'ordonné, du sublime, son esprit est harmonique, son cœur droit, son génie vaste, son ame indépendante ; il donne à tous ses sentimens l'empreinte d'une bienveillance univer-

---

(1) L'ignorant rejette ou admet tout ; le demi savant, ou même le savant qui n'est rien de plus, rejette tout ce qu'il ne peut expliquer, et aime à rejeter tout ce qu'admettent les esprits crédules. Mais c'est une nouvelle prévention de croire si souvent les hommes ainsi prévenus sans cause. Le sage, moins prompt à condamner ce qu'il n'entend pas bien encore, laisse au nombre des peut-être ce qui n'est ni prouvé ni nécessaire, mais n'est pas non plus absurde ou contradictoire. Il ne condamne pas une opinion uniquement parce qu'elle est populaire ; car ces hommes crédules et sans lumières ont reçu d'ailleurs presque toutes leurs opinions ; on les a trompé quand on l'a voulu, mais il est des choses sur lesquelles on ne l'a pu vouloir : ainsi la plupart de leurs préjugés mêmes sont fondés dans la nature ; ce sont des vérités éloignées, peu sensibles, ou très-subtiles, qu'ils ont seulement laissé altérer par indifférence ou par inaptitude à discerner, dès leur prin-

selle, à toutes ses actions celle de la grandeur; il porte, dans tout ce qu'il juge, une lumière simple et nouvelle; et dans tout ce qu'il opère, un caractère profond de simplicité originale, et de cette perfection naturelle qui donne tout à la nécessité des lois primitives, rien aux systèmes secondaires, à l'opinion accidentelle.

Sans une grande érudition, il éclaire en un jour les questions difficiles qu'agitent les savans

---

cipe, ces altérations qu'ensuite ils respectent parce qu'ils les confondent avec cette vérité première dont ils vénèrent l'ancienneté. Ainsi que l'homme crédule cesse de s'autoriser du peut-être du sage contre le blâme décisif de l'homme plus instruit que profond; car la vérité est tellement défigurée dans son esprit que de la manière dont il l'entend, elle n'est plus qu'erreur. Le dogmatiste ne sait point la reconnoître sous ce costume ennemi, et la méprise inconsidérément parce qu'en effet elle porte un masque réprobateur. Mais le sage n'en attribue les dehors qu'aux hommes qui l'ont ainsi déguisée; il la reconnoît, la dévoile, et la montrant, ainsi rétablie sous sa forme première, aux deux juges, l'un inepte et l'autre téméraire, qu'elle avoit trompé, il prouve à tous deux qu'ils avoient également tort, l'un en la méconnoissant parce qu'elle étoit déguisée, l'autre en prétendant la connoître par ce déguisement même qui lui donnoit une forme étrangère.

vieillis dans les recherches. Sans une grande mémoire des mots, il ne perd jamais le résultat des choses qu'il a vu, qu'il a connu. Sa diction est noble, son éloquence négligée, mâle, énergique, tonnante. Indifférent, vulgaire, peut-être foible, dans tout ce qui n'est pas digne de sa grande ame, il retrouve la force, la persuasion, tout le calme de l'impassibilité, et toute la fermeté d'un enthousiasme raisonné, dès que l'importance des objets le place dans sa sphère d'activité.

S'il étudie la nature dans sa totalité, il trouve une grandeur unique, nécessaire, une profondeur impénétrable (1); s'il descend à ses vues particulières, il la trouve plus intelligible dans l'homme, et il en pénètre assez pour ordonner cet être isolé selon l'ensemble des êtres; s'il cherche les lois immuables du grand être dans les choses extérieures, ce n'est plus la voix intérieure qui le guide, c'est le doute du sage qui l'empêche de se livrer à l'erreur. Un certain instinct de ce qui est grand et universel le place dans les voies de la nature,

(1) Les raisons de cette impénétrabilité absolue ne me semblent nullement inaccessibles; je les exposerai ailleurs, afin d'établir d'une manière sensible l'évidence que je crois y trouver.

et lui dévoile tout ce qu'une intelligence limitée peut atteindre. Un sentiment d'ordre et de convenance lui fait pressentir ce qu'il ne sauroit voir, et interpréter en quelque sorte ce que nul homme ne peut entendre.

Disciple de la vérité seule, mais non des maîtres les plus célèbres parmi les hommes; admirateur, mais non sectaire des Descarte ou des Newton, s'il cherche par quelles forces se meuvent les mondes, il ne les soumettra pas à une loi unique d'impulsion ou d'attraction : mais il verra leurs orbites tracées par des moteurs opposés; il multipliera les soleils et les êtres animés, et l'analogie lui fera faire avec Lambert quelques pas dans l'infini.

S'il redescend sur le globe où le fixa la nécessité, il ne le fera pas naître d'hier, et s'animer un jour pour finir bientôt; il n'expliquera pas sa durée d'après les calculs aveugles d'une horde particulière; il n'asservira pas sa destinée à des vues circonscrites; et moins encore celles de l'univers entier aux besoins de quelques animalcules qui se tourmentent et s'éteignent sur sa surface bornée; mais il aimera l'hypothèse qui le fait commencer comme un corps individuel au milieu de la durée des êtres; se consolider, s'animer,

fleurir, se refroidir après une vaste durée ; et enfin mort, inanimé, se livrer aux forces étrangères pour être dissous par elles, et servir à la formation des mondes nouveaux.

Dans les choses humaines ses doutes deviendront des probabilités, quelquefois des certitudes. Dans un espace si étroit, dans une durée si courte, la raison peut espérer de tout voir ; et le flambeau philosophique pourra démasquer un jour tous les fantômes de la partialité. Là, dans les opinions anciennes, l'on trouve nos dogmes nouveaux ; toutes nos erreurs, dans la lente altération des vérités primitives ; les fléaux dévastateurs, dans l'abus des institutions heureuses ; et les peuples modernes opprimés par les bienfaits d'hommes antiques. Les traces anciennes se découvrent sous les pas des Bailly, et s'interprêtent par la science des Gebelins. Les fables que l'on prétendoit absurdes, deviennent les allégories de la vérité ; et l'erreur audacieuse n'insulte plus à la sagesse des tems meilleurs. Le scepticisme dévoile les préjugés, et des principes féconds montrent à leur place des vérités long-tems méconnues. Les Bayle, les Freret, les Boulanger, pèsent les probabilités et cherchent la raison première des choses.

Le génie que je suppose pénètre par l'onomatopée dans la nuit de la formation des langues ; il en bannit l'arbitraire qui rendoit leur étude sèche et vaine, et faisoit de leurs restes précieux (1) des débris inutiles à la raison.

Un grand principe lui aide à lever le voile de la nature, c'est que rien n'existe en elle sans une cause nécessaire ; un principe non moins vrai portera pour lui la lumière dans les ténébreuses institutions humaines ; il verra que cet agent de la nature n'a rien établi sans une raison première ; et que c'est à l'oubli seul de cette cause originale, que sont dus tous les abus (2) qui ont donné les carac-

(1) Nulle connoissance antérieure n'est plus nécessaire à l'intelligence des opinions de toutes les contrées, et de leur liaison si long-tems méconnue et si propre à désarmer le fanatisme, que celle des premiers principes des langues et de leur source commune. La connoissance du Zend, du Pelhvi, du Samscretan, de la langue de Tangut, et de celle commune à tout l'ancien Nord, ne sont que les premiers pas pour parvenir à l'alphabet primitif imaginé de nos jours, et par lequel seul on peut lire le grand livre de la pensée humaine dans tous les âges.

(2) Les préceptes eussent été inutiles pour les choses que la multitude eût été portée à faire naturellement

tères de la folie à l'œuvre de la raison, et précipité ceux que des lois généreuses devoient doucement entraîner.

---

et sans efforts. Ce qui étoit prescrit demandoit donc du courage, de la vertu dans l'exécution. Alors le général des hommes, prenant l'effort pour la vertu, devint bientôt enthousiaste de perfections immodérées. Tous les vices et tous les maux ne sont que l'abus du bien, le bien poussé à l'extrême. L'impulsion une fois donnée ne s'arrête jamais au terme utile; il faut tout l'art de la nature pour lui opposer à propos une force contraire : voilà pourquoi l'homme eût été facile à conduire par ses seuls penchans primitifs; la nature avoit su établir entre eux l'équilibre nécessaire. L'art des innovateurs n'a pu l'imiter dans les impulsions factices qui peut-être ont aidé un moment l'homme; mais qui devoient bientôt l'égarer, parce que rien ne les balançoit. Par l'abus progressif d'une idée sublime, l'indépendance d'une grande ame, image auguste de l'être immuable et supérieur à tout, *Achar*, les sectaires orientaux sont parvenus à la chimère insensée et funeste surtout dans leurs climats ardens, de l'homme impassible, parfaite image de leur dieu immobile, insensible et nul. *Panamanak*, l'immobile, surnom moderne de l'Être suprême. Voyez *Kircher*. Ce système d'une secte japonoise et des quiétistes chinois est conforme à la doctrine ésotérique de *Xekia*. Voyez *l'Encyclopédie*

SEIZIÈME RÊVERIE.

Cette inquiétude de l'homme qui le porte à vouloir tout connoître, est sans doute un des maux les plus funestes de son espèce; mais je ne saurois le croire irrémédiable. Je ne pense point que ses misères soient nécessaires, que ses vices soient dans sa nature, que ses malheurs soient des conséquences directes de l'ordre des choses. Nulle opinion ne me paroît plus hasardée, nul système plus dur à la fois et plus funeste. Chaque considération sur l'homme me ramène à cette erreur sinistre; je trouve toujours à combattre son principe erroné ou ses conséquences dangereuses; et je suis encore à concevoir comment on peut dire, en voyant l'homme si égaré et si misérable, la nature l'a fait ainsi; et comment, en méditant sur tant de maux, l'on peut

conclure froidement que toute recherche pour améliorer son sort n'est qu'un rêve inutile. Conclusion désespérante d'une législation stérile et orgueilleuse! parce que vous n'avez su nous rendre bons, vous affirmez que nous ne pouvons l'être; vous nous calomniez pour vous justifier; vous attribuez à la nature les vices de vos institutions; en irritant nos passions, vous niez qu'elles puissent être réprimées; quand vous avez altéré la nature, vous dites, voilà ses lois; en nous façonnant pour vos vues secrètes, vous nous accusez de ne pouvoir être formés au bien général; vous nous montrez les peuples dociles et malheureux, et vous nous dites, ils sont faits pour dépendre et souffrir; vous nous montrez vos sujets, et vous dites, voilà les hommes.

Sont-ils donc par-tout semblables? ou s'ils peuvent recevoir tant de formes diverses, n'y a-t-il que les bonnes qui leur soient refusées? A la vérité, dites vous, tous les peuples diffèrent; mais cette différence n'est autre qu'une variation dans le mal même; et ce que l'on voudroit réformer est tellement naturel à l'espèce humaine, que par-tout l'on trouve à peu près les mêmes choses quoique sous d'autres formes. Mais cette mutabilité de l'homme

prouve du moins qu'aucune de ces formes accidentelles n'est une partie constitutive de son être. De plus vous trouverez existant, quoiqu'isolé, tout ce qu'il faudroit réunir; vous ne trouverez aucun mal qui soit absolument général, aucun bien dont l'exemple ne soit chez quelque peuple, et peut-être aucun siècle et aucune contrée qui ne donnent partiellement la preuve consolante de la possibilité d'une institution fondée sur la nature; quoiqu'en effet aucun peut-être n'aient produit, dans son ensemble, ce chef-d'œuvre d'une sagesse que notre science méprise, et d'une perfection que nos vertus éloignent. Cette simplicité primitive des tems antiques n'est, à nos yeux éblouis, qu'ignorance et grossièreté; la droiture sans ostentation, la bonté qui ignore les vertus factices et les apparences hypocrites, ne sont qu'un penchant stérile d'une nature inculte. Rien n'est plus difficile à l'homme, et ne lui répugne davantage que de rétrograder; et cela seul explique comment ce système de perfectibilité a gagné tous les politiques et asservi toute la terre. Mais s'il est à toute chose deux extrêmes, l'un d'imperfection, et l'autre d'épuisement; si tout s'altère par trop d'effort, ou trop de durée;

si tout bien n'est jamais qu'un terme moyen entre la négation et l'abus, cette perfectibilité sera suivie de dégénération ; son effort, après nous avoir élevé, doit nous dégrader, et le mal est au-delà comme avant la limite. Si nous pouvons abuser de ce penchant, le plus bel attribut, dit-on, de l'espèce humaine, mais qui par sa nature en est aussi le plus dangereux ; si cet excès de nos desirs et cette erreur de notre raison sont évidemment possibles, ne conviendroit-il pas, dans l'impétuosité d'une course dont le terme touche aux abîmes, d'observer surtout la limite qu'il est bon d'atteindre et dangereux de franchir ? si nous ne la voyons plus au-delà du point où nous sommes parvenus, si notre marche devient incertaine, chancelante, pleine d'obstacles, de faux pas, et plus que jamais pénible, suspendons cette erreur aveugle, ouvrons les yeux malgré la répugnance d'un effroi qui plutôt devroit éveiller une attention nécessaire. Regardons en arrière ; si le but est passé, s'il est déjà loin de nous, nous obstinerons-nous à avancer encore vers ce terme trompeur que notre imagination nous promet toujours en nous éloignant toujours au risque de nous précipiter? Notre fatigue même ne doit-elle

pas plutôt nous faire rétrograder vers le repos certain, vers ce but invariable, seul asile assuré et permanent; et notre répugnance pour ce retour pénible, mais nécessaire, doit-elle être invincible ?

Je suppose qu'il ne reste plus qu'à examiner impartialement si l'on n'a pas été trop loin; et je ne pense point que celui qui n'est pas ébloui par de séduisans dehors puisse douter un moment. Je ne calcule pas la somme des biens et celle des maux; cette estimation seroit difficilement exacte, et quelqu'en soit la disproportion, je ne serois pas surpris que l'on parvînt à un résultat douteux. Mais cette estimation, fût-elle bien faite; y eût-il, ce que je ne crois nullement, dans le sort de l'homme actuel autant de plaisirs que de misères, des joies aussi grandes que le sont ses douleurs, cela ne prouveroit point encore. On demande aussi, compensation faite des diverses situations d'une même vie, s'il est plus d'hommes pour qui elle soit bonne que d'hommes qui aient droit de l'abhorrer : je crois encore que la réponse me seroit incontestablement favorable; mais ne le fût-elle point, cela ne prouveroit pas non plus; car le mal réel peut être allégé par l'espérance dont les promesses

séduisent le vieillard même malgré sa dure expérience, et l'espérance ne doit point être comptée ici. Pour déduire de cette estimation l'effet véritable de notre perfectibilité exagérée, il faudroit connoître impartialement l'état de l'homme encore entre les mains de la nature, état fort peu connu de ceux qui font ces sortes de recherches ; car s'il le connoissoient, sûrement ils ne les feroient pas, et la question seroit résolue. Voici donc comment je pense qu'elle devroit être posée.

Nos jouissances factices donnent-elles plus qu'elles n'ont coûté ? la balance est-elle égale entre le travail, les privations, les maux qu'elles ont causé, et les plaisirs qu'elles ont créé ? Je ne demande pas même que l'on compare les salons des riches, aux grabats des pauvres; ou la volupté d'un déjeûner apporté des Indes, avec l'incalculable multiplicité de travaux, de dangers et de crimes qu'il a coûté, en suivant le nègre dans l'esclavage des habitations, et le négociant à travers les orages de l'Océan ; je demande que ceux mêmes qui n'ont dans ce partage inégal que celui des jouissances me disent, si en général et durant le cours de leurs vies, leurs plaisirs mêmes ne leur ont pas plus coûté qu'ils n'ont

valu. Si quelque voluptueux, d'un sang ardent et d'une conduite modérée, dont la vie ne fut qu'espoir et desir, me répond par la négative, je lui opposerai mille heureux qui auront appris dans le cours insipide d'une vie toujours fortunée que la couronne paye bien rarement l'effort; et que si les plaisirs (1) étoient vus dans l'avenir comme ils sont sentis dans le présent, ils seroient aussitôt dédaignés; mille heureux qui n'auront trouvés dans leur bonheur même, que dégoût et satiété, et qui, bien avant le terme de leur triste carrière, détrompés d'espoir, auront vu sécher le desir dans leur cœur flétri, et n'auront continué non d'aimer, mais de vouloir les plaisirs, que parce qu'il faut bien enfin que le tems soit occupé par quelque chose, et qu'ils trouvoient dans leurs jouissances désormais vaines pour eux, cet avantage du moins qu'elles en imposoient à l'envie, et les faisoient croire heureux d'un bonheur qui n'étoit plus en eux.

Si l'on ne se laisse point prévenir par les premiers dehors, l'on convient assez généralement que ces hommes que les plaisirs envi-

(1) Il ne s'agit ici que de ceux que la nature ne donne pas seul à l'homme social.

ronnent, ne sont pas au fond plus heureux que le manœuvre qui les envie et le paysan qu'ils dédaignent. Que sert-il donc que tant d'hommes soient sacrifiés à ces plaisirs imaginaires ? Les maux du plus grand nombre augmentent dans une progression terrible; et la classe favorisée, loin d'en être plus heureuse, a perdu jusqu'à la faculté du bonheur. Comment justifier un ordre de choses qui ne sert à nul et nuit à presque tous ? Si parmi nous le meilleur sort, à tout prendre, est pour les moins malheureux d'entre les hommes du peuple, il est prouvé que nous n'avons travaillé que pour nos misères; car apparemment l'on ne me contestera pas que cette classe, qui dans nos villes devroit plutôt plaindre qu'envier les autres, ne soit plus heureuse encore chez les peuples simples, au moins par cela qu'elle n'y connoît point l'envie et tous les maux d'opinion; et qu'elle n'y soit bien plus nombreuse, puisqu'au lieu d'y être une partie plus ou moins limitée de la nation, elle y est la nation toute entière. Pourroit-on comparer le peuple de nos capitales dans sa vie affligée de privations, de craintes, de jalousies, d'avilissement et de plaisirs incomplets, ou grossiers, aux montagnards nomades; à la paix,

à la quiétude, à la joie franche, à la frugale abondance des véritables pasteurs, quelque loin de la perfection sociale que les retiennent et la superstition et plusieurs autres causes humaines.

Notre imagination fatiguée des vices et des misères qui composent l'histoire lamentable ou rebutante de tous les peuples policés, aime trop à se reposer sur les mœurs primitives des peuples nomades pour que ce sentiment, étranger à nos habitudes, ne soit pas dans la nature. Ceux de nous dont le goût plus altéré par les préjugés, méprise ces nations simples, et laissant les effets sublimes pour les formes riantes, méconnoît la majesté des monts, mais sait du moins se jouer avec la fleur des prairies; ceux-là, dis-je, ne sont-ils pas émus d'attendrissement et de regrets aux peintures consolantes de nos pastorales? Leurs préventions en font des chimères impossibles; mais leur cœur aime ces prétendues chimères, et ils voudroient être pasteurs si, disent-ils, il en pouvoit exister. Hommage que la force du vrai arrache à leur erreur même, et qu'il n'obtiendroit pas sans elle, tant leurs autres préjugés ont d'empire; car s'il existoit près d'eux un peuple d'Arcadie, ils rougiroient d'aimer

ses

ses mœurs et d'envier son sort. Mais ici l'illusion est dans l'expérience, et la réalité dans les écarts de l'imagination (1). Ces mœurs ne seroient pas si aimables si elles ne convenoient pas à notre nature; ces idées d'union, d'innocence, de plaisirs durables, de travail paisible et de vertus douces, ne seroient pas si touchantes à nos cœurs si elles pouvoient être absurdes aux yeux de la raison.

---

(1) L'on pense bien qu'il ne s'agit ici ni des bergers de Fontenelle, ni même du Daphnis de Gessner; mais les pastorales de nos poëtes plaisent beaucoup, parce qu'elles sont une imitation libre et fleurie d'une vérité non moins heureuse.

DIX-SEPTIÈME RÊVERIE.

S'IL m'étoit donné de déterminer mon sort, de choisir entre les possibles de la vie pour me composer une félicité réelle avec moins d'effort que les hommes n'en mettent à imaginer de nouvelles misères ; non, je ne vous envierois pas, tristes grandeurs, richesses inutiles, vanités des plaisirs. De trop vastes possessions absorberoient mes heures dans l'importunité de leurs soins ; comment seroient-elles des biens, je dépendrois d'elles ? Voudrois-je tenir en mes mains la chaîne fastueuse du pouvoir ; c'est sur moi que peseroit son plus grand effort. Livrerois-je mes jours au délire trompeur de la volupté ; elle efface la jouissance actuelle par l'illusion d'une attente plus grande ; dans l'inquiétude d'un desir plus ardent, elle fait mépriser un desir satisfait ; et détruit tout ce qu'elle laisse essayer, en

promettant ce qu'elle ne peut produire. Voudrois-je ainsi consumer en un jour l'aliment de ma vie, et perdre mon être dans l'irrémédiable satiété ? non, je ne vous chercherois pas, séductions funestes, vanités périssables. Cependant je voudrois jouir, mais du plaisir qui ne se flétrit pas, de celui qui soutient la vie et qui dure comme elle. Je voudrois du pouvoir, celui d'arracher quelques hommes à l'oppression morale, et de les maintenir heureux sous leurs propres lois. Si mon nom devoit survivre à mes tranquilles années, je voudrois qu'il fût chéri des infortunés, et qu'il fût cité chez les amis des hommes; je voudrois que ma mémoire rappelât des souvenirs heureux, qu'elle attachât mes enfans aux vertus douces, et servît à la prudence des vieillards pour former des hommes bons dans la génération naissante.

Mais que servent tous ces songes d'un bonheur qui ne nous est pas donné ? choisirons-nous des devoirs selon notre cœur, comme s'il nous étoit jamais permis de suivre son vœu ? Cependant cette supposition n'est pas chimérique ; il fut même un tems où elle parut probable, et l'avenir peut en amener la réalité, ou du moins en reproduire l'espérance.

Asile long-tems desiré, île heureuse, que le bon J.-J. a tant regretté (1), c'est dans ton sein que je voudrois vivre ; c'est au milieu des eaux qui t'embellissent, que je voudrois circonscrire et tous mes desirs et toute mon existence. C'est-là qu'avec des hommes faits pour une vie moins factice, je voudrois que le reste du globe me devint étranger comme tous ces mondes què nous oublions dans l'espace des cieux.

Isle heureuse, que te manque-t-il pour le bonheur de tes habitans ? Tes prairies sont riantes et tes vergers féconds. La fraîcheur des bois ombrage ton sommet ; les plus belles eaux t'environnent, tu renfermes tout ce qui est convenable à l'homme, et le sublime se déploie à ta vue. Quoi de plus majestueux que la chaîne d'Alpes qui borne ton horizon ? quoi de plus pittoresque que les monts du Jura qui t'abritent au Nord (2), et les rocs

(1) Isle de la Motte ou de St.-Pierre, dans le lac de Bienne. Sur le séjour de J.-J. dans cette île et sur ses regrets, voyez *La cinquième prom. des Rêveries du promeneur solitaire.*

(2) Le Jura ne garantit pas l'île des vents septentrionaux ; mais elle en reçoit un avantage : sans eux les marais de la Thièle, placés au S. O., pourroient

d'Erlach qui sont à ton Midi ? Est-il sous le ciel d'Europe un asile plus intéressant que cette belle contrée, ou un site plus paisible que celui dont tes eaux protégent la solitude? Elles sont dignes de te servir d'enceinte, elles ne baignent que des terres libres ; et leur pureté, douce image d'un cœur simple et droit reposant au milieu d'elles, t'environne de cette quiétude et de ce calme animé, qui n'ont rien de l'âpreté des déserts (1), ni du triste silence des terres façonnées par l'homme, et devenues arides et abandonnées.

---

nuire à la pureté de son atmosphère. Le vent de N. E. règne fréquemment dans toute cette grande vallée de la Suisse, qui s'étend à peu près du N. E. au S. O., entre les Alpes et le Jura. Mais indépendamment des vents, l'exposition vers le pôle a des effets sensibles, dont je ne crois pas que la cause ait encore été recherchée : ce sont eux dont l'île est exempte. On est affecté différemment dans un site qui s'abaisse vers le Nord que dans celui qui est incliné vers la ligne. On éprouve aussi une différence, moins grande à la vérité, entre l'exposition au couchant et celle au levant.

(1) Apreté sublime, et quelquefois délicieuse, surtout dans le malheur ; mais moins convenable à des habitudes douces, et à la continuité d'une vie telle qu'on la suppose ici.

La situation romantique du château de Chillon sur le lac de Genève, pourroit être comparée à celle de l'île St.-Pierre. Une eau plus vaste et non moins belle, les Hautes-Alpes plus rapprochées, l'aspect sauvage des rocs de Meillerie et de St.-Gingouph en font un lieu plus imposant encore, mais non pas plus touchant. Chillon est trop voisin du rivage et de la grande route d'Italie; on est trop près des hommes. Ce château isolé sur un roc étroit, ne peut suffire à ses habitans et perpétuer leur indépendance; c'est une retraite séduisante et non pas un asile pour le bonheur.

. . . .

. . . .

Les dénominations des choses ne sont point de vains sons indifférens à leurs effets. Les mots, en exprimant des pensées, en rappelant des souvenirs, intéressent nos cœurs et influent sur leurs affections; ils entraînent nos volontés comme notre pensée; il en est que l'on ne sauroit entendre sans une émotion profonde; d'autres, plus étonnans, semblent affoiblir les objets et nous les rendre indifférens. Les uns ridiculisent les choses qui nous passionnoient, arrêtent nos vices, ou détériorent nos mœurs; les autres élèvent nos con-

ceptions, développent l'ensemble des rapports jusqu'alors méconnus, embrasent notre imagination, et quelquefois déterminent notre vie.

Le langage des hommes simples est tout image et sentiment, le nôtre plus savant devient froid et muet. Le style figuré, dont l'imagination orientale abuse peut-être, est plus naturel à l'homme qu'une langue métaphysique. Ces termes abstraits, cette subtilité européenne, produisent une sorte de sécheresse et d'indifférence, dont nos mœurs se ressentent beaucoup. On ne la doit pas au climat seul, car on trouve entre les chants des Calédoniens et ceux des derniers poëtes de Rome, à peu près la différence que l'on imagine entre la musique grossière et puissante des Musée, des Therpandre, des Orphée, et les compositions savantes de nos modernes.

Ainsi je ne laisserai point à mon île les noms qu'elle porte. L'un exprime une chose trop générique, et l'autre n'exprime rien; mais je l'appellerai d'un nom qui désigne le genre de bonheur qu'on y doit goûter et le caractère de ses futurs habitans différant par tant de choses du commun des hommes. Je croirai avoir beaucoup fait si ce mot seul peut peindre

nos institutions, et si, en la nommant, nous sentons quels nous y devons être.

Je conserverai dans ma langue le sens des noms tudesques donnés aux monts du Grinderwald et de l'Hasli, que l'on apperçoit des rives de Bienne. Je dirai, le Pic de terreur, l'Inaccessible, le Sommet des tempêtes (1), afin d'embellir ma demeure facile par l'opposition de ces Alpes colossales, éternel empire des désastreux hivers. Dès que je sentirai fraîchir le vent du Sud-Est, je croirai respirer dans leurs glacières immuables, et au moindre bruit lointain, à la chûte des rocs suspendus sur la côte voisine, je croirai entendre le vaste écroulement de leurs terribles avalanches.

Il n'est point de site plus fait pour la paix du cœur et le charme de l'imagination, qu'une terre circonscrite qui jouit d'un aspect vaste et imposant au sein des ondes solitaires. Tel est cet asile peut-être unique dans la populeuse Europe. Son horizon, limité vers les frimats polaires, s'étend sans bornes sous les feux du Midi, et se prolonge vers l'Orient sur les terres de la Sarinne et de l'Aar. Ces contrées montueuses toutes couvertes de pâturages, de ver-

---

(1) Schreck-horn, Jungfrau-horn, Wetter-horn.

gers abondans, et d'habitations éparses à la manière patriarchale, coupées de belles eaux et ombragées de forêts pyramidales, s'élèvent fécondes et libres jusqu'à l'amphithéâtre des monts secondaires couronnés par la majesté des Alpes. Leurs formes sont sévères et sublimes; cette chaîne peut-être est seule (1) sur le globe. Lumineuse de tous les reflets de l'aurore et du couchant sur ses neiges unies et encroûtées, ou bien, aux ardeurs du Sud, vaporeuse et comme fumante et embrasée sous le voile éthéré, elle prolonge sa splendeur des aiguilles de l'Allée-Blanche et des dômes du Blumlis-Alp jusqu'aux sommets de Sargans et d'Appenzell. L'œil étonné de son immensité, croit la voir toute entière dans chacune de ses branches partagées et commandées par le colosse du Mont-Blanc et les escarpemens du Pic des Orages. Cent vallées, soumises aux mœurs opposées de cent peuples antiques, se dessinent dans leur profondeur. Là fleurissent dans d'inviolables asiles et les séductions du printemps et les douceurs automnales au sein des frimats séculaires. Là

---

(1) On sait que ses vallées profondément creusées, donnent à ses aiguilles et à ses glacières une élévation apparente, et une aspérité de formes supérieures à celles même des Andes.

tout est grand, caractérisé, perdurable. Là, l'on voit planer l'aigle terrible et indomptable; là l'on voit paître le chamois indomptable et paisible. Là subsistent les mœurs antiques des montagnards nomades. Là retentissent les accens du Ranz des vaches (1), et s'élèvent les chalets hospitaliers. Là fut jurée et aussitôt conquise la liberté publique. Là se trouvent la santé inaltérable et l'égalité réelle. Là, entre Vienne, Paris et Rome, la nature est encore entendue, l'homme est encore simple. Pasteurs d'Hasly et d'Underwalden, que vos fils soient long-tems semblables à vous, comme vous l'êtes

---

(1) Expression sublime et simple, plaisamment jugée par nombre d'habitans des plaines à qui sa langue est si étrangère. Cet air alpien est d'une antiquité immémoriale. C'est une sorte de tableau auditif des lieux, du caractère, des sensations, des goûts et des habitudes nomades dans les hautes vallées.

J.-J. lui-même ne l'a pas entendu; mais outre qu'il n'a pas connu les Hautes-Alpes, il n'a été J.-J. que dans un âge déjà avancé, peu accessible à un nouvel ordre de sensations, et il avoit passé vingt années dans l'étude de la musique actuelle. On trouve le Ranz des vaches noté dans son Dictionnaire de Musique : heureusement là du moins il n'est que copié.

à vos ancêtres dans la permanance de votre patrie autochtonne. Hommes d'Uri et d'Underwalden, vous êtes seuls restés à la nature, comme un monument vénérable des mœurs effacées, des formes primitives, et de plusieurs vérités méconnues.

Dans l'irrésistible torrent des heures qui dévore sans retour notre être instantané, cherchons du moins à pacifier ces destins versatiles, et prolongeons nos sensations par le doux contentement du jour qui s'écoule, et cette sécurité inaltérable qui semble perpétuer le présent et reculer l'avenir. Quelle étrange folie à des cœurs mortels que cette avidité qui consume nos jours plus rapidement que le tems lui-même; et ces desirs immodérés, ces alarmes, ces agitations qui perdent une durée déjà si ébranlée par nos orageux destins. Heureux le sage enfant de la nature qui use de sa vie et ne la précipite point en vain. Il coule ses jours faciles sous son toit simple mais commode. Libre de toute affaire, libre de l'inquiète cupidité, il nourrit son troupeau dans le pâturage qu'il reçut de ses pères; une source libre, des fruits, des racines, les châtaignes de son verger, le lait de ses chèvres,

suffisent à tous ses besoins (1) ; et il prépare ses enfans à la paix de son cœur, à la douceur de ses habitudes, à ses constantes voluptés.

Ainsi vivent les pasteurs des Alpes suisses dans les vallées fortunées de Schwitz, de Glaris ou d'Underwalden, où l'on ne voit pas un riche, où l'on ne trouve pas un pauvre ; où la simple abondance embellit le plus ignoré des chalets ; donc toutes les terres sont sauvages, et toutes sont aimées ; où chacun possède quelque chose des forêts et des eaux, des troupeaux et des pâturages ; où tout homme chérit sa patrie, parce que sa patrie toute entière est semblable à lui ; et dont le Landamme (2) maintient l'état en veillant sur ses

(1) Trois sortes d'hommes usent des choses naturelles ; et les hommes simples qui sont assez heureux pour n'imaginer que celles-là ; et les hommes disgraciés du sort qui sont assez pauvres pour n'en pouvoir atteindre d'autres ; et les hommes assez sages pour leur sacrifier tout ce que l'art peut produire.

(2) Chef du canton. L'on voit que ceci appartient à l'époque où une partie de la Suisse étoit libre ; maintenant la liberté est égale dans tous les cantons ; les Alpes et la plaine ont une même constitution.

troupeaux, en fauchant ses foins, en faisant ses fromages.

L'île de Rousseau convient au facile abandon, à la vie douce et reposée, que choisiroient des hommes réunis pour s'éloigner des autres hommes, pour échapper à la fatigue sociale, et maintenir le rêve d'un homme de bien à l'abri des vérités de la foule. Son indicible quiétude est délicieuse à l'automne de la vie, et encore à ces jeunes cœurs tristement mûris par des affections prématurées, et dans qui le désenchantement a devancé le soir des années ; mais elle n'est point également propre à une ame forte et simple qui, lasse de la vanité de sa vie et seule parmi les hommes moulés dans la forme publique, voudroit vivre quelques heures du moins avant le néant. Les hautes vallées des Alpes seroient sa véritable patrie ; il lui faut cette mâle aspérité, ces formes sévères, la nature grande et l'homme simple, la permanence des habitudes nomades, et des monts immuables ; il lui faut des hommes, tels qu'ils étoient avant les tems nouveaux, puissans par leurs organes et forts dans leurs sensations, enfans dans les arts, et bornés dans leurs besoins. Il lui faut des formes alpiennes ; le repos sauvage, et des sons

romantiques (1) ; le mugissement des torrens fougueux, dans la sécurité des vallées ; la paix des monts en leur silence inexprimable,

---

(1) Je sais que beaucoup de gens traitent de manie sauvage le goût des montagnes, préférant les plaines parce que les voitures y roulent mieux, que l'on y voit plus de meules de blé, et que les rivières en sont plus marchandes ; je sais qu'un plus grand nombre encore voyent indifféremment toute terre, pourvu qu'elle présente des commodités et des ressources, et que les hommes y soient serviables ; et assimilant les champs de la Suède à ceux de l'Andalousie, et les bords du Gange aux rives du Labrador, vont indifféremment où leurs projets de fortune les appellent ; et quand ils se veulent fixer dans une contrée nouvelle, s'informent seulement comment on y couche et surtout comment l'on y mange. Voudrois-je leur faire changer de goûts ou leur persuader une opinion différente, nullement ; je pense au contraire que l'homme n'est heureux, qu'il n'est bien ordonné, que lorsqu'il n'y a pas de discordance entre son naturel en général et ses affections accidentelles, entre ses penchans et le but qu'il leur propose.

Je reviens au pouvoir des sons sur l'homme. Des principaux modes apparens de sa faculté de sentir, je regarde l'ouïe comme celui qui le modifie le plus puissamment ; c'est celui qui excite dans ses organes les vibrations les plus marquées, celui par lequel surtout il se trouve à l'unisson ou discordant avec

et le fracas des glaciers qui se fendent, des rocs qui s'écroulent, et de la vaste ruine des hivers.

---

les êtres extérieurs, celui par conséquent qui influe le plus directement sur son bien-être et celui, comme on l'a toujours éprouvé, dont la privation le rend le plus malheureux en le séparant de l'univers. C'est par lui principalement que la solitude devient intolérable aux habitans des grandes villes qui, même dans une vie oisive et sédentaire, avoient contractés par l'ouïe l'habitude d'une continuelle agitation; c'est par lui que les habitans des plaines vaporeuses, qui retentissent dans leur silence apparent d'une fermentation perpétuelle, éprouvent un vide d'abord indéfinissable dans l'atmosphère pure et vraiment silencieuse des hautes montagnes. C'est encore son pouvoir qui, dans des tems presqu'oubliés, changea les passions et les mœurs des hordes sauvages, persuadées et entraînées invinciblement par l'éloquence des sons, non pas par cet art savant d'arranger leur succession d'une manière convenue, et dont l'esprit seul perçoive l'industrie ; mais par cette musique primitive qui n'imprime à nos organes que les ébranlemens dont ils sont naturellement susceptibles ; qui place dans une situation continue un effet simple et sublime, comme les accidens de la nature; qui dit à tous les hommes ce que chaque homme a pu éprouver; et dans son discours éloquent, introduit çà et là de ces accens caractérisés et indicibles, qui entraînent les ames fortes et n'arrêtent point les autres parce qu'elles n'ont pas entendu.

Hommes forts, hâtez-vous ; le sort vous a servi en vous faisant vivre, tandis qu'il en est tems encore dans plusieurs contrées. Hâtez-vous, les tems se préparent rapidement où cette nature robuste n'existera plus, où tout sol sera façonné, où tout homme sera énervé par l'industrie humaine ; où le Patagon connoîtra les arts des Italiens, et le Tartare aura les mœurs des Chinois ; où les rives de l'Irtis porteront les palais du Tibre et de la Seine, et les pâturages du Mechassipi deviendront arides comme les sables de Barca.

Le feu par-tout produit et multiplié par l'homme, en séchant les corps humides, en subdivisant et atténuant tous les composés, en consumant les germes invisibles, doit enfin altérer l'organisation végétale, affoiblir les espèces animées, sécher et stériliser la terre. Peut-être, à la vérité, d'autres causes naturelles lui préparent-elles plus puissamment encore l'époque où son harmonie interrompue doit laisser éteindre ses facultés productives, où toute végétation, toute fermentation, toute animalité doit cesser ; où, désséchée peut-être, peut-être refroidie ou minéralisée, elle doit rester un globe immuable et mort, jusqu'à ce que des siècles sans nombre achevant sa vieillesse,

vieillesse, et ossifiant tous les liens dont la souplesse ou l'irritabilité maintenoient ses parties, déterminent sa dissolution, et dissipent sa poussière dans le vaste éther pour la formation des globes nouveaux.

Mais, sans s'arrêter à ces suppositions d'une étendue incommensurable à l'être éphémère que la moisissure du globe a produit pour ramper entre les tubercules de sa surface, voyons du moins ce que notre activité prépare pour des tems accessibles à nos conceptions. Voyons froidement; dépouillons un moment le prestige de nos rêves, cette illusion de nos esprits en fermentation, et tout cet industrieux délire, enthousiasme burlesque, dont des enfans s'enivrent si plaisamment, et que d'autres enfans appellent avec respect le génie des grandes choses.

Oui, notre siècle a fait un pas sensible vers la perfection qu'il cherche. Laissons la liste de ses avantages, il n'est rien qu'il ignore moins. J'avoue même qu'ils doivent s'étendre dans un progrès rapide. Les anciens sentoient, nous avons vu que cela n'étoit pas dans l'ordre, et nous raisonnons. Les sensations avoient des bornes nécessaires; mais, pour nous, notre marche est illimitée; qui l'arrêteroit? qui in-

terdit à l'homme d'étendre dans des régions nouvelles son vaste trafic, gloire et félicité des nations, et de changer dans les airs son or et ses rubans pour des porcelaines et de l'opium ? qui lui interdit les moyens de foudroyer une armée entière par une détonation dont un enfant lâcheroit l'industrieux ressort ? O hommes ! ces merveilles, et de plus grandes encore ne vous sont point impossibles; mais consultez vos facultés passives, interrogez cette nature toujours la même; elle vous répondra dans tous les tems. Elle répondra à tous les peuples : mortels inquiets et instantanés vous pourrez multiplier dans une extension indéfinie les produits de vos facultés actives, car alors vous êtes seulement l'occasion, les forces du globe sont vos moyens; mais vous n'ajouterez rien à vos forces passives, là les moyens sont en vous, ils ne croîtront pas. Mortels trompés, vous n'étendrez jamais que vos desirs et vos misères. Vous pourrez épuiser la terre qui vous porte, mais le foyer dévastateur sera dans vos cœurs, il vous consumera les premiers.

Sans doute il est pour l'espèce comme pour l'individu une vieillesse inévitable; mais pourquoi l'avancer par une impulsion factice au

lieu de la retarder par un régime de modération et de sobriété. La véritable enfance est une vie incomplète, qui s'essaye, et est encore informe; elle joiut de l'accroissement de ses forces dans l'espoir de leur maturité; mais l'enfance de la décrépitude est un état misérable, une vie épuisée, stérilisée pour l'espoir même, une vie annullée, toujours vaine et souvent ridicule. On vous dit que tout sera perfectionné, et moi je vous dis que tout sera suranné, et que tout sera avili. On vous dit que l'espèce ne vieillit point, on vous dit encore qu'il n'en est pas des corps politiques comme des individus; on vous abuse: tout est analogie dans la nature; mais l'on ne veut voir qu'un jour de l'histoire des générations; l'on apprend trop, l'on ne perçoit plus rien; une philosophie d'esprit sans profondeur est le premier des fléaux de ce siècle (1). Nous précipitons (2) notre existence en perdant

(1) Siècle privilégié et à jamais mémorable; siècle rapidement avancé dont les constitutions s'écrivent en vaudevilles, dont les enfans savent persiffler la morale, dont les philosophes versifient dans les maisons de bals, dont les chevaux dansent la Gavotte.

(2) Les stimulans de la Torride peuvent avoir contribué à nous vieillir. Leurs feux agissent moins dans

l'univers social. On admire (1); mais le penseur plus sévère voit avec effroi le moment inévitable où tout sera artifice et calcul, où l'on sera blasé sur tout, indifférent à tout, et dévoré d'une agitation qui n'aura plus même d'illusions pour objet.

Et si ces foibles traits échappent à la ruine des tems, les générations éloignées, instruites par les faits dont nous hâtons pour elles la leçon désastreuse, apprendront qu'il est des vérités profondes que l'on a pu pressentir même

---

l'Inde, parce qu'on y est moins actif; mais l'inquiétude européenne, excitée par leur fermentation, produit ces hommes remuans et agités dont le reste du globe voit la folie avec un étonnement toujours nouveau.

(1) Voudrois-je donc que l'on retrogradât vers ces ténèbres de superstition et de servitude, dont la terre est encore si généralement obscurcie? Non: mais je soutiens que ces tems ne sont venus que de l'opposition entre les lumières factices de quelques-uns et l'ignorance publique. Ils ont suivi, bien plus que précédé, des tems de recherche et de mollesse. En Amérique même, c'est dans le puissant empire de Montezume que l'on trouva le cimetière des sacrifices. Tous nos maux viennent de nos passions extensibles, aucuns des limites naturelles de nos perceptions.

au sein de toute la séduction sociale qui les dissimuloit.

Peuples libres de l'Helvétie, montagnards encore simples; vous surtout heureux pasteurs, familles nomades des antiques vallées! c'est à vous que je m'adresse, c'est de vous que je voudrois être entendu; de vous à qui la félicité naturelle est encore accessible; de vous que nos arts vont séduire, mais qui pourriez-vous arrêter si vous jugiez, loin des illusions, notre expérience sinistre et méconnue.

SOMMAIRES

DES

RÊVERIES.

SOMMAIRE

De la première Rêverie.

Dépendance inévitable de l'homme. Assujettissement indirect au cours des choses lors même que l'on veut les maîtriser. Comment le besoin d'espérer ce que nous desirons nous dissimule le joug de la nécessité.

Site aride et solitaire. Horizon illimité sous un ciel ardent. Profondeur de la nature. Opposition de la permanence universelle à la mobilité individuelle.

Contradiction et inintelligibilité dans un plan raisonné et des causes finales. Vanité de l'extension humaine dans des destinées mortelles. Anéantissement. L'idée comprimante de l'anéantissement, après ce délire qui nous fait embrasser dans nos conceptions un espace et une durée indéfinis, produit sur nous l'effet du retour de l'ivresse.

Indifférence et nécessité de toute chose. Les formes, les modifications peuvent être connues dans leurs rapports; les essences ne peuvent l'être, parce qu'elles ne peuvent être comparées. Les êtres sont absolument, éternellement; leurs agrégations se combineront dans tous les rapports possibles, et changeront sans aucun repos, sans aucune permanence.

Le beau, le juste sont des rapports accidentels, de pures abstractions de l'ordre social. Toutes choses sont égales dans l'universalité des choses. Et l'homme, et l'herbe, et le globe commencent, durent et finissent par les mêmes lois. Agrégation organisée. Est mue par l'action des autres corps et les meut par sa réaction. Tout mouvement est communiqué; est reçu et rendu.

Les composés les plus organisés, conservant quelque trace des impressions reçues, ont le sentiment du *moi*, de la succession d'impulsions, ou assemblage de plusieurs traces présentement conservées d'impressions successives dans leur principe. Le sentiment de cette continuité devenu habituel, a produit le rêve de l'immortalité: la durée future de cette continuité étant nécessairement indéfinie dans notre imagination. L'individu ne sentant qu'en lui, doit d'abord juger plus grands les objets placés près de

lui, et lui-même plus grand que tout autre être; et c'est la source première de toutes nos chimères sur l'importance et la durée de notre être. Nous pouvons estimer les relations particulières des choses dans leurs rapports avec notre individu ; cette seule connoissance est utile, elle seule peut être certaine ; mais nous manquons de données pour l'estimation, d'ailleurs inutile, des différences et des rapports généraux ; et quant aux essences, elles ne peuvent être connues de nulle intelligence. Si la nature entière nous étoit connue, cette connoissance absolue des choses nous seroit inutile ; car tout est nécessaire. Il n'existe qu'une vérité absolue ; mais les vérités relatives sont les modérateurs de la vie.

Notre volonté n'est point une cause première et libre, mais un effet nécessaire de causes antérieures. Comment la volonté paroît libre ; comment la volonté forte paroît conduire aux succès ; et comment la confiance s'accorde avec la prospérité et l'annonce même en quelque sorte.

SOMMAIRE

De la seconde Rêverie.

De l'être et de la nature. De l'être simple ; de l'être composé ; de l'être organisé. Des divers moyens de conservation des composés plus ou moins organisés.

De la faculté sensitive dans la particule élémentaire et dans l'être composé. Des sensations, des traces conservées et comparées. De la continuité de sensations. Tout desir n'est primitivement que le sentiment d'un besoin, et tout besoin particulier n'est qu'une modification du besoin général d'être conservé.

De l'enchaînement de toutes choses passives et actives, causes et effets, mues et motrices.

Des premiers besoins de l'être animé. Extension accidentelle des premiers besoins. Le besoin d'activité devient immodéré dans l'homme livré à la multitude des impulsions sociales. Cet excès conduit nécessairement ou à l'épuisement ou à l'ennui.

Avidité de sensations, besoin de sentir, d'où pas-

sions appétantes ; mais de ne pas sentir péniblement, d'où passions repoussantes et comme négatives.

De l'habitude de balancer perpétuellement ce que l'on cherche et ce que l'on évite, se forme une sorte de besoin d'équilibré presqu'absolu, mêlé d'une légère inclinaison vers le desir ; un jugement modérateur, un sentiment subtil, composé factice et presqu'indéfinissable (1).

Résultats des mobiles universels, modifiés dans chaque homme par l'habitude. Raisons du pouvoir de l'habitude. Habitude, raison déterminante dans ce qui n'est pas d'une nécessité universelle et absolue. La loi invariable des premiers besoins constitue l'espèce ; la loi secondaire de l'habitude constitue l'individu. Comment le pouvoir de l'exemple est une modification du pouvoir de l'habitude.

---

(1) Ce que nous nommons délicatesse dans nos sociétés actuelles.

SOMMAIRE

De la troisième Rêverie.

.... Tacitum sylvas inter reptare salubres
Curantem quidquid dignum sapiente bonoque est?
Horace, Epit. IV.

De la méditation déterminée et de la rêverie. Pourquoi celle-ci est douce et la première pénible. De la facilité que les objets extérieurs donnent à la rêverie, et comment notre situation intérieure est produite par les impressions reçues du dehors. Des effets sensibles que nous pouvons produire sur notre pensée par le plus léger mouvement imprimé à nos organes.

De notre dépendance des lieux et des saisons. Division de l'année solaire en deux parties marquées ; l'une de renouvellement, de développement ; l'autre d'altération, de dissolution. Pourquoi les effets premiers et moyens de ces deux progressions influent davantage sur nous que les effets extrêmes.

Des impressions ineffables du printemps. Des cœurs

trop sensibles qu'il consume, et des cœurs flétris qu'il ne peut plus faire jouir.

De l'automne, de ses jours abrégés, de son ciel calmé, de sa paix mélancolique. Comme elle convient à l'homme simple, à l'homme sage, à l'homme sensible et détrompé, aux cœurs vieillis avant le tems.

L'hiver attache aux arts par le prétexte des besoins; mais le facile été inspire le regret de la simplicité naturelle. Pouvoir de ces regrets; pouvoir de ceux que réveilloient les accens du R. des V. dans le cœur des montagnards.

Des impressions faciles et profondes que tout produit sur l'homme sensible. De la vraie sensibilité, de ses perpétuelles agitations, de ses foiblesses et de sa dépendance. Dans quels hommes elle conduit à l'ennui de la vie.

Du malheur de l'homme à la fois sensible et détrompé. De l'opposition pénible qui règne en lui. De ses besoins sans objet. Comment l'inanimé même nourrit ses douleurs et l'entretient de ses regrets.

SOMMAIRE

De la quatrième Rêverie.

Nos affections sont déterminées plus encore par les dispositions particulières de nos organes que par l'impression actuellement reçue du dehors. Le plus vrai de nos biens est cette harmonie générale de tout notre être, qui fait la santé parfaite. La vie n'est qu'une sorte d'oscillation qui nous fait passer et repasser en quelque sorte ce point harmonique en deux sens différens. Cette oscillation retenue dans ses bornes est la santé, le bien-être ; lorsqu'elle nous emporte trop loin, c'est la douleur, les maladies, la destruction. Le sentiment de cette harmonie nous donne ces momens délicieux et inexprimables, où, dans quelque situation extérieure que nous nous trouvions, nous ne pouvons éprouver que des sentimens heureux, et rencontrer que des occasions de jouissances ; ces momens de paix et d'énergie, où, libre et indifférent, l'on se sent habile à tous les biens et supérieur à tous les maux.

L'homme ne peut obtenir cette heureuse harmonie

de son être que par l'emploi habituel et modéré de ses facultés. L'inaction donne un sentiment pénible de nullité, et rend odieuses nos heures stériles.

L'énergie ne sauroit être soutenue si elle ne s'exerce ou sur des objets variés, ou sur un objet inépuisable; ainsi les plaisirs ne peuvent suffire à l'emploi de la vie.

Primitivement, l'être animé ne pouvoit être malheureux. Il ne connoissoit le mal que dans des instans très-rapides ; les autres parties de sa vie étoient bonnes ou indifférentes, et celles-ci mêmes étoient bonnes; car, primitivement, le sentiment de sa propre existence devoit lui suffire. Le bonheur de l'être sensible est de se sentir selon sa nature. L'être qui sent qu'il est, qu'il continue d'être, qu'il se conserve pour être, se sent selon sa nature. Ce sentiment est un sentiment de bien-être. Différence entre cet état primitif et l'état actuel de l'homme. Du besoin de sensations fortes et positives dans cet état actuel. Besoin d'occupations commandées.

Comment trop de liberté dans les détails de la vie conduit à l'inaction et celle-ci à l'ennui. Causes de l'ennui. Misères réelles de la classe privilégiée. Incertitude, indolence, dégoût de toutes choses ; ennui de la vie. Avantages d'un cœur simple et des desirs limités.

Des illusions qui nous abusent dans la recherche du bien. Différences essentielles, opposition entre la simplicité et la misère. De la simplicité. De la misère. L'homme simple n'est ni ne peut être misérable.

SOMMAIRE

De la cinquième Rêverie.

Il est des jours d'ennui, d'abattement extrême,
Où l'homme le plus ferme est à charge à lui-même.

Machbet.

Par Ducis.

Des tems d'abattement qui ramènent presqu'à la foiblesse et à la dépendance du commun des hommes les ames les plus grandes, et les génies les plus élevés.

Les maux extrêmes ne peuvent abattre une grande ame ; au contraire, ils lui rendent toute son énergie. Ce qui l'épuise insensiblement, et l'entraîne par un effort lent et indirect à s'abandonner à l'apathie, c'est cette continuité misérable de peines et d'ennuis qui obsèdent et oppriment chaque jour une vie privée de situations énergiques et consumée dans un ordre de choses contraire à notre nature. Le seul fléau d'une grande ame est la langueur ; elle deviendroit plus forte en luttant contre un ennemi puissant : elle n'est vaincue que lorsqu'elle dédaigne de résister.

SOMMAIRE

De la sixième Rêverie.

Nos excès physiques et moraux sont des résultats sensibles de l'extension que nous avons donné à notre principe actif, au besoin de sentir et d'agir. Nous aimons les impulsions extrêmes, nous exagérons tous nos besoins, nous nous livrons avec enthousiasme à tous les mobiles de la vie.

Des boissons spiritueuses. De leurs effets. Du délire inévitable qui les fait par-tout adopter.

Retour nécessaire de toute énergie immodérée, de toute joie exaltée, de toute ivresse.

L'usage des boissons fermentées et théïformes détruit l'aptitude au vrai bonheur. Des maux de nerfs.

L'homme a épuisé toute son industrie à détruire voluptueusement son être, et cette expérience de tous les siècles est perdue pour l'aveugle postérité.

SOMMAIRE

De la septième Rêverie.

Une impulsion est nécessaire à l'être actif, mais des moteurs multipliés et toujours opposés fatiguent sa vie. Les traces du passé toujours conservées et celles de l'avenir toujours pressenties occupent nos facultés de ce qui est éloigné ou imaginaire, et nous ne vivons presque jamais dans le moment actuel; ainsi toujours autres que ce que nous devrions être, nous perdons notre vie.

Il importe que la sensation actuelle soit supérieure à toute autre; il importe encore qu'elle soit convenable à notre nature. Telle étoit la première disposition des choses : nos maux viennent de nous en être éloignés ; il est des moyens de nous en rapprocher, soit directement, soit indirectement.

Des effets des fermentés, et de ceux de la vraie philosophie. Les fermentés nous font rétrograder vers l'état le plus convenable à notre être, mais instantanément et d'une manière destructive : or le bonheur

ne consiste que dans la continuité de bien-être, l'exemption de douleur. C'est donc à la philosophie qu'il faut recourir ; elle nous apprend à vivre dans le présent, et à nous y modifier d'une manière propre à notre nature.

Des occupations commandées peuvent suffire à beaucoup d'hommes contre une partie des maux factices. Mais il ne reste que la philosophie à ceux qui ont le double malheur d'être éloignés de la première simplicité, et d'être dans le cours actuel des choses, exempts de travail, de besoins et d'ignorance.

Discordance entre l'œuvre des hommes et l'œuvre universelle. Elle n'est sensible que pour ceux dont l'esprit atteint les limites de l'institution humaine.

La philosophie, en nous faisant voir universellement et également, nous apprend à choisir et à rejeter selon nos vrais besoins, et ainsi supplée, quoiqu'imparfaitement, aux moyens primitifs de n'éprouver que ce qui est convenable à notre nature.

Du vrai philosophe. De la vraie philosophie. Elle convient réellement à peu d'hommes. Il ne faut point s'arrêter dans la recherche du bon et du vrai. Quand on a mal entendu la philosophie ou que l'on a abusé d'elle, le vulgaire en conclut qu'elle est inutile ou funeste au bien public.

La vraie philosophie ne sauroit nuire aux hommes ; cependant ses lois ont quelque chose de vain : tout est nécessaire et irrésistible ; et, comme elle donne le sentiment de cette vérité, elle ne peut satisfaire aussi pleinement que le mobile primitif de la sensation présente.

SOMMAIRE

DE LA HUITIÈME RÊVERIE.

MOMENTS d'une température heureuse qui, au sein des frimats, vers le solstice d'hiver, semblent participer de la douceur de l'automne et du renouvellement du printemps. De la Violette, des lieux qu'elle aime et des hommes qu'elle intéresse. Vallon solitaire.

Quand le cœur s'ouvre aux passions, il s'ouvre à l'ennui de la vie. Comment l'homme est devenu malheureux par ses desirs mêmes. Agitation sans objet fixe, besoin d'une passion plus déterminée; effet de de ce besoin sur une ame forte. Contradiction entre les grands projets du génie et sa destinée mortelle. La nécessité entraîne seule l'univers. Abandonner cette prolongation d'existence qui est impossible et contradictoire, et user de la vie rapide, sans vouloir étendre vainement son être, mais sans souffrir qu'il soit comprimé. S'élever aux vues générales, aux conceptions indépendantes.

Vie de l'homme. Vanité et incertitude de ses causes, de sa destination, de ses biens, de ses vertus. Vanité de tout son être considéré dans le système des moralistes. Animé par le seul intérêt personnel, soutenu par la seule illusion, il n'est réellement entraîné que par le cours mécanique de l'univers.

Ce n'est point dans l'histoire de quelques générations que l'on peut lire ce qui convient vraiment à l'homme ; il faudroit plutôt consulter ce qui est resté dans nous à la nature.

Il faut des sensations profondes aux hommes organisés pour sentir profondément ; ils sont fréquemment réduits à l'état de suspension et d'apathie. Nous souffrons nécessairement, nous ne sommes point selon notre nature, lorsqu'il y a opposition entre les objets du dehors et notre situation intérieure. Dans des lieux sauvages le solitaire trouve des moteurs dans les objets inanimés. Les pins renversés, le vent des montagnes, la feuille détachée d'un hêtre, le roc miné par l'effort séculaire des frimats, de la végétation et des ondes ; le silence ou le mouvement, la vie ou les ruines, tout l'entraîne et le modifie ; il n'existe plus individuellement et isolé ; mais il participe de la situation et des altérations de tout ce qui l'entoure.

SOMMAIRE

De la neuvième Rêverie.

Si l'homme est né bon ou méchant. De l'extrême imperfection de notre morale ; des causes qui s'opposent à son avancement, ou plutôt qui l'empêchent d'abandonner les voies sur lesquelles elle s'est égarée, et de rétrograder pour se mettre dans sa direction naturelle. L'homme n'est point bon, il n'est point méchant, il est homme. S'il est bon ce n'est point dans notre sens ; il ne peut être bon que relativement ; sa bonté ou sa perfection seroit dans l'accord entre son espèce et les autres parties de l'univers.

Dans l'alternative de suivre la nature ou de la forcer à d'autres lois, on conçoit à peine que l'on ait pu entreprendre de détourner le cours universel des choses pour lui faire prendre la direction indiquée par quelques animalcules en délire. Du pouvoir limité de nos institutions même sur l'homme individuel. De la complication de causes dans tous les effets naturels.

L'éducation sera essentiellement mauvaise par-tout où elle combattra la nature, elle le sera relativement toutes les fois qu'elle ne s'accordera point avec tous les moyens physiques ou moraux qui tendent comme elle à modifier l'homme. L'opposition entre nos besoins et nos préceptes, nos usages et nos lois, fait des devoirs et de toute la conduite de la vie un ténébreux cahos où le méchant audacieux surnage seul, mais où l'homme de bien, dans son incertitude, est toujours englouti.

Nos maux sont les fruits de nos erreurs et non d'une détermination originelle. L'opposition entre nos affections et nos devoirs a entraîné, et comme nécessité, l'imposture; mais l'examen vient enfin abattre ce vain travail fondé sur le mensonge. Le système de répression n'étoit point celui qui convenoit à l'homme. Au lieu d'opposer à ses impétueux desirs des barrières toujours opprimantes et jamais insurmontables, il falloit le retenir en arrière et l'attacher par un penchant contraire, dans ces mêmes bornes que les dégoûts seuls l'excitoient à franchir.

Le desir de son bien-être est le seul mobile intérieur d'un être animé. C'est l'extension de nos besoins qui a produit toutes les chimères oppressives. Pour gouverner les hommes sans les rendre heureux, il falloit bien les tromper. Langage qu'employa l'imposture. Comment l'homme malgré sa foiblesse vint pourtant à préférer les vertus difficiles aux habitudes heureuses. Comment l'homme, né pour jouir, mit à souffrir et sa gloire et sa passion même. L'homme sans passions seroit contradictoire, son existence est impossible. Les passions font seules notre morale.

L'homme en société, loin de les détruire, doit les unir toutes, et les diriger vers le but commun. L'art de jouir est le seul art de l'être animé. Ce que les moralistes objectent contre le plaisir; réponse à ces funestes assertions. Du plaisir convenable à l'homme. Du partage des plaisirs, loi de l'intérêt personnel indiquée par la conformité d'organisation entre les hommes. Des générations meilleures pourront regarder un jour le système moral des sociétés présentes comme une supposition monstrueuse qu'aucun siècle n'a pu réaliser.

SOMMAIRE

DE LA DIXIÈME RÊVERIE.

HABITUDE; permanence de son pouvoir. Les desirs changent, la séduction passe, le plaisir isolé s'oublie; mais l'habitude prolonge sa douceur jusqu'au dernier moment de la vieillesse. Son empire est plus sensible sur l'homme bon et sur l'homme droit. Comment elle convient au sage. Même dans les suppositions romanesques, les plaisirs variés ne séduisent point comme la peinture des habitudes douces et constantes.

SOMMAIRE

De la onzième Rêverie.

L'habitude devient un joug pour les ames foibles, mais cela même est un moyen d'établir des mœurs publiques. Son pouvoir indirect pourroit encore retenir l'imagination. C'est surtout cette faculté de supposer des rapports imaginaires, qui étend les relations au-delà des forces, et la dépendance bien plus que les plaisirs.

Ce furent les misères réelles qui produisirent des terreurs chimériques. Les rêves heureux qu'elles enfantèrent aussi quelquefois sont un fléau de plus, les momens les plus pénibles de la vie sont ceux qui montrent le néant des biens que l'on s'étoit promis. Différence essentielle entre les desirs du besoin et les desirs de l'imagination.

Des mœurs; sans elles les meilleures lois sont impuissantes ; sans elles l'on ne tient jamais vraiment à sa patrie. L'amour de la patrie n'exclut pas nécessairement la bienveillance pour les autres hommes ; pourquoi il l'exclut ordinairement.

Contrées plus ou moins faciles au bonheur. Habitudes propres à isoler un peuple et à l'empêcher, même à l'avenir, de se confondre parmi les nations voisines. De Sparte, des Hébreux, des Chinois, de Zoroastre et des Zabiens.

La conformité des habitudes et des besoins est le seul véritable lien parmi les hommes. Tant qu'il existera chez eux une différence marquée entre les besoins, les idées et le sort des divers individus et des diverses classes, l'on n'y trouvera ni union, ni mœurs, ni bonheur.

De l'égalité réelle, de l'égalité devant la loi; de son impossibilité. L'injustice est nécessaire entre des hommes inégaux.

De la liberté politique chez les peuples qui ont du commerce et du luxe. Un tel peuple est toujours partagé en deux classes opposées par leur nature, et dont l'une prépare réciproquement pour l'autre les fléaux qu'elle en reçoit.

Du luxe. De Voltaire. Des jouissances simples, communes à tous et toujours durables.

Du commerce; de sa séduction; de ses véritables effets. Le commerce, tolérable chez certaines nations, doit être absolument rejeté d'un peuple neuf. De ce que l'on pourroit objecter en faveur du commerce, de ses suites mortelles. Siècles bien policés comparés à ceux que nous nommons sauvages.

SOMMAIRE

De la douzième Rêverie.

De ce mot de la philosophie des Grecs : *vis pour mourir*. Des suppositions gratuites, et des contradictions qu'il renferme.

De l'opinion de deux substances essentiellement différentes et pourtant unies dans l'homme. Pourquoi les esprits ne se sentent-ils point eux-mêmes comme les corps ? pourquoi ne se communiquent-ils point indépendamment des organes corporels ? Si l'esprit n'agit que par les sens visibles, que sera-t-il quand ceux-ci ne seront plus ? s'il peut exister indépendamment du corps, pourquoi lui est-il assujetti ? pourquoi s'agrandit-il, repose-t-il, s'affoiblit-il avec lui ? etc. etc. etc. etc.

Que prouve-t-on en disant que la pensée est une ? Raisons de la répugnance que beaucoup d'hommes éprouvent à croire l'ame matérielle. Si l'on prétend que l'homme a une ame et que les autres animaux n'en ont point, quelle différence caractéristique

trouve-t-on entre la raison humaine et la raison des bêtes? en existe-t-il quelqu'autre que celle du plus au moins?

De la supposition d'une matière subtile, active, sorte de feu élémentaire. De l'homme examiné et expliqué dans cette supposition. De l'action et de la réaction réciproque de la matière essentiellement active, et de la matière indifférente. De la composition et de la dissolution des agrégats. Des bêtes. Des végétaux. De tous les composés.

Des deux ames, l'une raisonnable, l'autre sensitive. Incompatibilités et absurdités du système de l'ame immatérielle. Les divers degrés d'intelligence facilement expliqués dans l'hypothèse de la matière subtile et active, imprimant le mouvement à la matière indifférente. De l'immortalité. De l'immortalité selon une secte de lettrés. De l'immortalité selon Socrate. Du Phédon. De la preuve de l'immortalité que l'on prétend trouver dans le desir que nous en avons; et de celle que l'on déduit de la sorte d'impossibilité de concevoir la cessation de notre être.

De la liberté. Si tout est nécessaire, comment aucun individu peut-il être libre? s'il en est autrement, comment l'univers subsiste-t-il?

SOMMAIRE

De la treizième Rêverie.

De l'hypothèse la plus naturelle sur les élémens principes. Deux principes reconnus presqu'universellement. De la matière active et de la matière inerte. De l'optimisme. Si l'absence de tout mal est nécessaire au bonheur de l'être sensible. En quoi pourroit consister la perfection de l'univers. Du système qui n'admet qu'un seul élément principe. Dans quel sens la nature est une. De l'élément actif, ou feu élémentaire. Opinion de Diderot dans l'interprétation de la nature. Du double mouvement primitif. Conjecture de Buffon.

SOMMAIRE

De la quatorzième Rêverie.

Dépendance factice de l'homme. Effort qu'il fait pour s'assujettir lui-même. Altération des mœurs et affoiblissement de l'ame produits par la complication des intérêts, la multitude des choses de la vie, et l'inextricable opposition entre les objets de nos passions. Quels hommes et quelles mœurs cet ordre de choses produit nécessairement. De l'irrésolution et de la versatilité de la vie fruit inévitable d'une trop grande liberté de choix. De la liberté; elle consiste à être selon sa nature. De la liberté civile, de la liberté politique, considérées dans ce sens. Suites du commerce, de la grandeur et du faste des états. Faux principes dont s'autorise cette classe d'hommes qui domine en disant qu'elle gouverne.

Nécessité de la subversion générale de nos innovations. On ne réforme point les abus, on ne fait que les interrompre. Des ames petites et pusillanimes qui veulent que tout soit ingénieux, faute de concevoir que quelque chose puisse être grand; et qui veulent un pays célèbre, n'ayant aucune idée d'une patrie qui seroit heureuse.

SOMMAIRE

De la quinzième Rêverie.

Volentem fata ducunt, nolentem trahunt.

L'imprévoyance naturelle portoit les hommes à s'abandonner au cours des choses; la sagesse le leur prescrit également ; mais la différence parmi nous est si grande entre les diverses situations de la vie, il y a tant à risquer ou à espérer, que l'on cherche continuellement à déterminer son sort. Tout est vainement bouleversé dans l'agitation de ces efforts multipliés et inalliables. Cette indifférence, vœu de la sagesse et repos de la vie, ne peut être générale que dans des institutions qui nivellent et simplifient nos destinées.

Du besoin d'activité naturel à l'âge d'accroissement. Du besoin de repos naturel à l'âge d'altération et de dépérissement. Le moment de la plus grande énergie est celui où ces deux impulsions se trouvent le plus également contrebalancées.

De l'homme sans passions ; du besoin qu'il a d'un

moteur pris hors de lui-même. De l'indifférence et de l'apathie dans lesquelles il doit tomber naturellement. Supériorité d'une impulsion rapide et involontaire sur un effort raisonné. Inconséquence de cette morale qui cherche à éteindre les passions, et veut ensuite de la force et du zèle. Sans les passions il n'est point de morale. Dans la vie morale comme sur les mers, un calme absolu est plus funeste que la tempête. Effets de cet état de découragement et de dégoûts. Difficultés d'y remédier même par la philosophie. Différence entre la vie du zélateur de la sagesse et celle de l'homme désabusé et fatigué de toute chose.

Effets des occupations habituelles. Effets du goût de l'ordre appliqué constamment aux petites choses. Notre cœur cherche, quelque part que ce soit, un mobile auquel il puisse se livrer. Les lois sont fondées sur la nécessité de donner à tous une détermination d'ensemble, et de n'être pas dans une perpétuelle délibération. Il faut que les institutions soient telles que la raison puisse s'abandonner à leurs suites naturelles, et que l'intérêt individuel aime à s'y abandonner.

Du génie. Du génie de l'instituteur des peuples. Il réunit l'étendue, l'ordre et l'énergie. Il ne peut être dans l'ordre social, qu'un seul objet digne d'une grande ame. Le sage aime à se circonscrire, mais si son génie et les circonstances lui permettent de servir les hommes, il ne peut s'abandonner au repos philosophique. Du sentiment profond d'ordre et d'harmonie qui caractérise le sage. Il est inaccessible à toute prévention. Il juge les choses selon leur nature

et

et non selon leurs rapports accidentels. Du dédain avec lequel la science sans profondeur rejette les erreurs sans y savoir chercher les vérités qu'elles couvrent. De la manière dont le vrai sage étudie la nature et l'homme. Comment les hommes mirent le difficile à la place du bon et changèrent les impulsions utiles en vertus austères. Que tout mal est abus, dégénération; et que rien peut-être n'a été erroné dans son principe.

SOMMAIRE

De la seizième Rêverie.

Si les suites de ce que nous appelons la perfectibilité de l'espèce humaine sont des maux irrémédiables. Si l'homme est réellement par-tout semblable. Si les institutions que l'on prétend impossibles, n'ont pas été réalisé partiellement. Des effets réels de cette industrie qui cherche sans cesse un nouvel objet, et veut tout perfectionner en proposant à sa vanité des produits toujours plus difficiles, et à son avidité des plaisirs toujours plus grands. Des effets que font sur nous les peintures pastorales, quelque défigurées qu'elles soient par un pinceau mesquin, fleuri et maniéré.

SOMMAIRE

De la dix-septième Rêverie.

De ce qu'il faut à la félicité individuelle de l'homme. Des illusions qu'il doit abandonner. Quels objets il peut proposer à ces affections qui l'entraînent si facilement dans des voies funestes.

Terre circonscrite propre au bonheur d'un petit nombre d'hommes qui voudroient cesser de dissiper leurs jours. Isle dans le lac de Bienne. Ineffable quiétude de cette terre isolée. Lac de Bienne. Jura. Grande chaîne des Alpes. Chillon. Effets moraux des mots et des dénominations. Du langage qui peint, et de celui qui définit. Des Alpes, de leurs pâturages élevés, de leurs vallées, de leurs habitudes nomades. Repos moral dans ces régions silencieuses. Lenteur et permanence de toutes choses dans l'Hasly et l'Underwalden. Mœurs des hautes vallées.

Des lieux qui conviennent à une vie paisible, à une association d'hommes indifférens aux séductions de la vie agitée. De ceux qu'il faut à une ame forte,

à l'homme isolé qui cherche des sensations selon ses besoins, et des hommes selon la nature. Pouvoir des sons sur l'homme. L'ouïe est de tous nos sens celui qui nous ébranle et nous modifie le plus profondément, et qui agit le plus sur ce que l'on nomme la sensibilité morale. De la succession des sons. De la musique.

Vieillesse inévitable de l'espèce humaine. Vieillesse du globe. Progrès du siècle présent. Possibilité pour l'homme d'une extension beaucoup plus grande encore. Limites insurmontables de ses facultés passives. Des tems de superstitions et de servitude. De l'époque où tout sera indifférent, ridiculisé et avili. Des lieux où l'homme pourroit encore s'arrêter et prévenir une plus funeste déviation.

FIN.


ÖNB
+Z152201900

